TEMPLES

ANCIENS ET MODERNES.

PREMIÈRE PARTIE.

AVIS AU RELIEUR,

Pour placer les Planches.

VUE du *Panthéon.* Page 76

Coupe du *Panthéon.* 77

Intérieur de l'Egliſe & Baſilique de *Saint-Paul* de Rome. 122

Plan du Temple de *Sainte-Sophie.* 165

Elévation de *Saint-Pierre* de Rome du côté de l'Occident. 215

Plan de l'Egliſe de *Saint-Pierre* du Vatican à Rome. 233

Elévation perſpective du Coliſée. 333

TEMPLES

ANCIENS ET MODERNES;

OU

OBSERVATIONS

HISTORIQUES ET CRITIQUES

SUR LES PLUS CÉLÈBRES MONUMENS D'ARCHITECTURE GRECQUE ET GOTHIQUE.

PAR M. L. M.

A LONDRES;

Et ſe trouve A PARIS,

Chez MUSIER, fils, Libraire.

1774.

A

M. GUYS,

NÉGOCIANT,

DE L'ACADÉMIE DE MARSEILLE.

MONSIEUR,

C'EST au ſage Citoyen, c'eſt à l'Amateur éclairé, c'eſt à l'Au-

teur du Voyage Littéraire de la Grèce, *que je dédie mon Ouvrage. Ce foible tribut de l'amitié, de l'eſtime & de la reconnoiſſance, apprendra à tous ceux qui ont le bonheur de vous connoître, que j'ai, comme eux, celui de jouir de la douceur de vos Mœurs, de ſçavoir goûter vos talens, & de ſentir le plaiſir de lire un bon Livre. Je deviendrai leur ami, puiſque je ſuis le vôtre; & dès-lors mon travail aura eu*

pour moi le plus heureux ſuccès.

PUISSENT, MONSIEUR, les objets que je vous préſente mériter votre attention; puiſſent-ils frapper agréablement des yeux accoutumés aux merveilles de l'ancienne Grèce & de la moderne Italie; puiſſe votre ſagacité, exercée à percer les voiles de l'Antiquité & à rapprocher les ſiècles, en comparant les Mœurs, ne voir, dans mes Obſervations, que ce qu'on

trouve dans les vôtres, le vrai, l'agréable & l'utile.

Je ſuis,

MONSIEUR,

Votre très-humble
& très-obéiſſant
ſerviteur, L. M.

PRÉFACE.

LES Obſervations que je préſente ici aux Amateurs des Arts & de l'Antiquité, ont mérité le ſuffrage de quelques Artiſtes des plus diſtingués, qui ſe ſont joints à mes Amis, pour me déterminer à en donner le Recueil complet. Je cède à leurs conſeils, ſans autre motif que celui d'une louable déférence à leur amitié & à leurs lumières; ſans autre prétention, que celle d'occuper par une lecture de quelques heures, ceux qui ont

un peu de goût pour l'Architecture.

On ne commande point l'indulgence au Public ; mais il eſt permis de produire les titres qui ſervent à concilier ſa confiance ; &, au moins à cet égard, il n'y a ni préſomption, ni baſſeſſe à vouloir le prévenir en faveur de ce qu'on lui préſente. Ces Obſervations ont été le ſujet d'une correſpondance réelle avec un Sçavant, à qui nulle eſpèce de littérature n'étoit étrangère. Elles n'ont pas été écrites dans un Cabinet placé à deux ou trois cens lieues des objets dont elles traitent, ni d'après la ſeule inſpection des deſſins qui les repréſentent. J'ai fait

un aſſez long ſéjour à Rome, pour avoir le tems & les moyens d'examiner à fond la plupart des monumens Antiques dont je parle. Un goût aſſez vif pour ces ſortes de monumens a excité ma curioſité ; mais cette curioſité n'a été ni entraînée par la précipitation, ni ſéduite par l'enthouſiaſme. On pourroit dire mieux que moi, mais on ne me pourra reprocher que j'en impoſe ; & je prends hardiment pour garans de mon exactitude, tous les Voyageurs inſtruits, déſintéreſſés & accoutumés à bien voir, qui ont conſidéré, par eux-mêmes, les reſtes majeſtueux de l'ancienne Capitale de l'univers.

Parmi cette multitude de monumens

qui firent l'admiration des ſiècles paſſés, & dont il ne ſubſiſte aujourd'hui que des deſcriptions ou des ruines, je me ſuis d'abord attaché aux Temples des Dieux ; objets mépriſables, enviſagés du côté de leur deſtination ſous le règne de l'Idolatrie ; mais objets intéreſſans dès qu'on en examine la ſtructure ; objets dignes ſur-tout de la curioſité des vrais Amateurs, qui ne doivent jamais admirer ce qu'ils ne connoiſſent qu'imparfaitement, moins encore prononcer d'après un préjugé vulgaire. Les anciens Temples entrent pour beaucoup dans l'Hiſtoire de l'Architecture, & l'on ne peut aimer ce bel Art, ſans aimer auſſi à con-

noître les monumens où il déploya ſouvent le plus de majeſté & de richeſſes. Je ſçais que je n'en parlerai qu'après beaucoup d'autres, mais en traitant la même matière qu'eux, je la reſtraindrai. Je n'examinerai ni l'origine, ni l'antiquité des Temples ; leurs ornemens même n'entreront que par occaſion dans ce que j'en dirai. Leur grandeur ſeule m'occupera, & je me bornerai à fixer un peu les idées ſur leurs dimenſions les plus ordinaires.

Comme j'ai été témoin des réparations faites il y a quelques années au Panthéon d'Agrippa, je me ſuis permis d'être d'un avis contraire à celui de quelques Amateurs

un peu ardens qui les ont blâmées. Dix-huit ans écoulés depuis ces réparations rendent aujourd'hui le ſujet moins piquant ; mais lié à l'Hiſtoire de l'Architecture en général, ce ſujet fournit d'utiles Obſervations ſur celle des Temples en particulier, & dès-lors il ne doit point paroître déplacé dans un Ouvrage comme celui-ci.

Après avoir parlé des Temples des Anciens pris du côté de leur grandeur & de leur ſtructure, il eſt aſſez naturel que je parle auſſi de nos Egliſes. Pendant long-tems elles n'eurent ni l'élégance, ni la richeſſe des Temples Antiques. Ce n'eſt point dans celles qui ont été conſtruites avant la fin du quinzième

ſiècle, qu'il faut chercher des modèles de proportions & d'ornemens; mais les changemens qu'ont éprouvé leur forme & leur décoration, m'ont paru mériter une attention particulière. Il en eſt parmi elles que l'on mépriſe trop, & qui gagnent beaucoup à être examinées ſans prévention.

J'ai délibéré quelque-tems, ſi je parlerois de Saint-Pierre de Rome. Tant d'Ouvrages préſentent des deſcriptions bonnes ou mauvaiſes, que je ne pouvois que répéter ſans rien dire de nouveau; j'avois quelque peine à prendre le ton, à faire l'office d'un ſimple *Cicerone* (1). Pour

(1) A Rome on appelle *Cicerone* tout hom-

donner quelque choſe de mieux entendu qu'une sèche Nomenclature de Statues & de Tableaux, il faudroit des talens que je n'ai pas, il faudroit un Volume entier d'Eſtampes ; parce que Saint-Pierre de Rome n'eſt point un Temple, dont toutes les beautés ſe ſaiſiſſent après une deſcription de quelques lignes. Les détails en ſont infinis ; & les

---

me qui fait métier de montrer, & d'expliquer aux Etrangers les Curioſités Antiques & Modernes. Pour deux *Jules* par jour, il débite autant de fauſſetés & de traditions populaires que l'on veut. Combien d'inepties racontées, ou imprimées dans des *Voyages d'Italie* ſur l'autorité de pareils Antiquaires ! L'ouvrage de M. l'Abbé Richard ne ſeroit pas auſſi eſtimable qu'il l'eſt, s'il n'avoit vu que par leurs yeux les monumens de Rome.

détails ne cauſent que de l'embarras, ſi la Gravure ne met en état de les ſuivre ſans les confondre (1).

Cependant, pour remplir, au moins à moitié, l'eſpèce d'engagement que m'impoſe le titre de ce petit Ouvrage, je donnerai, non pas la deſcription complette de la Baſilique du Vatican, mais l'hiſtoire

---

(1) Je ne puis rien indiquer de plus ample & de plus ſatisfaiſant ſur la partie *Architectonique* de Saint-Pierre de Rome, que l'Ouvrage publié en 1763, par M. Dumont, Profeſſeur d'Architecture ſous ce titre : *Détail des plus intéreſſantes parties de la Baſilique de Saint-Pierre de Rome levées & deſſinées ſur les lieux.* Cet Ouvrage eſt de main de Maître & digne de la réputation méritée de l'Auteur. La netteté & la propreté de la Gravure y répondent à l'exactitude du Deſſin.

de ſa conſtruction, partie plus ignorée des Amateurs & des Voyageurs. Cette hiſtoire ne ſera que l'abrégé de celle qu'en firent, dans le denier ſiècle, le Chevalier Carle Fontana, & le P. Bonani, Auteur moins Architecte que le premier, mais d'une meilleure Critique. Leurs Ouvrages, fruits d'un pays étranger, ne ſe trouvent guères que dans quelques-unes de nos grandes Bibliothèques ; ce ſont des *in-folio :* ils ſont écrits en Italien & en Latin, trois raiſons dont une ſeule ſuffit, pour juſtifier le peu de connoiſſance qu'on en a. Je crois donc faire plaiſir aux Littérateurs & aux Hommes de goût, en leur préſentant quelques Notices hiſtoriques

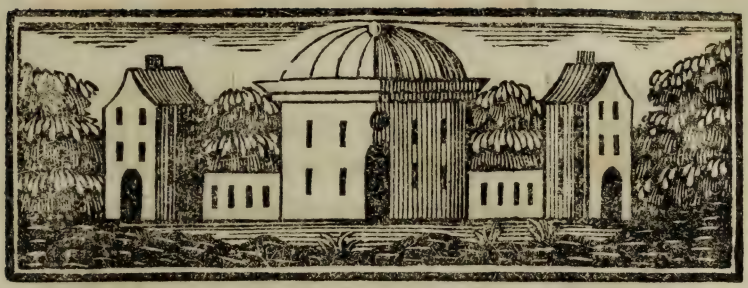
ſur un monument qui tiendra toujours la première place dans l'Hiſtoire générale de l'Architecture.

Je dois le fond du dernier morceau de ce Recueil à une Diſſertation Latine publiée à Rome en 1589, ſous ce titre : *Petri Angeli Bargæi, de Veris Urbis Romæ everſoribus Epiſtola.* Mais je lui ai donné une tournure plus analogue à notre façon de diſſerter ; j'y ai joint de nouvelles Obſervations, qui rendent encore plus plauſible l'opinion de l'Auteur Italien.

Je n'ajoute plus qu'un mot. Autant il y auroit de ma part d'imprudence & de témérité à donner pour des Oracles & des préceptes ce que j'avancerai en parlant d'un

Art que je n'exerce pas ; autant il y auroit d'injuſtice aux *Virtuoſes* à trouver toutes mes raiſons mauvaiſes, préciſément par ce que je n'ai conſtruit ni Temple, ni Palais.

TEMPLES



TEMPLES ANCIENS ET MODERNES.

TEMPLES DU PAGANISME.

ARTICLE PREMIER.

A la vue de nos Temples, ſur-tout de ceux qui ont le plus de célébrité, on ſe demande s'ils valent les Temples du Pa-

ganiſme, & l'idée que l'on a des anciens dictant la réponſe, il eſt rare qu'on ne décide point en faveur de l'antique. J'avoue qu'on ne riſque guères de ſe tromper, en ſuppoſant aux anciens Temples plus de magnificence & de richeſſe que n'en a le commun des nôtres hors de l'Italie, & nous devons rougir que la ſuperſtition ait été plus généreuſe que la vraie Religion. Mais je crois qu'on ſe trompe en donnant, du côté de la capacité ou de la grandeur, la préférence à l'antique ſur le moderne.

On a oui parler des Temples de Jupiter Olympien, de Diane à Ephèſe, de Sérapis, &c. & pleins des merveilles qu'en ont racontées les Hiſtoriens, on attribue la célébrité de ces édifices autant à leur capacité, qu'à leur richeſſe. Ils étoient vaſtes ſans doute; mais en inférer que tous les autres avoient les mêmes dimenſions, c'eſt une erreur de l'imagination qui ajoute au moins les deux tiers à la réalité. Pour ſçavoir à quoi s'en tenir; diſtinguons deux ſortes de Temples. Cette diſtinction, je ne l'établis point en Architecte ſur la forme de l'édifice, ſur le plus ou le moins de modules donnés à

l'entre-colonnement, ce qui le rend ou *Pygnoſtyle* ou *Diaſtyle*, (1) *&c.* je la prends de ſa ſituation dans les Villes ou hors des Villes. Donnons notre première attention à celle-ci.

A la ſuite du plus habile Voyageur de l'Antiquité (2), je parcours les campagnes de la Grèce, du Peloponèſe, des Iſles adjacentes. De tous côtés, j'apperçois de petits édifices, qu'on me dit être des Temples. Les uns ſont à moitié ruinés; les autres encore en bon état, n'ont rien qui les diſtingue d'une maiſon profane: point d'ornemens extérieurs, tous à-peu-près ſont de brique. Il y en a qui ne ſont compoſés que de lauriers, dont les branches entrelacées forment une enceinte étroite, au milieu de laquelle eſt la Statue du Dieu qu'on y adore. Ceux-ci ſont ſans toît, ou parce qu'il n'a pas plû à l'Architecte de leur en donner, ou parce que le tems les

(1) L'ordonnance Pygnoſtyle étoit celle où l'entre-colonnement n'avoit qu'un diamètre & demi de la colonne. Trois diamètres rendoient l'ordonnance Diaſtyle.

(2) Pauſanias.

a détruits ; ceux-là n'ont qu'un toît de chaume ; les plus magnifiques ſont couverts d'une voûte, ou d'un plafond orné de quelques Peintures & d'une Sculpture légère. Je les trouve quelquefois entourés d'un boſquet, ou conſacré par la ſuperſtition, ou uniquement deſtiné à donner de l'ombre à ceux qu'elle amène aux pieds de l'idole : une fontaine, un ruiſſeau que la nature y a placés, & qu'on n'a pas manqué de diviniſer, fourniſſent au Pélerin altéré de quoi étancher ſa ſoif. Du reſte, les environs ſont déſerts, ou habités tout au plus par quelques Hiérophantes chargés de faire l'hiſtoire du monument, & d'amuſer par des Fables le Voyageur curieux.

Ce n'eſt donc point dans ces édifices qu'il faut chercher la grandeur des Temples de la Grèce. Les Romains en conſtruiſirent auſſi dans les campagnes, mais en beaucoup plus petit nombre que les Grecs ; leur hiſtoire avoit moins de merveilleux. Preſque tous les Dieux de l'Olympe, de la Terre & des Enfers étoient nés chez ces derniers; les premiers Héros du monde étoient Grecs, il n'étoit aucun Canton de l'Attique, de la Theſſalie, &c. où il ne ſe fût opéré quelque métamor-

phoſe, qui n'eût été le théâtre de quelque combat divin. Ces prérogatives, en étendant la ſuperſtition, devoient multiplier les monumens propres à l'annoncer. Mais les Romains imitateurs des Grecs, & formés par eux dans les Arts, ne donnèrent pas plus d'étendue que leurs Maîtres à ces Temples iſolés. Il en ſubſiſte encore des ruines en pluſieurs endroits, & les plans qu'en ont levés quelques Architectes modernes, ne préſentent que d'élégantes compoſitions, dont un coup-d'œil ſaiſit les dimenſions, & apperçoit, en un inſtant, toutes les parties.

On dira peut-être que je donne le nom de Temple à des édifices qui ne le portoient pas, & qui n'étoient point regardés comme des Temples proprement dits. Sans entrer dans des diſcuſſions ſur la ſignification exacte & préciſe de *Templum*, *Delubrum*, *Ædes*, *Fanum*, *&c.* il me ſuffit que les édifices dont je parle fûſſent ſacrés & publics, qu'on y vît des Statues, des Autels, des Trépieds. Je ne trouve rien de plus pour l'eſſentiel des cérémonies communes dans les plus vaſtes Temples d'Athènes & de Corinthe : ceux-ci ſont plus grands, mais les autres n'en ſont pas moins des

Temples par leur objet & leur uſage. Enfin, ſi l'on ne veut comprendre ſous le nom de Temples que ceux dont les dimenſions ſe déſignoient par arpens ou par ſtades, il faudra convenir que Rome, malgré ſa prodigieuſe étendue, quoique la Ville de tous les Dieux, n'avoit que trois ou quatre Temples, celui de Jupiter Capitolin, celui de la Paix & le Panthéon. Ce ſont les ſeuls qui fuſſent d'une grandeur beaucoup au-deſſus de l'ordinaire. L'on ne donne au Panthéon que cent quarante-quatre pieds de diamètre. Le tems a épargné le Temple de la *Fortune Virile*, & celui de *Veſta*; l'un eſt quarré-long, l'autre eſt ſphérique, & pour ſe former une juſte idée de leur grandeur, il ſuffit de ſçavoir que tous les deux n'occupent pas autant de ſuperficie que le Panthéon.

Si les anciens Architectes n'avoient eu à conſtruire que de pareils morceaux, ils auroient pu y montrer du goût & de la délicateſſe; mais le génie n'eût point trouvé à s'y développer. Nous ſçavons juſqu'où alloit leur imagination & leur hardieſſe dans certains édifices profanes, tels que les Théâtres, les Thermes, les Baſiliques. C'eſt en examinant les Temples des

Villes qu'il faut voir, ſi, pour les Dieux, ils travaillerent en grand, comme pour les hommes. Pour cela, il n'eſt pas néceſſaire d'entrer dans des détails de toiſes & de pieds, de comparer les longueurs & les largeurs. On l'entreprendroit même aſſez inutilement, puiſqu'il eſt très-peu d'anciens Temples dont les Hiſtoriens nous aient marqué les dimenſions principales. D'ailleurs, ceux dont ils parlent paſſoient pour des merveilles, & ce n'eſt point d'après eux qu'il faut juger des autres. J'en dirai cependant un mot.

Preſque tous les Antiquaires qui ont fait mention des anciens Temples, ſe ſont plus attachés à peindre leur magnificence qu'à fixer leur étendue. Dans ce qu'ils en ont dit, je crois trouver deux défauts de préciſion, d'où naît la fauſſe idée que l'on ſe fait des monumens ſacrés d'Athènes & de l'ancienne Rome. Ils appliquent à tous les Temples en général ce qui n'appartenoit qu'à quelques Temples particuliers; ils ne diſtinguent pas aſſez ce qui conſtituoit le Temple proprement dit de ce qui n'en étoit que l'acceſſoire.

Conſultez ſur les Temples du Paganiſme ceux qui ont travaillé à nous en don- Première ſource des

préjugés sur la grandeur des Temples du Paganisme.

ner quelque idée, ils vous diront qu'au-devant de ces Temples, il y avoit toujours une grande place appellée *Area* (Aire), occupée par les Marchands qui vendoient les denrées néceſſaires aux ſacrifices, aux offrandes, aux libations; qu'enſuite étoit une fontaine deſtinée à purifier les Sacrificateurs & les victimes: que de l'aire, on paſſoit dans une cour (*Atrium*) entourée de portiques; de cette cour dans un veſtibule, du veſtibule dans le corps du bâtiment (*Cella*) où étoient les Dieux, les autels, les Candélabres, &c. que cette *Cella* avoit trois parties principales, la *Baſilique* répondant à ce que nous appellons nef, *l'Adytum* qui répond à notre ſanctuaire, & la *Tribune*, ou rond-point de nos Egliſes, où étoit la Statue du Dieu dont le Temple portoit le nom. Ils parlent encore du *Penetrale*, du *Sacrarium*, & ſont aſſez embarraſſés à diſtribuer ces différentes pièces. Quoiqu'il en ſoit, voilà une deſcription qui ſuppoſe bien du terrein occupé; ſur-tout, les rapports que l'on donne aux différentes parties de la *Cella*, avec celles de nos plus grandes Egliſes, laiſſent dans l'eſprit l'image d'un édifice ſpacieux. Mais cette deſcription eſt faite d'après le

Temple de Diane à Ephèſe ou de Sérapis ; elle ne convient point à tous les Temples : tous n'avoient ni ces places, ni ces portiques, ni ces veſtibules, qu'on nous repréſente comme néceſſaires à leur compoſition. Les trouvoit-on, par exemple, aux ſoixante Temples qui étoient ſur le Capitole ; celui de Jupiter Capitolin occupant déja une bonne partie du terrein, & la Baſilique de Saint Pierre couvrant aujourd'hui elle ſeule autant de ſurface qu'en a ce fameux Tertre ? Les trouvoit-on à ceux qui entouroient la moitié du *Forum Romanum*, où il y avoit outre cela des Baſiliques, des Roſtres, des Arcs de Triomphe, des Statues équeſtres, des Fontaines qui reſſerroient l'eſpace ? Quelques-uns avoient tout au plus un petit portique à deux, quatre ou ſix colonnes ; les autres pouvoient être riches en Peintures & en Sculptures, mais l'extérieur étoit ſans cet appareil qui demande un grand terrein pour avoir de la majeſté, & qui tombe dans le meſquin, dès qu'on le traite en petites proportions.

L'ancienne Rome avoit une étendue immenſe, mais vu la quantité auſſi immenſe de Temples qu'elle renfermoit dans

ſon enceinte; il faudroit lui ſuppoſer une grandeur double de ce qu'elle étoit, ſi tous les Temples avoient été accompagnés de places, de veſtibules, &c. Croit-on que la ſuperſtition, ſans bornes dans les objets de ſon culte, n'en connût point dans les dépenſes auxquelles l'engageoit la multiplicité de ſes Dieux ? l'économie eut autant de part que la commodité, à l'invention du *Pſeudodiptere* par Hermogène (1). Il eſt sûr que pendant les ſix premiers ſiècles de Rome ; les Temples ne furent ni plus grands, ni plus magnifiques que les maiſons des Citoyens, leſquelles n'avoient qu'un étage ; & c'eſt à la pauvreté des Romains qu'il faut attribuer

(1) On appelloit *aile* tout ſimplement, le portique qui régnoit en-dehors le long du Temple, & qui étoit formé par un ſeul rang de colonnes. Quand il y en avoit deux, le Temple étoit cenſé avoir une double aile, & il prenoit la dénomination de *Diptere*. Hermogène imagina de retrancher de cette double aile le rang intérieur de colonnes qui la formoit, en donnant cependant au portique la même largeur qu'il auroit eue, ſi ce rang de colonnes eût exiſté. On appella cette eſpece de Temple *Pſeudodiptere*, c'eſt-à-dire, *faux Diptere*.

cette égalité entre les édifices ſacrés & les habitations des particuliers. Tel fut au moins l'état des choſes avant les conquêtes des Romains dans la Grèce. En 662 de Rome, dit Pline, on ne voyoit encore de colonnes de marbre dans aucun édifice public; & c'eſt dans ce ſiècle que le Temple de Jupiter *Férétrien* n'avoit que quinze pieds de long. La fortune étoit une des Déeſſes les plus honorées des Romains; le culte de Veſta étoit des plus ſacrés, datoit de l'origine de la Nation; & ce que j'ai dit plus haut des Temples de ces deux Divinités, doit arrêter l'eſſor de l'imagination, ſur leur étendue, dans ceux qui ne les ont point vus.

ARTICLE II.

TEMPLES DU PAGANISME.

LA révolution dans le Gouvernement ſous Jules-Céſar en occaſionna une générale dans les Arts, qui juſqu'alors n'avoient occupé que quelques riches Citoyens tels que Craſſus, Lucullus, Pompée, &c. Les Temples des Dieux furent les premiers édifices publics où la magnificence ſuccéda à la meſquinerie, où la brique fut revêtue de marbre, où l'Architecture ſe montra avec cette majeſté qu'elle avoit dans la Grèce; mais en devenant plus magnifiques & plus riches, les Temples n'en devinrent pas beaucoup plus grands. On ſe borna à décorer les anciens; les nouveaux, conſtruits ſur des plans un peu plus étendus, ne furent jamais ce que l'on appelle de vaſtes bâtimens, la raiſon, indépendamment d'un eſpece d'uſage, étoit que les Princes, en même-tems qu'ils bâtiſſoient pour les Dieux, travailloient auſſi pour le public & pour eux-mêmes. Ils étendoient leurs palais, ils élevoient des Acqueducs au

centre de Rome, ils conſtruiſoient des places publiques, des Thermes, des Baſiliques. Si au milieu de tout cela chaque Temple avoit eu ſeulement les dimenſions du Panthéon, tous les accompagnemens du Temple de Jupiter Capitolin, rapprochés l'un de l'autre, ils auroient preſque rempli ſeuls l'enceinte de Rome telle qu'on la voit aujourd'hui.

D'ailleurs, en conſtruiſant un nouveau Temple; combien de fois ne mit-on point à profit, pour ſa décoration, les édifices qui l'environnoient. Le Sénat décerne un Temple à Antonin & à Fauſtine : l'emplacement eſt marqué dans *Via Sacra* (1), une des plus fréquentées de l'ancienne Rome; parce qu'elle communiquoit du palais des Empereurs au Capitole. Le public ſouffrira de ce monument, ſi le paſſage eſt intercepté par une multitude d'édifices uniquement à l'uſage du Temple. Que fait-on ? on conſtruit un corps de bâtiment d'environ trente pieds de long. Dix colonnes de marbre, ſix de face & deux en retour ſur chaque côté forment un

Temple de Fauſtine.

(1) Rue ſacrée.

portique d'une médiocre profondeur. Quelques maiſons abattues vis-à-vis, lui donnent vue ſur le (1) *Forum Romanum* dont les colonnades ſe raccordent avec celles du nouveau Temple, augmentent ſa majeſté, & en reçoivent à leur tour un nouvel ornement. A la vue du monument qui exiſte encore en grande partie, en rapprochant ſur ceux qui l'environnoient les conjectures les plus plauſibles, on ne peut pas ſuppoſer que le Temple de Fauſtine ait jamais eu plus d'étendue qu'on ne lui en voit aujourd'hui. Ainſi après la Bataille de Pharſale, Jules-Céſar fit ériger le Temple de *Venus Genitrix* au milieu du *Forum* conſtruit par ſes ordres, lorſqu'il étoit encore dans les Gaules. Ainſi l'Empereur Adrien plaça ſur le *Forum Trajanum* le monument de ſa reconnoiſſance envers ſon Prédéceſſeur.

---

(1) Le *Forum Romanum* étoit la plus ancienne & la plus vaſte place publique de Rome. Là, ſe tenoient les grandes aſſemblées du peuple, avant qu'Agrippa eût fait étendre les *Septes* du Champ de Mars. La place de Jules Céſar, la place de Nerva, la place de Trajan, &c. ſervoient plus à la décoration qu'à la commodité des quartiers où elles étoient.

Il ne faut pas toujours s'en rapporter aveuglément aux Architectes qui nous ont donné des Plans d'anciens monumens sacrés. Conduits quelquefois par le préjugé, ils ne mettent pas assez de critique dans leurs observations, ils supposent facilement dans l'Antique des beautés qui n'existerent jamais, & si, en dessinant des ruines, ils ne trouvent pas tout ce qu'ils cherchent, ils ajoutent de leur chef, & travaillent d'imagination. Par exemple, Palladio qui a dessiné le Temple de Faustine, dont je parlois plus haut, dit qu'il n'a trouvé dans l'intérieur aucune trace d'ornemens, mais qu'il devoit y en avoir de magnifiques. Avec cette idée, il prend le crayon, dessine des Niches, des Statues, &c. & nous dit: voilà l'intérieur du Temple de Faustine. Il va plus loin; dans le feu de la composition, il jette devant, à droite & à gauche de grands portiques, sans songer qu'il bâtit aux dépens de Remus qui avoit son Temple à dix pas de celui de Faustine, sans s'appercevoir qu'il barre le passage aux Triomphateurs qui montoient au Capitole par la *Voie sacrée*, aux Prêtres qui, par la même rue, alloient en pompe faire un sacrifice à Jupiter aux

Ides de chaque mois. Les plus habiles Antiquaires, après de profondes recherches, ont bien de la peine à fixer l'emplacement des édifices les plus célèbres, & tous les jours on appelle de leurs déciſions; ce ne ſera donc point faire injure aux Architectes les plus eſtimables, tels que Palladio, de ne les pas toujours croire ſur leur parole, & d'employer, en examinant leurs deſſins, plus de lumières qu'eux-mêmes n'en eurent, ou n'en purent avoir en les compoſant.

Il y a de bonnes raiſons de douter qu'il ſe fît des ſacrifices dans l'intérieur des Temples; ce n'étoit donc point à ces édifices qu'il falloit donner une étendue capable de contenir le peuple qu'attiroit cette partie du culte Payen, c'étoit aux portiques qui les accompagnoient; afin que l'immolation des victimes ſe faiſant dans le veſtibule, ou au pied de l'eſcalier qui y conduiſoit, les ſpectateurs répandus dans les portiques d'alentour puſſent voir la cérémonie. Mais il faut remarquer que tous les Dieux n'avoient pas les grands honneurs du ſacrifice; que pluſieurs ſe contentoient de fumigations & d'offrandes; que le ſacrifice d'un cocq à Eſculape

ne

ne faiſoit point autant de fracas, qu'une hécatombe (1) à Apollon ; qu'on ne ſacrifioit pas devant tous les Temples ; que les aſſemblées ſolennelles de Rome ſe faiſoient au Temple de Jupiter Capitolin, quoiqu'il y en eût de conſacrés à Jupiter *Stator*, à Jupiter *Tonnant*, à Jupiter *Cuſtos*. pourquoi donc conſtruire auprès de ces édifices des cours qui ne devoient point avoir d'uſage ? Remarquons encore que dans la Grèce, il y avoit une infinité de Temples où il n'étoit permis qu'au Prêtre, ou à la Prêtreſſe d'entrer. Donnoit-on des dimenſions de trente & quarante toiſes à un édifice où il ſuffiſoit qu'il y eût place pour un homme & pour quelques Statues ? Y voyoit-on la *Baſilique*, l'*Adytum*, le *Sacrarium*, *&c.* ? Non, c'étoit une petite *Cella* où le Dieu diſparoiſſoit dans la fumée d'un grain d'encens ; quelques trépieds, une table pour placer les gâteaux ſacrés, voilà quels en étoient les meubles, & il ne pouvoit y en entrer davantage.

(1) Sacrifice de cent bœufs.

Seconde source des préjugés sur la grandeur des Temples du Paganisme.

On nous trompe donc, quand on suppose à tous les Temples cet extérieur pompeux que tous n'avoient pas à beaucoup près. On nous trompe encore, en ne distinguant pas assez dans les édifices sacrés les plus vastes & les plus ornés, le corps du Temple de ce qui n'en étoit que l'accessoire. J'appelle le corps du Temple l'endroit particulier où étoient la Statue & les Autels du Dieu à qui tout le monument étoit consacré, qu'on appelloit *Cella*, & qui prenoit le nom de *Périptere* quand il y avoit un rang de colonnes tout autour; de *Diptère*, quand il y en avoit deux; ensorte que dès qu'on étoit hors du vestibule, ou même dans le vestibule, on étoit hors du Temple proprement dit.

Temple de Jupiter Olympien à Athènes.

Le Temple de Jupiter Olympien à Athènes avoit, nous dit-on, plus de quatre stades de circuit. Soit : mais distribuons la surface comme les Anciens eux-mêmes l'avoient distribuée, & nous aurons une juste idée de la grandeur réelle du Temple. Il faut renfermer dans ce circuit un monument consacré à Saturne & à Rhée; un Bois, des Statues sans nombre, des Colosses aussi énormes que celui

de Rhodes. Qu'on donne au bois seulement le quart de l'étendue du bosquet des Thuileries, que l'on place les Statues dans des points de vue proportionnés à leur masse, & à leurs attitudes, qu'on loge un peu au large Saturne & Rhée; le terrein se remplira de façon, qu'il ne restera à Jupiter qu'une maison assez bornée; & nous verrons ailleurs qu'en effet elle l'étoit. Que dirai-je de ces Temples de l'Egypte, où il falloit traverser quatre & cinq cours avant d'arriver au Sanctuaire de la Divinité qu'on y adoroit; de ces Temples de la Grèce, où il y avoit des Bibliothèques, des Gymnases, des Bains? Il est évident qu'ils étoient plutôt des Villes sacrées que des Temples.

Temple de la Fortune à Préneste.

A s'en rapporter aux dessins qui ont été tracés du fameux Temple de la Fortune à Préneste, nul autre n'avoit plus d'étendue, ne s'annonçoit avec plus de magnificence. C'étoient des terrasses élevées l'une sur l'autre, des galleries, des pavillons; mais, où tout cela conduisoit-il? à une colonnade en hémicycle, au milieu de laquelle étoit placée, sur un trône, la Statue de la Fortune. Tout le reste n'étoit donc qu'une espèce de palais

composé de différentes pièces indépendantes l'une de l'autre pour la solidité, & n'ayant d'unité que dans la ressemblance des divers corps qui se répondoient. Ce palais appartenoit moins à la Déesse, qu'à ceux qui la servoient, qu'à ceux qui venoient consulter ses oracles, & qui trouvoient dans ces galleries des promenades pour rêver à leurs chimères.

Mais j'entrevois dans l'origine de la plupart des Temples de l'Antiquité, au moins de ceux de Rome, une raison de ne leur donner qu'une petite étendue. Je laisse à part ceux qui étoient consacrés aux Divinités du premier ordre, telles que Jupiter, Junon, Neptune, Apollon, &c. Divinités dont on craignoit le courroux, sur le secours desquelles on comptoit, à qui dès-lors la Religion faisoit un devoir d'offrir des sacrifices, de faire des offrandes; qui par conséquent devoient être traitées avec plus de distinction. Je parle de la *Clémence*, de la *Concorde*, de l'*Honneur*, *&c.* Ce n'étoient ici que des vertus divinisées; les monumens qui portoient leurs noms n'étoient destinés qu'à annoncer quelques évènemens glorieux, qu'à en perpétuer la mémoire, qu'à rappeller utilement à l'esprit des en-

ſans les ſervices de leurs pères, qu'à conſerver le ſouvenir d'un bon gouvernement, des exploits militaires d'un Général d'armée, d'un bienfait reçu. Marcellus, le vainqueur d'Annibal, après ſes victoires ſur les Gaulois, & ſes conquêtes dans la Sicile, érigea deux Temples, l'un à l'*Honneur*, l'autre à la *Vertu*, & plaça celui-ci devant le premier ; afin, diſent les Hiſtoriens, que les troupes partant pour la Guerre, ſe ſouvinſſent qu'on ne parvenoit à la gloire que par le courage, qu'on n'acquéroit de l'honneur que par la vertu. Le premier Temple de la *Concorde* fut érigé par le Tribun Flavius avant la premiere Guerre Punique, parce qu'il avoit réuſſi à réconcilier les différens Ordres de la République : monument qui ſignifioit que l'union de ſentimens & de vues fait la force d'un Etat, que par elle on trouve des reſſources dans les tems les plus critiques. Marc-Aurèle plaça ſur le Capitole un Temple de la *Bienfaiſance*, Divinité, ajoute Dion, dont le nom avoit juſqu'alors été inconnu, & à qui cet Empereur n'érigeoit ſans doute des Autels, que pour apprendre à ſes ſucceſſeurs, que la bienfaiſance, ſi bien pratiquée par lui-

même, devoit tenir un des premiers rangs parmi les vertus d'un Prince. La foudre tombe aux pieds d'Auguſte ſans lui faire de mal; auſſi-tôt on érige un Temple à Jupiter *Tonnant*, & à ſa vue, la poſtérité ſe rappellera l'amour des Dieux pour le Maître du Monde. Que l'on parcoure toutes les Vertus qui avoient des Temples à Rome, la *Fidélité*, la *Conſtance*, la *Bonne-foi*, on trouvera que toutes ne devoient leur culte qu'à quelque évènement dont on vouloit conſerver le ſouvenir. Dans cette vue, il n'étoit pas néceſſaire de conſtruire des édifices immenſes. Si Veſpaſien, après la deſtruction de Jéruſalem, donna de ſi grandes dimenſions au Temple de la Paix, c'eſt qu'il voulut en faire le dépôt de toutes les richeſſes de la Judée. Mais dans celui de la *Clémence* érigé en l'honneur de Céſar après la journée de Pharſale, il n'y avoit à placer que la Statue de la nouvelle Déeſſe, & pour cela, il ſuffiſoit d'une niche renforcée. Se perſuadera-t-on que les Temples de la *Vieilleſſe*, de la *Fièvre*, de la *Peur* aient coûté ſeulement la plus petite colonne aux carrières de Paros ou de Carrare?

Enfin, qu'on ſe rappelle que hors l'oc-

caſion d'un ſacrifice ſolennel, ou d'une ſupplication générale, il ne ſe faiſoit, dans les Temples, aucune aſſemblée conſidérable ; qu'il y avoit fort peu de ces cérémonies religieuſes régulièrement en uſage chaque année ; qu'un Citoyen du commun ayant des graces à demander aux Dieux, prenoit quelque petite victime, s'il étoit à ſon aiſe ; quelques gâteaux, s'il étoit pauvre, & ſuivi de ſa femme & de ſes enfans alloit à petit bruit faire ſon ſacrifice ou ſon offrande. Qu'on ſe rappelle encore qu'à Rome tous les Temples, excepté un, étoient habituellement fermés, & on n'aura pas de peine à concevoir que les Anciens ne donnèrent point à leurs édifices ſacrés une étendue inutile & diſpendieuſe.

Quant à la ſupplication générale, elle avoit deux objets ; ou de remercier les Dieux après quelque victoire éclatante remportée ſur l'ennemi, hors d'une Guerre civile ; ou de les appaiſer dans les malheurs de l'Etat. Alors tous les Temples s'ouvroient, parce qu'il n'étoit aucune Divinité qui, à ſa façon, n'entrât pour quelque choſe dans la victoire ; aucune vertu qui, de la part des Généraux & des Soldats,

n'eût contribué plus ou moins au ſuccès des armes ; il convenoit donc que tous les Dieux & toutes les Vertus euſſent part aux actions de graces. Mais le nombre des Temples étoit ſi grand, qu'on n'avoit point à craindre d'y trouver foule, le peuple, à ſon ordinaire, s'occupant moins de ce que la fête avoit de religieux, que des plaiſirs qu'elle lui procuroit. Dans les ſupplications ordonnées pour détourner les malheurs, c'étoient les femmes qui faiſoient les plus grands frais. Elles alloient à tous les Temples les cheveux épars ; elles ſe proſternoient ſur l'eſcalier du veſtibule, ſe répandoient dans les portiques, y pouſſoient des cris lugubres, & parcouroient ainſi ſucceſſivement tous les quartiers de Rome ſans s'arrêter long-tems en chaque endroit.

A ces raiſons, tirées pour la plupart de certaines convenances, je vais ajouter quelque choſe de plus précis.

ARTICLE III.

QUAND je commençai ces recherches sur les Temples des Anciens, je n'avois point encore vu l'ouvrage précieux dont M. le Roi a enrichi la France (1). TEMPLES DU PAGANISME.

Outre le plaisir de voir des morceaux dont nous n'avions aucune connoissance, ou que nous ne connoissions que par des descriptions, j'ai eu, en examinant le nouveau Recueil, la satisfaction d'y trouver de quoi justifier mes idées sur la grandeur des anciens Temples.

Les observations de M. Le Roi seront pour moi des autorités dont je me prévaudrai hardiment dans ce qui me reste à dire. Peut-être aura-t-on trouvé trop générales les raisons dont j'ai appuié jusqu'ici mes conjectures sur l'objet de mes recherches, & je dois en donner de plus directement tirées de la façon de bâtir en usage dans

(1) Les ruines des plus beaux monumens de la Grèce. Cet Ouvrage se vend chez Musier fils, Libraire.

l'antiquité. Je les tirerai de Vitruve lui-même, un peu développé & éclairci par le nouvel Architecte François. On ne peut pas m'en demander davantage. Je ſçais que quelques amateurs refuſent à Vitruve de l'imagination & du goût ; mais enfin, quand cela ſeroit exactement vrai, Vitruve eſt le ſeul parmi les Anciens dont les préceptes, ſur ſon Art, ſoient parvenus juſqu'à nous, & nous devons au moins l'en croire, quand il parle de la forme, des dimenſions & des ornemens employés dans les édifices ſacrés de ſon ſiècle.

Uſage du Pilaſtre chez les Anciens.

Je pourrois donc, ſur ſon autorité, avancer d'abord, que dans les Temples de grande ordonnance, les Anciens n'employèrent jamais le pilaſtre comme partie principale d'un corps d'Architecture ; ce qui eſt cependant d'une ſi bonne reſſource, quand on veut bâtir en grand, & que l'on manque de colonnes. On ne me paſſeroit pas, ſans preuves, une pareille aſſertion, & je dirois : qu'après avoir bien examiné l'uſage du pilaſtre dans les Temples, je ne lui en ai point trouvé d'autre que celui d'un contrefort. Il eſt un peu annobli, décoré ſi l'on veut, mais c'eſt toujours un contrefort.

Je l'apperçois aux endroits où les murs de la *Cella* font angle ſaillant en-dedans ou en-dehors ; je le trouve aux extrémités des mêmes murs, lorſqu'ils s'avancent pour former une partie du *Pronaos* ou portique d'entrée ; je le vois encore quelquefois dans les ailes qui flanquent à l'extérieur l'édifice ; mais là, comme ailleurs, il ne ſert qu'à fortifier le mur de la *Cella*, qu'à porter l'extrémité des poutres qui forment les plafonds des portiques ; & afin qu'il n'ait point à l'œil un effet déſagréable, on lui donne un chapiteau & une baſe analogues à l'ordre des colonnes. En un mot, ſa deſtination eſt de donner de la force aux endroits où on l'emploie, il ne faut pas lui chercher une autre origine. Si l'on a étendu ſon uſage, ſi l'on a fait un ornement eſſentiel de ce qui n'étoit qu'un acceſſoire utile ; ſi par la raiſon que dans les portiques d'une certaine largeur, *le Pſeudodiptere*, par exemple, on le plaçoit derrière les colonnes afin de diminuer la portée des architraves tranſverſales, il en a été mis enſuite par-tout où il y avoit une colonne, tant près fût-elle du mur, c'eſt peut-être, car il ne me convient ni de décider ni de cenſurer, c'eſt

peut-être un abus introduit chez les Anciens même par quelque Maître hardi, adopté par ſes élèves, & enfin autoriſé par la pratique univerſelle des Architectes modernes.

Mais pour qu'on ne me ſoupçonne pas de vouloir renouveller la guerre contre le pilaſtre, qui après tout a ſon mérite quand on ne le prodigue pas, & qu'on ſçait le placer, je n'inſiſte pas ſur ce qu'il a de pauvre, quand il eſt ſeul; de plat, quand il règne dans une grande longueur de bâtiment; de foible, lorſque s'élevant fort-haut, & ne préſentant ſur ſes côtés que quelques pouces d'*équarriſſage*, il porte un entablement d'une grande ſaillie. Je me borne à l'exclure comme partie principale des Temples de grande ordonnance; parce que je crois que les Anciens ne lui faiſoient pas l'honneur de l'y admettre. Ces Temples, appellés vaſtes par les Hiſtoriens en comparaiſon des Temples ordinaires, qui les faiſoit conſtruire? Rarement des particuliers, à moins qu'ils n'euſſent le crédit, & les richeſſes d'Agrippa, ou d'Hérodes l'Athénien. Ils étoient les monumens de la reconnoiſſance d'une Ville ou d'une Province entière, & c'étoit le

tréſor public qui fourniſſoit à la dépenſe; ils étoient deſtinés à annoncer la piété ou la grandeur des Monarques, & alors on voyoit toute l'Aſie partager les frais de l'entrepriſe. Mais alors on ne parloit auſſi que de portiques, de veſtibules, de galleries. Paros, le Mont Penthélique, la Phrygie, l'Egypte, n'avoient point aſſez de carrières pour fournir les marbres; on vouloit du grand, du noble, & on ne le voyoit que dans un édifice où la richeſſe de l'ordonnance égalât le prix de la matière; où il n'y eût de murailles qu'autant qu'il en falloit pour former une enceinte autour des Dieux, & en écarter les profanes; où tout ce qui avoit beſoin d'appui fût porté ſur des colonnes; parce qu'en matière d'édifices publics, il n'y a de vraie, de belle Architecture que celle où il y a des colonnes, où les colonnes portent l'entablement, où l'entablement ſert à porter les voûtes & les plafonds.

On n'attribuera pas à mauvaiſe volonté de ma part l'excluſion que je donne ici au pilaſtre, quand on fera attention que j'ai pour moi les Architectes obſervateurs. Qu'on jette les yeux ſur la page 6 de la ſeconde partie des Ruines des Monu-

mens de la Grèce, on conviendra que ce qui, proposé par un homme comme moi, ne seroit qu'une conjecture hasardée, devient une vérité par la réflexion de M. Le Roi lui-même, & par les plans qu'il nous a donnés. Qu'on examine les plans, & l'on n'y trouvera le pilastre que dans les endroits où le place Vitruve qui avoit pris des Grecs ses principes & ses règles. En construisant les *Propylées* d'Athènes (1), on avoit certainement beau jeu pour prodiguer les pilastres, & aujourd'hui on ne les épargneroit pas dans une porte de Ville. Dans la porte de la citadèle d'Athènes, on n'en verra qu'aux pied-droits (2) des arcades qui avoient besoin d'être consolidées. Il y en a six en tout.

Or, ce goût pour le somptueux, cet usage des colonnes, sur-tout quand on les vouloit d'un seul bloc, empêchoit de donner aux édifices sacrés l'étendue qu'ils auroient pu avoir, s'il ne s'étoit agi que

(1) Porte de la citadelle d'Athènes.

(2) Les pied-droits sont aux Arcades d'une Eglise, d'un Portique, d'un Cloître, &c. ce que sont les piles aux Arches d'un Pont.

de pilaſtres. Il étoit plus difficile de raſſembler des différentes parties du monde, cent, deux cens colonnes, que d'enclore de murailles cinq ou ſix arpens de terrein, de ménager des contreforts dans l'intérieur, de leur donner un chapiteau & une baſe, & de couronner le tout d'un entablement. Il ne nous en coûte pas plus aujourd'hui de donner ſoixante pieds à un pilaſtre, que de lui en donner ſeulement trente. Il n'en étoit pas ainſi des colonnes, quand on les vouloit d'un ſeul bloc & de certains marbres précieux, dont les carrières étoient plus rares & moins riches, dont le grain étoit plus fin & plus dur. Le granit alloit fort-bien à Jupiter, à Mars, à Hercule, Divinités dont la fierté devoit ſe peindre dans les monumens qui leur étoient conſacrés. Mais Flore, Hébé, Diane, les Graces vouloient quelque choſe de moins ſombre. Le plus beau blanc de Paros, le diapré le plus varié, le verd le plus vif & le plus gai, ſembloient naturellement faits pour elles, & il eſt probable qu'on n'en employoit point d'autres.

Les différences aſſignées par les Architectes pour la forme des Temples, relati-

vement aux différentes Divinités, m'autoriſent à en mettre dans le choix des marbres. Or, de tous les marbres dont les Romains ont fait uſage, le Granit paroît avoir été le plus commun. La preuve s'en tire de la quantité prodigieuſe de colonnes antiques de Granit que l'on voit à Rome, & qui vis-à-vis des autres ſont dans la proportion de ſix à un. C'eſt auſſi celui dont il eſt le plus facile de tirer de grandes maſſes; & cela ſe prouve encore par la longueur des fûts de colonnes, ſans parler des obéliſques. Il ne faut cependant pas croire que toutes aient eu cinquante coudées comme celles du Temple de Cyzique. Une colonne de granit qui a plus de cinquante pieds eſt toujours citée comme une merveille : à Rome il n'y en a pas aujourd'hui trente entières, ou en fragmens, qui aient cette longueur, & le plus grand nombre n'a pas trente pieds. Des colonnes de marbre blanc de Paros ou autre, de jaune ou de verd antique, de porphyre qui ont ſervi, ou pu ſervir aux Temples, on auroit de la peine à en trouver ſoixante qui paſſaſſent trente pieds de fût; je parle toujours des colonnes d'un ſeul bloc.

Quant

Quant à celles qui étoient formées de plusieurs tambours ou assises, j'imagine que les Grecs & les Romains avoient une certaine proportion générale susceptible de quelques petites différences, selon le plus ou le moins de grandeur des Temples qu'ils vouloient rendre magnifiques, afin de ne pas donner dans le colossal si chéri des Egyptiens, & que les colonnes ne perdîssent point de leur solidité en s'allongeant trop. Selon l'estimation de M. Le Roi, les colonnes du Panthéon d'Adrien, l'un des plus vastes monumens de la Grèce, n'avoient guères plus de cinquante pieds, quoiqu'elles ne fussent pas d'un seul bloc. Celles que l'on voit à Rome à *Campo Vaccino* & au *Forum* de Nerva sont plus courtes. Elles sont néanmoins de plusieurs tronçons, & décorant des places publiques, il étoit naturel qu'elles eussent de plus fortes proportions.

Mais peut-être plaçoit-on plusieurs ordres l'un sur l'autre ? Je conviens qu'on les trouvoit dans quelques Temples de la Grèce. Pausanias n'en cite que deux ou trois. Cette observation de la part d'un Voyageur exact & attentif est presqu'une preuve convaincante, que le

double ordre étoit très-rare. Vitruve ne le donne qu'à l'*Hypætre ;* & quoiqu'il assigne cette forme aux Temples consacrés à Jupiter, au Ciel, au Soleil, il s'en faut beaucoup qu'elle fût la seule employée. Quand elle l'eût été, elle ne prouveroit rien. Qu'étoit-ce qu'un Temple Hypætre ? un espace plus ou moins grand de terrein, entouré d'un portique double en hauteur dans l'intérieur, double ou simple en largeur à l'extérieur ; sans voûte, sans plafond, sans toît, exposé à toutes les injures de l'air. Que l'on réduise en quarré-long la colonnade de l'Hôtel de Soubise ; qu'on ajoute un second ordre sur celui qui existe ; qu'en-dehors on forme tout autour un nouveau portique, dont les colonnes aient une longueur suffisante pour rendre à-peu-près commun l'entablement de l'intérieur & de l'extérieur ; qu'aux deux extrémités on laisse l'entrée libre, qu'au milieu on place une Statue du Soleil, & l'on aura un vrai Temple Hypætre. Mais un pareil édifice sort de l'analogie ordinaire, & on pourroit lui donner encore deux fois plus d'étendue que n'en a cette cour, sans qu'elle infirmât beaucoup ma conjecture.

Temple Hypætre.

Dès que la difficulté de jetter une voûte n'arrête plus, on peut embraſſer en long & en large autant de terrein que l'on veut.

Il ſeroit au moins bien difficile de nous prouver que les portiques extérieurs des anciens Temples aient eu un double ordre ; & j'en conclurois que le double ordre intérieur, en le ſuppoſant plus commun qu'il ne l'étoit, n'ajoutoit rien par lui-même à l'élévation de l'édifice, n'étendoit conſéquemment aucune des autres dimenſions relatives à la hauteur. Cette hauteur étoit déterminée par la longueur des colonnes extérieures dont il n'y avoit qu'un ſeul ordre ; le mur qui formoit la *Cella*, ne s'élevoit pas au-deſſus de leur entablement, comme celui de la grande nef s'élève au-deſſus des bas-côtés dans nos Egliſes, & par cette raiſon a beſoin de contreforts ou d'arcs-boutans.

Il en réſulte donc, que l'entablement pouvoit tout au plus être commun au double ordre intérieur, & à l'ordre ſimple extérieur ſi l'édifice avoit un plafond ; mais que l'entablement intérieur devoit ſe tenir beaucoup plus bas que l'extérieur, ſi la *Cella* avoit une voûte ; & la raiſon

en eſt claire. La *Cella* ayant dans ſes différentes faces beaucoup moins de longueur & de largeur, que l'ordre qui l'entouroit au-dehors, on ne pouvoit faire porter la voûte par un entablement commun, ſans donner à cette voûte une élévation diſproportionnée, ſans rendre l'angle ſupérieur du fronton extrêmement aigu, parce que chez les Anciens, les deux lignes rampantes du fronton avoient la même inclinaiſon que le toit. Un coup-d'œil ſur le Temple de Balbec rendra ſenſible ce que je dis ici. Cet édifice eſt voûté ; il a un ordre de colonnes dans l'intérieur, ces colonnes ont des piédeſtaux, & cependant le ſommet de la voûte ne s'élève pas au-deſſus de la friſe des portiques extérieurs. Dans ce monument, la voûte ne pouvant monter plus haut, un double ordre eût été meſquin. Ce qui me perſuade qu'on n'en employoit jamais qu'un dans l'intérieur des Temples voûtés, & que l'Hypætre ſeul en avoit deux.

Je vois ce qui frappe encore, & met en jeu notre imagination, quand on nous parle des anciens Temples : c'eſt la prodigieuſe quantité de colonnes dont quelques-uns ſont décorés. Comment ne pas

croire extrêmement vaſtes des édifices qu'on nous peint ſoutenus de cent, de deux cents colonnes? Nous avons vu des Egliſes gothiques où il n'y avoit que quarante, cinquante piliers, & dans leſquelles on ſe perdoit; qu'étoit-ce donc que des Temples où l'on comptoit le double, & le triple de colonnes? L'erreur de l'imagination vient de ce qu'elle place dans le corps du Temple, ou la *Cella*, ce qui en étoit hors. Il faut donc remarquer qu'en général cette *Cella*, étoit ce qui occupoit le moins les Architectes; ils n'y penſoient qu'après avoir ordonné & diſtribué l'extérieur. Parce que c'étoit-là que devoit éclater le génie, le goût & la magnificence. Pour eux il ne s'agiſſoit pas, quand on leur demandoit du grand, de ſçavoir combien ils donneroient en long & en large à l'eſpace entouré de murailles où l'on devoit placer les Dieux; mais ils délibéroient, ſi les murailles ſuppoſées, ils feroient un (1) *Décaſtyle*, ou un

(1) *Décaſtyle*, portique d'entrée de dix colonnes de face. *Hexaſtyle*, portique de ſix colonnes.

Hexaſtyle, s'ils formeroient des portiques de cent vingt colonnes, comme ceux du Panthéon d'Adrien, ou ſeulement de trente-ſix, comme ceux du Temple de Théſée. Le premier article une fois réglé, l'eſpacement des colonnes enſuite déterminé, les Architectes ſongeoient à la *Cella*. Ils en fixoient la longueur & la largeur ſur le nombre des colonnes de face & de celles des ailes. Ce nombre ſeul donnoit au Temple ſa dénomination & ſon caractère. Il y a plus, c'eſt que les dimenſions de la *Cella* ſe reſſerroient relativement au reſte, à proportion que le nombre des colonnes extérieures augmentoit. Par-tout où je vois dans les ruines des monumens de la Grèce, un *Octoſtyle* ſeulement *périptère*, je trouve la largeur de la *Cella* égale à ſix des colonnes de face, les entre-colonnemens compris. Au contraire, dans l'*octoſtyle diptère* ou *pſeudodiptère*, la largeur de la *Cella* ne répond qu'à quatre des colonnes de face, & c'eſt auſſi la règle de Vitruve.

Or, à moins de ſuppoſer aux colonnes de tous les Temples un diamètre énorme; tel que l'avoient celles du Temple de Cy-

zique, qui d'ailleurs étoit un *Dodécaſtyle* (1), ordonnance très-rare; dès que des huit colonnes de face, on n'en prendra que quatre pour la largeur de la *Cella*, treize ou quinze pour la longueur, les Grecs ſur-tout aimant le *Pygnoſtyle*, j'ai peine à croire qu'on faſſe jamais un corps de bâtiment capable de contenir à l'aiſe deux cens perſonnes, avec les Autels, les Statues, &c. encore moins, s'il y a un ordre intérieur.

Ce que je viens de dire regarde les Temples dont la forme étoit un quarré-long, & c'étoit la plus uſitée. Il y avoit d'autres règles, mais peu, pour les Temples ſphériques. Les uns étoient entourés de colonnes à l'extérieur, & n'avoient point de portiques en avant-corps; tels ſont à Rome & à Tivoli les anciens Temples de Veſta. Les autres avoient un portique en avant-corps, ſans en avoir autour de la *Cella*, & tel eſt encore à Rome le Panthéon, le plus vaſte monument de cette forme que les Anciens aient peut-être

(1) *Dodécaſtyle*, portique de douze colonnes de face.

jamais conſtruit. Vitruve ne dit rien des Temples de cette dernière eſpèce. A ceux de la première, il veut que l'on donne de diamètre la longueur de la colonne, compris le chapiteau & le piédeſtal. Avec cela on ne fera jamais rien de bien grand. Auſſi les Temples ſphériques étoient-ils ordinairement très-petits.

ARTICLE IV.

IL me reſte à citer quelques Temples des Anciens, qui faſſent juger du peu d'étendue de ces édifices. Le Temple de Jupiter Olympien d'Athènes me fournit le premier exemple. Selon M. Le Roi, la *Cella* avoit dans œuvre un peu plus de ſix toiſes de large, & de long un peu plus de ſeize. Voilà donc à quoi ſe réduit un édifice dont on dit : qu'il avoit plus de quatre ſtades de circuit ; & il faut remarquer qu'il étoit *Hypætre*. Le Panthéon d'Adrien avoit trente toiſes de long, moins de quatorze de large. Pauſanias donne au Temple de Jupiter à Olympie ſoixante & huit pieds de haut, deux cens trente de long, quatre-vingt-quinze de large. Sur la longueur & la largeur, il faut retrancher les portiques dont le Temple étoit environné. Avec ces dimenſions, il égalera tout au plus le grand nombre des Egliſes de Rome & de Paris, d'une Architecture Grecque conſtruites depuis deux ſiècles, & reſtera fort au deſſous de nos Cathédrales gothi-

TEMPLES DU PAGANISME.

Temple de Jupiter à Olympie.

ques. Je ne parlerai point du Temple de Diane à Ephèſe parce qu'il eſt aſſez connu, & parce que la Déeſſe elle-même aida l'Architecte Ctéſiphon dans la conſtruction du portique: cette fable auſſi-bien que la fable de l'eſcalier de quatre-vingt marches pratiqué dans un ſeul ſep de vigne, me rendent ſuſpecte une partie des merveilles qu'on raconte de ce monument. Je ne dirai rien non plus du Temple de Cyzique, que M. le Comte de Caylus a aſſez fait connoître. Paſſons de la Grèce à Rome pour y examiner le fameux Temple de la Paix conſtruit par Veſpaſien. Cet édifice étoit vraiment grand; & ſi le bon goût de l'Architecture eût répondu à ſa capacité & à ſa richeſſe, Athènes n'en auroit point eu qu'on pût lui comparer. Mais l'Architecte en voulant faire du neuf, mit beaucoup de hardieſſe dans ſon ouvrage, & lui donna peu de graces. Il n'y a perſonne qui, à la vue de ce qui en ſubſiſte, n'en porte ce jugement, lequel eſt celui des Maîtres de l'Art. Sa longueur de 324 pieds, ſans y comprendre le portique d'entrée, car il n'en avoit point d'autre; ſa largeur de 250, priſe du fond d'une arcade à l'autre,

Temple de la Paix.

le mettent évidemment au-deſſus de toutes nos Egliſes modernes de France & d'Italie, excepté Saint-Pierre de Rome, mais elles ne l'égalent point encore à toutes nos grandes Egliſes gothiques.

Défauts du Temple de la Paix.

Après ce peu de mots ſur ſes principales dimenſions, me permettra-t-on quelques réflexions ſur ſon Architecture ? j'oſerai à cet égard plus que n'oſent nos Architectes eux-mêmes, quand ils nous décrivent les anciens monumens. Ils ſe bornent trop ſouvent a en donner ſèchement les plans au lieu d'y joindre encore d'utiles remarques ſur leur compoſition, leurs beautés, leurs défauts. Ce n'eſt ſervir qu'à moitié les Elèves, que de leur préſenter un élégant chapiteau, un riche entablement antique, ſi on ne leur dit, ſi on ne leur montre pas, que ces morceaux étoient bien ou mal aſſortis. Au reſte, ce ſeroit un préjugé auſſi funeſte aux Arts qu'aux Lettres, de croire que les Anciens ne ſe ſont jamais trompés. C'en ſeroit un autre, de trouver mauvais qu'on relevât leurs erreurs. Une partie du mérite des Artiſtes modernes doit être de ſçavoir bien apprécier l'antique, & jamais ils ne donneront de leçons plus

utiles, que quand ils découvriront en quoi ont manqué les plus grands hommes.

Nous ne conſtruiſons point nos Egliſes comme les Anciens conſtruiſoient leurs Temples.... Qu'importe ? il y a des principes applicables à toutes les formes, indépendans de tous les uſages, & il eſt peu d'édifices conſidérables, où ils n'aient lieu. Nous importe-t-il beaucoup de ſçavoir que tel monument antique avoit cent pieds de long ou de large, ſi l'on ne nous apprend pas en même-tems, que les autres dimenſions particulières avoient de la proportion, ou ne s'accordoient point avec celles-là ; ſi l'on ne nous met pas en état de conclure, que le monument étoit de bon ou de mauvais goût ; qu'il mérite ou non, d'être imité ? Aujourd'hui ſurtout que nos conſtructions à la Grecque paroiſſent vouloir s'aggrandir & s'annoblir, il eſt plus néceſſaire que jamais de bien analyſer les anciens édifices que le tems a épargnés.

Ce que j'eſtime particulièrement dans l'ouvrage de M. Le Roi, & ce qui doit ſans doute paroître eſtimable aux Amateurs de l'Architecture, c'eſt cette ſuite d'obſervations ſur les changemens qu'ont

éprouvés les différens ordres dans la longueur de leurs colonnes. Serlio, Palladio, Scamozzi, &c. nous ont dit que les Doriens avoient inventé le *Dorique*, les Ioniens l'*Ionique*, &c. & d'autres choſes auſſi vagues; mais aucun d'eux ne nous a montré les différens degrés d'élégance produits par la différence des proportions données aux colonnes; enſorte que d'après eux nous ne pouvons juger ſi les édifices où étoit employée la grande Architecture, avoient plus de légéreté avant Périclès que dans ſon ſiècle; chez les Grecs que chez les Romains. Ils ne nous diſent rien qui nous fixe ſur le plus ou le moins de goût d'une Nation comparée à une autre. Les recherches de M. Le Roi, très-précieuſes à d'autres égards, le ſont encore par les lumières qu'elles fourniſſent ſur l'hiſtoire de l'Architecture. D'ailleurs, combien d'Elèves qui avec du génie & de l'ardeur, n'ayant ni les occaſions ni les moyens de voyager, ont beſoin qu'on les aide par des deſcriptions bien raiſonnées des anciens monumens? C'eſt par la même raiſon, que l'on doit regarder l'*Architecture Françoiſe* de M. Blondel comme une des meilleures productions

de notre ſiècle. Mais j'oublie que j'ai à parler de la ſtructure du Temple de la Paix.

Qu'on ſe figure une longueur de 324 pieds diſtribuée en trois arcades ſeulement de chaque côté, & ne préſentant que huit colonnes dans un ſi grand eſpace. Les trois arcades de la droite ſubſiſtent encore en entier. Elles ſont d'un aſpect terrible, d'une péſanteur qui ne diminueroit pas de beaucoup, quand on abaiſſeroit à ſon ancien niveau le terrein qui cache aujourd'hui environ quinze pieds des *pied-droits*. A ces pied-droits étoient appuyées les huit colonnes. Quoiqu'elles euſſent chacune quarante-huit pieds trois pouces de fût, leur chapiteau ne s'élevoit guères au-deſſus de l'impoſte (1) des arcades, dont le ſommet étoit au niveau de la corniche de l'entablement. Cet entablement ne régnoit point dans tout le pourtour du Temple : chaque colonne

(1) L'impoſte eſt dans le pied-droit ou jambage d'une arcade, la partie où commence la vouſſure, laquelle eſt ſéparée du pied-droit par quelques membres d'Architecture analogues à l'ordre. C'eſt cette eſpèce de chapiteau que l'on nomme *Impoſte*.

en avoit la portion prescrite par les règles, mais isolée à droite & à gauche, ne tenant absolument à rien ; ce qui en rendoit la saillie lourde & effrayante, comme celle de tout entablement ressauté.

La voûte ne devoit point paroître plus légère, vu son immense largeur, ou plutôt l'espacement des colonnes qui aidoient à la porter. Elle étoit de celles que l'on nomme *voûtes à arrêtes*, ou *voûtes de Cloître*. Mais ces voûtes, pour avoir de la légéreté, demandent une largeur médiocre, ou au moins des colonnes multipliées à proportion de la longueur du bâtiment. Par exemple, les Architectes de nos anciennes Cathédrales, ces *Maîtres Maçons* en qui on reconnoît tant de hardiesse & si peu de goût, ayant à voûter de cette manière, qui fut très-souvent la leur, le Temple de la Paix, au lieu de trois arcades y en auroient ménagé six de chaque côté, & au lieu de quatre colonnes en auroient demandé sept. La voûte divisée en plus de petites parties, en formant autant de croix qu'il y avoit de doubles arcades, auroit été plus *svelte* ; les colonnes sur lesquelles elle auroit pris naissance, auroient montré une force propor-

tionnée au poids qu'elles ſoutenoient, & l'imagination n'eût point eu à ſouffrir d'une voûte énorme dont les ſoutiens étoient trop rares, & paroiſſoient évidemment trop foibles.

Venons au portique. Il étoit de 240 pieds de face, & n'avoit que huit colonnes, d'où réſultoit un *Aréoſtyle* (1) des plus outrés. L'Auteur de l'*Antiquité expliquée* fait dire à Serlio que ces colonnes avoient huit pieds neuf pouces de diamètre : 1°. Serlio parle des colonnes de l'intérieur du Temple, & ne dit pas un mot de celles du portique : 2°. La colonne qui eſt aujourd'hui devant Sainte-Marie-Majeure, & qui porte une Statue de la Sainte-Vierge, a été tirée par Paul V du Temple de la Paix & non pas du portique, comme le dit encore l'Auteur de l'*Antiquité expliquée*. Or cette colonne n'ayant de fût que quarante-huit pieds trois pouces, ne peut pas avoir de diamètre huit pieds neuf pouces. Palladio ne lui donne que cinq pieds quatre pouces,

(1) *Aréoſtyle*, ordonnance dont l'entre-colonnement étoit de quatre diamètres.

ce

ce qui rentre dans la proportion Corinthienne de la colonne.

Avant de quitter ce portique, il eſt bon de remarquer que les Médailles ne lui donnent que ſix colonnes, que Serlio lui en donne huit, & Palladio dix. Outre cela, Serlio couple les colonnes & les appuie contre un mur. Palladio fait un *Aréoſtyle*; & comme les colonnes, malgré les piédeſtaux qu'il leur prête, ſont encore trop courtes, eu égard à l'élévation du comble, il imagine un interminable fronton, dont les corniches rampantes ſont interrompues dans le milieu par le tympan qui les coupe perpendiculairement, s'élève au-deſſus, & eſt couronné par un fronton plus petit. Je ne parle pas des autres différences conſidérables qui ſe trouvent entre les plans de Serlio & de Palladio. Tous deux ont peut-être travaillé d'imagination.

Ce que je viens de dire de l'ordonnance de cet édifice ne donne pas une idée bien avantageuſe de ſon Architecture ; mais c'étoit en fait de Temples, ce qu'il y avoit de plus grand à Rome. Le Panthéon

tenoit la ſeconde place, & le Temple de Jupiter Capitolin la troiſième Tout le reſte étoit petit, & ne devoit frapper que par la richeſſe de la décoration, la beauté & la rareté des marbres, &c.

De tout ceci conclura-t-on, que nos Architectes qui conſtruiſent de grandes Egliſes, l'emportent ſur les Anciens qui ne conſtruiſoient que de petits Temples? Ce ſeroit mal conclure s'il eſt vrai qu'en Architecture les grandes, les riches compoſitions n'appartiennent qu'au génie; pour placer les Artiſtes du Chriſtianiſme au-deſſus de ceux du Paganiſme, il faudroit oublier que ceux-ci conſtruiſirent des Théâtres, des Thermes, dont l'étendue, la diſtribution, la hardieſſe étonnent encore aujourd'hui ceux qui n'en voient que les ruines. Il faudroit ignorer qu'une ſeule ſalle des Thermes de Dioclétien eſt devenue entre les mains de Michel-Ange une des plus vaſtes Egliſes de Rome: ce ne fut donc point la timidité qui arrêta les anciens Architectes, quand ils ne firent que de petits Temples. L'uſage ſeul règla leurs plans, & dirigea leurs opérations. Il étoit établi que les monumens conſa-

crés aux Dieux n'auroient qu'une capacité médiocre ; l'habileté ne conſiſtoit donc point à faire du vaſte que l'on ne vouloit pas, mais à donner à ce que l'on faiſoit la grandeur qui lui convenoit. Michel-Ange qui ne fut que le reſtaurateur des Thermes de Dioclétien, auroit pu en être l'Architecte douze ſiècles plutôt ; & douze ſiècles plus tard, celui qui conſtruiſit ces Thermes, eût conſtruit la Baſilique de Saint-Pierre.

Nous n'avons guères que nos édifices ſacrés à mettre vis-à-vis des grandes conſtructions antiques, mais ils nous ſuffiſent pour apprécier au juſte les talens de nos jours & ceux des ſiècles paſſés. Comparons ces talens dans les ouvrages qu'ils ont produits, & qui les ont rendu célèbres ; faiſons abſtraction du goût règnant, & des formes en uſage dans les différens tems, nous eſtimerons à coup sûr les uns & les autres ; nous n'exclurons pas de nos éloges, même les Architectes qui ont travaillé en gothiques ; il ne nous arrivera pas d'aſſigner des préférences générales & odieuſes, qui n'inſpirent que la préſomption ou le découragement.

Deux Etrangers examinent les beautés antiques & modernes de Rome. L'un eſt aux pieds du Coliſée, tandis que l'autre eſt à Saint-Pierre. Le premier, frappé des majeſtueuſes ruines qu'il a ſous les yeux, dit en ſoupirant : *Oh ! que les anciens Architectes étoient de Grands Hommes en comparaiſon des nôtres !* Le ſecond, perdu dans l'immenſe Baſilique du Vatican, s'écrie avec tranſport : *Non, les Anciens ne nous valoient pas !* ..... Ces deux hommes, s'ils ſont François, ſeroient gens à ſe battre, ou à dépenſer des rames entières de papier, des tonneaux d'encre pour ſoutenir leur fanatique aſſertion ; & bien appréciée à quoi ſe réduit-elle ? A ceci préciſément : ſçavoir, que les Anciens ne conſtruiſoient point des Egliſes de Saint-Pierre, & que nous ne conſtruiſons point d'Amphithéâtres. Notre ſiècle a des hommes de génie comme en eurent les beaux ſiècles d'Athènes & de Rome ; il ne s'agit que de vouloir les connoître, & leur fournir l'occaſion de ſe ſignaler. Perrault, Blondel n'étoient ni Grecs, ni Romains ; ils n'ont fait ni des Propylées ni un Panthéon, mais ils ont fait la colonnade du

Louvre, & la Porte Saint-Denis. Nous tenons encore à ces Grands Hommes, leur tems eſt le nôtre ; ils exiſtent même au milieu de nous ſous d'autres noms.

Je ne dis plus qu'un mot ſur les anciens Temples. D'où naiſſoit donc ce coup d'œil frappant qu'ils préſentoient, ſi on leur ôte la grandeur, puiſque, tout étant égal du reſte, cette grandeur décide toujours la préférence en faveur des édifices où elle ſe trouve ; & excite la première admiration des curieux. Je l'ai inſinué ailleurs, & je ne crains pas de le déclarer ici ouvertement, en faiſant remarquer néanmoins qu'à préſent j'enviſage la *Cella* avec tous ſes accompagnemens extérieurs. Ce frappant naiſſoit de cette multitude de colonnes preſque toujours de marbre qui formoient les portiques, de leur belle diſpoſition, de leurs proportions élégantes ou mâles, du repos majeſtueux d'un entablement règnant tout autour de l'édifice, orné de toutes les richeſſes de la Sculpture, ou annonçant quelque choſe de fier dans ſa ſimplicité même.

C'eſt vis-à-vis de la colonnade du Lou-

vre, de celles de la Place de Louis XV, du portique de la nouvelle Egliſe de Sainte-Géneviève, c'eſt au milieu de la Place Saint-Pierre à Rome qu'il faut apprendre à aſſigner leur véritable prix aux colonnes & aux pilaſtres. Les Romains me le pardonneront, s'ils veulent, mais je n'en avancerai pas moins que la colonnade du Bernin fait tort à la façade de Saint-Pierre conſtruite par Maderne : il eſt fâcheux pour celui-ci qu'en ſortant d'un portique à quatre rangs de colonnes au nombre de près de trois cens, on aille aboutir à un frontiſpice qui n'en a en tout que huit engagées dans des niches; qui eſt armé de pilaſtres, hériſſé de balcons, terminé par une eſpèce d'attique qui n'a point de nom dans l'antiquité, dit le Chevalier Fontana.

Ce qui donnoit encore de la majeſté aux anciens Temples, c'étoit l'élévation de leur ſol au-deſſus du terrein qui les environnoit, c'étoient ces eſcaliers de cinq, ſept, neuf marches qui régnant tout autour, leur ſervoient de baſe, & conduiſoient aux portiques; c'étoit cet eſpace, qui ſéparant toujours un édifice ſacré

de tout édifice profane, laiſſoit appercevoir de toutes parts ſa ſtructure; ſa forme, ſes ornemens; c'étoit cette foule de Statues de bronze & de marbre qui décoroient les avenues, & l'intérieur des portiques; ces plafonds ornés de riches peintures, de métaux précieux; ces combles couverts de bronze doré, ces groupes allégoriques poſés en amortiſſement ſur les frontons: ici une victoire pouſſant un quadrige qui ſemble voler ſur des nues légerement amoncelées; là une Junon dans un char tiré par des paons qui s'élancent dans le vague de l'air; ailleurs un Hercule aux priſes avec quelque monſtre, &c. De tout céla il réſultoit une maſſe grave ſans péſanteur, élevée ſans avoir rien de giganteſque, riche par ſes ſoutiens mêmes les plus néceſſaires qui ſe changeoient en ornemens; débarraſſée de ces larges pièces de maçonnerie qui forment aujourd'hui l'enceinte de nos Egliſes, & qu'il eſt ſi difficile de décorer, lorſqu'on ne peut pas les cacher par des colonnes. Ces belles compoſitions miſes ſous nos yeux par la gravure nous étonnent & nous charment; quel effet

ne devoient-elles point avoir pour ceux qui les voyoient en marbre ?

LE PANTHÉON.

ARTICLE PREMIER.

Degré de Conſidération dûe aux anciens monumens qui ont beſoin d'être réparés.

LA Science de l'Antiquité, l'eſtime pour les monumens qui nous en reſtent, de quelque eſpèce qu'ils ſoient, la curioſité de s'inſtruire des révolutions & des changemens qu'ils ont éprouvés, ne peut paroître futile qu'à ceux qui ne ſçavent

rien, ou qui n'aiment rien. Les vrais hommes de Lettres, les Amateurs éclairés, en général tous ceux qui ont l'âme un peu ſenſible aux beautés propres des Arts, s'intéreſſeront toujours à ce qui peut leur en développer l'hiſtoire, conſerver le ſouvenir des peuples qui les ont cultivés, & fournir aux Modernes les moyens d'égaler les anciens Artiſtes. Mais il ne faut pas de fanatiſme ; il gâte le zèle le plus légitime, & s'il y a un peu d'honneur à ſçavoir eſtimer les belles choſes, il y a auſſi un peu de ridicule à les eſtimer plus qu'elles ne valent, ſur-tout à vouloir faire paſſer dans les autres l'enthouſiaſme dont on eſt ſoi-même ſaiſi. En fait de goûts, il n'en eſt peut-être aucun qui demande plus de réſerve & de critique, que celui qui a pour objet les monumens de l'Antiquité: tout ce qui porte en Sculpture & en Architecture le nom de Grec ou de Romain frappe noblement l'imagination, & inſpire de grandes idées. Dès-lors, à moins qu'on ne ſoit en garde contre le préjugé, on ſe monte ſur un ton de reſpect qui approche de l'adoration, vis-à-vis des ruines d'édifices les plus informes & du plus petit fragment de bas-reliefs: A plus

forte raiſon, un Temple encore entier, un morceau de Sculpture bien conſervé, ſont-ils capables d'enthouſiaſmer, de ravir hors d'elle-même une âme plus vive que ſage.

Mais tout ce qui eſt antique eſt-il donc excellent ? Tous les Artiſtes des beaux ſiècles d'Athènes & de Rome n'ont-ils produit que des chef-d'œuvres ? On ne peut le penſer & le dire que dans la vue d'humilier gratuitement nos Sculpteurs & nos Architectes, ſans montrer une connoiſſance très-bornée des anciens monumens. Dans tous les tems, dans tous les pays il y a eu des talens médiocres. Il eſt à croire que tandis que le Sculpteur Diogènes travailloit pour Agrippa, des Artiſtes moins célèbres ſervoient le luxe du petit Bourgeois de Rome. On y trouvoit ſans doute, comme aujourd'hui ſur nos boulevards, des magaſins de *Godenots* à choiſir. Les Barbares, en ſuppoſant qu'ils aient fait tout le mal qu'on leur reproche, n'ont point détruit préciſément le mauvais, pour ne nous laiſſer que du bon. La vérité eſt, que ce que l'on appelle le parfait antique eſt plus rare à Rome qu'on ne ſe l'imagine, & qu'à l'exception de ces

morceaux de ſculpture dont l'excellence & la réputation ſont conſacrées par le jugement des bons connoiſſeurs, tout le reſte eſt fort au-deſſous de ce qu'ont fait de beau Michel-Ange, l'Algarde, le Bernin, Puget, le Gros, Couſtoux, &c.

Combien de gens néanmoins ſont tellement prévenus en faveur de tout ce qui porte le nom d'Antique, qu'à peine daignent-ils donner un coup-d'œil aux chef-d'œuvres des meilleurs Artiſtes de nos jours, à des morceaux au bas deſquels & Phydias, & Praxitèle, & Lyſippe n'auroient point balancé de graver leurs noms; tandis qu'ils ſe pâment vis-à-vis d'une Statue tronquée; qu'ils ne paſſent pas devant Paſquin ſans l'admirer, quoique Paſquin n'ait ni bras, ni jambes, ni nez, ni oreilles. Le Bernin, dit-on, regardoit ce reſte de Statue comme le meilleur morceau de Rome. Je réponds, ou que le Bernin plaiſantoit, ou qu'en habile Sculpteur, il jugeoit par ce qui ſubſiſte de cette figure de la bonté de ce qui n'exiſte plus. Il parloit de la Statue entière telle qu'il ſe la repréſentoit, & non pas du fragment qu'il avoit ſous les yeux. Mais tous les adorateurs de l'Antique ne ſont pas des Bernins;

bien peu vont au-delà de ce qu'ils voient, & ſont en état, comme Pythagore, de donner les proportions d'Hercule d'après la meſure de ſon pied.

Mais en accordant à un fragment tel que Paſquin, car il peut ici me ſervir d'exemple, en lui accordant toute la perfection imaginable, mériteroit-il d'obtenir dans la gallerie d'un curieux la place de préférence ſur une Statue moderne, d'un deſſin moins correct, je le veux, mais entière & d'un bon travail ? Il évident que la lui accorder, ce ſeroit faire à l'antique plus d'honneur qu'il ne lui en eſt dû. Qu'à la tête de tous les morceaux de Sculpture qui exiſtent en Europe, on place le Laocoon, l'Antinoüs, l'Apollon du Vatican, le Gladiateur de Borghèſe, le Gladiateur mourant, le Bachus du Capitole, l'Hercule Farnèſe, &c. C'eſt aſſurément le goût & la juſtice qui préſideroit à cet ordre, parce que le mérite de ces morceaux n'eſt pas préciſément d'être antiques, mais d'être réellement des chef-d'œuvres. D'ailleurs, preſque tous ſont auſſi-bien conſervés qu'ils peuvent l'être, nouveau titre qui exclut toute rivalité. Mais que l'on faſſe deſcendre de leurs piédeſtaux nos meil-

leures Statues modernes, pour y faire monter une Veſtale, ou un Conſul trouvé à dix pieds ſous terre, & à qui il aura fallu ajouter des bras & des jambes, la moitié du viſage pour leur donner une figure humaine, n'eſt-ce pas être dupe de ſon imagination, & faire parade d'un goût tout au moins puérile?

Cette manie de l'Antique dans des Amateurs ordinaires, qui ne peuvent l'afficher que par des exclamations étudiées, & de faux éloges, ne tire point à conſéquence pour le moderne, mais elle a de funeſtes effets, quand un *Virtuoſe* de diſtinction, riche & magnifique montre de la paſſion pour l'Antique, & que l'antiquité eſt la première, la principale qualité qu'il recherche dans une Statue. On ſent combien cette aveugle prédilection doit nuire aux progrès de la Sculpture. Les Artiſtes n'apportent d'attention, n'ont de conſtance à perfectionner leurs ouvrages, qu'à proportion de l'eſtime que l'on en fait, & de la gloire qu'ils en attendent. Mais peuvent-ils l'avoir, cette conſtance, quand ils ſçavent que le plus foible morceau décoré du nom impoſant d'Antique l'emportera ſur les productions les plus

ſoignées & les plus parfaites de leur ciſeau ? Ils ſe découragent & n'entreprennent rien de génie. Eſclaves de la biſarrerie d'un grand Seigneur, & pour ne pas ſacrifier en même-tems leur fortune & leur gloire, ils bornent leurs talens & conſacrent leur adreſſe à rapiècer de viles anticailles, bonnes tout au plus à broyer pour en tirer du ſtuc. On les voit donc ſe peiner autour d'un tronçon de Dieux ou de Héros. Déconcertés par des contours altérés, par des lambeaux de draperies à moitié ruinées, ils ſont réduits à deviner le deſſin de l'ancien Sculpteur, à modèler vingt fois les mêmes membres ; & après tant d'ignobles fatigues, il ne ſort preſque jamais de leurs mains que des figures roides, diſloquées, ſans proportion & ſans grace, à qui on donne le nom d'Antiques, quoiqu'il y entre d'alliage trois quarts & demi de moderne (1).

---

(1) La *Villa Albani*, quoique charmante à tous égards, eſt pleine de cette eſpèce de fauſſe monnoie. Je puis en parler avec certitude ; parce qu'il ne s'y trouve preſque pas une pièce que je n'aie vu fabriquer.

Voilà à quelle eſpèce de travail ſont aujourd'hui livrés pluſieurs Sculpteurs de Rome. J'oſe même dire, que s'il n'y avoit point eu d'Egliſes à orner dans cette grande Ville, il ſe ſeroit formé moins de bons Sculpteurs parmi ſes habitans que parmi les Etrangers qui vont y étudier l'Antique. La raiſon eſt, que ceux-ci, en retournant dans leur patrie, trouvent les occaſions d'exercer leurs talens. En France, en Allemagne, en Angleterre on n'a point cette foule de Statues bonnes ou mauvaiſes dont Rome eſt remplie. Les Princes qui veulent décorer leurs palais & leurs jardins ſont forcés de recourir au moderne. Les Artiſtes ſont donc employés, & l'art ſe ſoutient ou ſe perfectionne. A Rome au contraire, riches des dépouilles des Grecs & des anciens Romains, les Seigneurs ne penſent ſeulement pas à mettre en œuvre les talens que fournit le ſiècle préſent. Une maiſon de campagne paroît ſuperbement ornée, quand on a pu y entaſſer de vieux buſtes, des Statues couſues de fer & couvertes de mouſſe ; les morceaux rares ſont dans les appartemens. Rome a ſans doute produit de grands Maîtres en Sculpture ; mais ſont-ils en

auſſi

auſſi grand nombre qu'ils auroient dû l'être, dans une Ville où le génie trouvoit tant de reſſources ? Parmi cette foule d'Artiſtes qui y ont manié le ciſeau, aſſez peu s'y ſont acquis une célébrité univerſelle. Cette réputation qu'eurent autrefois dans la Grèce, & qu'ont encore aujourd'hui chez tous les peuples Phidias, Praxitèle, Lyſippe, Scopas, Myron, &c. Michel-Ange, l'Algarde, le Bernin, Du Queſnoy, dit le Flamand, le Gros ; voilà à-peu-près ceux dont le nom pique la curioſité, & dont l'étranger demande d'abord à voir les ouvrages. Encore ne placé-je ces fameux Artiſtes au nombre des Romains, que parce qu'ils ont paſſé preſque toute leur vie à Rome. Aucun d'eux n'y étoit né.

Ces hommes célèbres furent heureux, que de leur tems on fût à Rome dans le goût de décorer richement l'intérieur des Temples, & que les Cardinaux n'euſſent pas la liberté de teſter (1). L'antique ne

(1) Benoît XIV la leur a accordée ; & c'eſt depuis ce tems-là qu'on n'a plus vu remoderner d'an-

pouvant avoir place dans des édifices conſacrés à la Religion, il falloit de néceſſité faire travailler les Sculpteurs modernes; mais ceux qui les ont ſuivis ont trouvé tout fait pour le ſacré, n'ont vû aucune eſtime pour le profane, & faute d'exercice, ils ſont reſtés dans la médiocrité. Perſonne ne s'offenſera ſans doute qu'à un morceau de Sculpture excellent, & à-peu-près entier on ajoute un bras, une lyre, une maſſue, s'il ne faut que cette légère réparation, pour lui rendre toute ſa grace, & effacer les injures du tems. Ainſi Bandinelli reſtitua avec ſuccès au Laocoon la moitié du bras droit qui manquoit, & faiſoit perdre à cet admirable groupe une partie de ſon effet; mais j'imagine que perſonne n'approuvera cette eſtime outrée de l'antique, qui condamne d'habiles Artiſtes à reſtaurer les morceaux les plus médiocres, & les plus maltraités.

On peut appliquer à l'Architecture ce

---

ciennes Egliſes à Rome, qu'on n'en a point conſtruit de nouvelles, & que celles qui étoient commencées avant cette époque attendent des frontiſpices.

que je viens de dire de la Sculpture. Les reſtes d'édifices antiques, pour peu qu'ils aient encore une forme diſtincte, & ſurtout s'ils ſont ſeuls de leur eſpèce, méritent la plus grande attention, le zèle le plus vigilant, pour que nous ne perdions pas toute idée de la façon de bâtir des Anciens. Mais, encore une fois, ce zèle ne doit pas dégénérer en manie; il ne faut point ſonner l'allarme, ſi l'autorité publique fait abattre un pan de mur qui fut autrefois du palais d'Auguſte, mais qui aujourd'hui ne tient à rien, & menace d'écraſer par ſa chûte l'Amateur extatique qui le contemple; ſi à un chapiteau Corinthien dégradé, on en ſubſtitue un autre, qui donne de la grace à la colonne & faſſe diſparoître une difformité choquante. Mais ce chapiteau difforme, nous crie-t-on, eſt antique, il eſt du tems de Vitruve ou d'Appollodore..... Eh bien! parce qu'il étoit beau au tems de Vitruve, faudra-t-il le laiſſer ſubſiſter, quoiqu'il dépare aujourd'hui tout un corps d'Architecture? En le remplaçant par un autre, change-t-on quelque choſe dans la forme & l'ordonnance de l'édifice? Vaut-

il mieux laiſſer tomber, pièce par pièce, & colonne & entablement, & voûte, pour goûter le prétendu plaiſir d'avoir toujours du pur antique, plutôt que de prévenir la ruine totale du monument en lui prêtant le ſecours d'un travail moderne? Nos deſcendans n'auroient-ils pas à ſe plaindre de nous, ſi par un reſpect puérile pour d'anciens édifices, nous les privions du plaiſir de contempler eux-mêmes des morceaux que nos ſoins auroient dû faire paſſer juſqu'à eux? Je conçois qu'en réparant ainſi ſucceſſivement les différentes parties d'un édifice, l'antique pourra enfin diſparoître entièrement; mais, après tout, on n'y perdra que de la brique, que de la pierre antique. La même compoſition, la même diſtribution ſubſiſteront toujours, & je crois que c'eſt ce qui doit le plus intéreſſer un homme de goût. La négligence à réparer expoſeroit à voir périr tôt ou tard & forme & matière (1).

(1) Ce que l'on pourroit regarder comme un crime de *lèze-antique*, c'eſt ce que fit le Borromini, quand il moderna, ſous Innocent X, la Nef de Saint-

Si à la renaiſſance des Arts on eût eu à Rome autant d'attention à conſerver les anciens monumens, qu'on en eut à ſaiſir leurs proportions, on verroit ſur pied une multitude d'édifices que l'ignorance & l'intérêt ont anéantis. Quand la nouvelle Rome commença à naître, l'ancienne acheva de tomber, & ce fut

---

Jean de Latran. Cette Nef, comme celles de toutes les anciennes Baſiliques, étoit formée par deux rangs de colonnes de différens marbres, qui ſoutenoient un mûr ſur lequel poſoit la charpente. Un Architecte moins paſſionné que le Borromini pour les inventions biſarres, auroit fait ſervir ces richeſſes à la nouvelle décoration qu'on lui demandoit. Le Borromini aima mieux les renfermer dans une épaiſſe maçonnerie, & les dérober pour toujours à la vue des Curieux. A la place des colonnes de marbre, on voit donc aujourd'hui des murailles ornées d'interminables pilaſtres qui s'élèvent juſqu'au plafond, & dont chaque couple eſt ſéparé par une arcade, reſſource trop ordinaire des modernes. Cette Nef eſt riche, elle eſt majeſtueuſe : cela peut être vrai ; mais il n'eſt pas moins vrai, que l'on a ſacrifié à des ornemens, d'un goût preſque gothique, un grand nombre de colonnes précieuſes dont il étoit aiſé de tirer avantage.

de celle-ci que l'autre emprunta la plus grande partie de ſes beautés. Sans remonter aux tems de Leon X & de Paul III; combien de morceaux, d'autant plus précieux qu'ils étoient uniques dans leur eſpèce, n'a point vu tomber le dernier ſiècle ? Il n'y a guères plus de cent ans qu'il ſubſiſtoit encore un reſte conſidérable du *Septizone* de Sévère.

Tout cela a été détruit pour alligner des rues, ou pour orner les portiques de quelque nouveau palais. On ne paſſe point auprès de la petite Egliſe de Saint-Etienne, proche le Tibre, ſans gémir à la vue d'un des plus jolis édifices de l'ancienne Rome indignement dégradé. Ce monument fut autrefois, ſelon l'opinion la plus commune, le Temple de Veſta dont parle Horace dans l'Ode II du premier Livre. Sa forme eſt ſphérique. Autour d'un petit corps de bâtiment règnoit un portique d'ordre Corinthien, compoſé de vingt colonnes de marbre blanc de Paros, & cannelées, laiſſant entre elles & le maſſif du mur un eſpace d'environ huit pieds. Le mur eſt du même marbre que les colonnes, & chaque quartier en eſt ſi bien

taillé, ſi bien joint que l'on croiroit l'édifice plutôt creuſé dans un bloc, que formé de différentes pièces. Une choſe à remarquer, c'eſt que l'Architecte ne donna point de plinthes à ſes colonnes, & que les baſes portent immédiatement ſur un ſocle, ou ſoubaſſement continu. La plus grande partie de cet édifice ſubſiſte encore, mais que n'a-t-on pas imaginé pour lui ôter toute ſon élégance ? On a commencé par enlever l'entablement, & après avoir lié une colonne à l'autre par des poutres, on a élevé au-deſſus un toit qui donne à l'Egliſe un air de kioſque ou de moulin à vent. Quand on changea ce petit Temple en Egliſe, on crut apparemment que le portique ne convenoit plus ; on ne renverſa point les colonnes, mais les entre-colonnemens furent bouchés par de bons murs qui s'élèvent juſqu'au tailloir du chapiteau, & ne laiſſent plus appercevoir qu'un tiers des colonnes qui y ſont ſolidement encaſtrées. Dans le vuide qui reſtoit entre elles & le mur, on ménagea à la gauche, en entrant, une Sacriſtie ; mais on n'imagineroit pas, avant de l'avoir vu, à quoi eſt employé l'eſpace

de la droite. Il faut le dire, pour apprendre à nos Amateurs que c'eſt par-tout pays que l'on fait des ſottiſes, & qu'on les ſouffre. Cet eſpace ſert donc d'attelier à un Maréchal qui y a ſes fourneaux, ſon enclume, tout l'attirail de ſon métier. Voilà pour qui les Romains raſſemblèrent autrefois les plus beaux marbres & taillèrent des colonnes de près de vingt pieds de fût. Cette forge dans un monument antique conſacré à la Religion, & que l'on pourroit encore reſtaurer avec ſuccès, mérite bien autant l'indignation d'un Amateur que les ignobles boutiques qui déshonorent le Louvre.

Mais je ſuppoſe à préſent que quelque jour on entreprenne de débarraſſer ce petit Temple des acceſſoires gothiques qui le défigurent, qu'on abatte les murailles qui rempliſſent les entre-colonnemens, qu'on découvre le ſoubaſſement à moitié enterré, qu'on jette hors du portique le Forgeron & ſes outils; alors ce petit Temple ne préſentera plus que du pur antique: faudra-t-il laiſſer le portique découvert plutôt que de lui donner un entablement moderne, & ſans lequel les

colonnes reſſembleront à un jeu de quilles ? Faudra-t-il laiſſer les chapiteaux à moitié ruinés, plutôt que d'ajouter ceux de leurs ornemens qui y manquent? J'en appelle au jugement de tout homme que le préjugé ne domine pas. Ce qu'il y a de sûr, c'eſt qu'en rendant à ce morceau les ornemens eſſentiels qu'il a perdus, on auroit un Temple dans le vrai goût antique ; ce qu'on y auroit ajouté n'empêcheroit pas qu'on ne pût le regarder comme un monument du tems des Romains.

Peut-être ne ſubſiſteroit-il plus aujourd'hui de veſtiges du Tombeau de Ceſtius ; peut-être au moins ſeroit-il dégradé au point de n'en pouvoir reconnoître la forme, ſi Alexandre VII ne l'avoit fait reſtaurer, & les Amateurs auroient à regretter de ne plus voir un Mauſolée dans le goût Egyptien, une pyramide de plus de cent pieds de haut.

On dira peut-être qu'il y a une grande différence entre réparer une édifice qui s'écroule, & changer, ſous prétexte de réparations, les anciens ornemens, lorſque le corps de l'édifice eſt encore en bon état. Cette différence bien examinée

n'eſt pas auſſi grande qu'on l'imagine. Car enfin, ce qui fait crier les Virtuoſes n'eſt-ce pas l'altération de l'antique en ajoutant ou en ôtant ? Or, pour reſtaurer le Tombeau de Ceſtius, par exemple, ne falloit-il pas enlever quelques morceaux de marbre qu'avoit vus autrefois Agrippa héritier du défunt, pour en ſubſtituer d'autres tout fraîchement tirés de Carrare. Donc, pour conclure en enthouſiaſte, il valoit mieux laiſſer périr le monument, que de le ſoutenir par des marbres qui n'étoient que du dix-ſeptième ſiècle. Quant aux ornemens, il s'agit de ſçavoir s'ils ſont dégradés ou non. Dans le dernier cas, il y auroit réellement de la frénéſie à leur en ſubſtituer d'autres d'un goût différent. Dans le premier, il faut, s'il eſt poſſible, conſerver l'ancien deſſin. Mais on ſuppoſe qu'il faut abſolument des matériaux tout neufs, voilà encore de l'alliage moderne. Que faire donc ? Le voici : l'antique le plus maltraité eſt préférable au moderne le plus élégant. Laiſſons donc ſubſiſter cet attique, ces roſaces, ces feſtons, quelques mauſſades qu'ils ſoient, puiſqu'on ſeroit obligé de les remplacer

par quelque choſe de mieux, il eſt vrai, mais que nous aurions vu travailler.... Mais ces ornemens, outre qu'ils ſont délabrés, ſont encore de mauvais goût.... N'importe, encore une fois, les ſottiſes des Anciens ſont préférables à toute la ſageſſe moderne... Mais.... taiſez-vous, vous êtes un Vandale. Je me tais donc, mais je n'en penſe pas moins.

ARTICLE II.

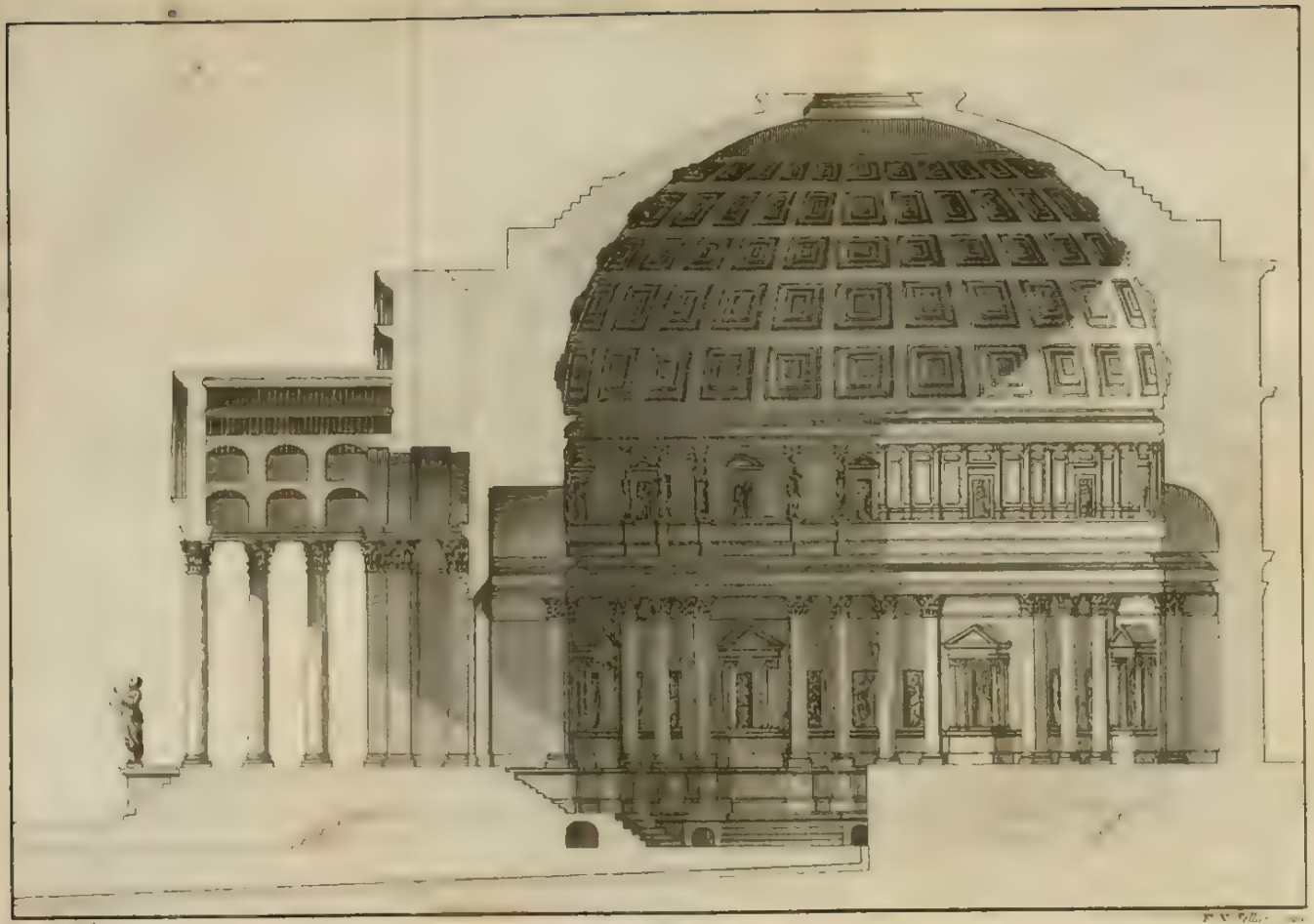
Hiſtoire du Panthéon.

Plan du Panthéon.

LE Panthéon porte dans la friſe du portique cette inſcription : M. AGRIPPA. L. F. COS. TERTIVM. FECIT. Ce qui a fait croire aſſez généralement que tout le Temple étoit l'ouvrage d'Agrippa. Mais pluſieurs Antiquaires & de grands Artiſtes ont penſé que le Panthéon exiſtoit du tems de la République, & qu'Agrippa n'avoit fait que l'embellir & y ajouter le portique. Les Antiquaires ſe ſont autoriſés d'un paſſage de Dion qui, parlant de la magnificence d'Agrippa, dit : *Qu'il acheva auſſi le Panthéon* (1). Michel-Ange étoit perſuadé que le corps de ce Temple, & le portique par lequel on y entre étoient de trois différens Architectes. Sa raiſon étoit : que la voûte, & l'ordre qui la

(1) Dion. Liv. 53.

Vue du Pantheon



COUPE DU PANTHEON

porte, n'ont ni la même élégance, ni des rapports exacts, & que le portique eſt d'une Architecture plus majeſtueuſe que l'intérieur. Le portique paroît effectivement avoir été fait après coup; il ne tient point au corps du Temple; c'eſt un morceau plaqué, & derrière eſt un avant-corps terminé par un fronton. Quoiqu'il en ſoit, je prends le Panthéon tel que le laiſſa Agrippa, au moins tel qu'il étoit avant les irruptions des Barbares.

Deſcription du Panthéon.

La forme du Panthéon eſt circulaire, de là ſon nom moderne de *Rotonde*. On lui donne dans œuvre 144 pieds de diamètre, & autant depuis le ſol juſqu'au grand œil par où il reçoit le jour. L'ordonnance eſt Corinthienne; l'intérieur eſt diviſé en ſept grandes Niches ou Tribunes (1) ménagées dans l'épaiſſeur du mur. Six ſont couvertes en plate-bandes, celle qui répond à la porte d'entrée eſt arquée en plein ceintre. Devant chaque Tribune ſont deux colonnes de *jaune antique*, cannelées & d'un ſeul bloc; ce qui joint aux

(1) Ces Tribunes ſont ce que l'on nomme des Chapelles dans nos Egliſes.

deux qui flanquent la Tribune du fond & portent l'entablement en reſſaut, fait quatorze colonnes des plus belles qu'il y ait à Rome. Toutes les murailles du Temple, juſqu'à la grande corniche incluſivement, ſont revêtues de marbres précieux en compartimens. La friſe eſt toute entière de porphyre. Sur la grande corniche s'élevoit un *attique* dans lequel étoient ménagées au pourtour quatorze Niches en quarré-long ; entre chaque Niche étoient quatre pilaſtres, entre chaque pilaſtre des panneaux auſſi de marbre & de différentes formes. Cet attique avoit ſon entablement complet. Sur cet entablement naît immédiatement la voûte diſtribuée en larges bandes perpendiculaires & tranſverſales. Les Méridiens & les parallèles d'une Mappemonde repréſentent aſſez bien leur ſymétrie (1). Les vuides ou caiſſes formées par ces bandes diminuent de grandeur à meſure qu'elles approchent du haut de la voûte où elles

(1) C'eſt ſur ce modèle qu'a été conſtruite la voûte du nouvel Amphithéâtre de l'Académie Royale de Chirurgie.

n'arrivent pas, y ayant entre elles & le grand œil un eſpace plane aſſez conſidérable.

Pour mettre plus de légéreté dans une voûte ſi hardie, l'Architecte n'a rempli le fond des caiſſes que de chaux & de pierre-ponce. Les parois étoient revêtues de plomb & de bronze rehauſſé d'argent ciſelé, & le fond portoit une roſace du même métal. La voûte étoit couverte en dehors de lames de bronze doré. Le mur extérieur du Temple s'élevant perpendiculairement juſqu'à la moitié de la partie convexe de la voûte, on a ménagé ſur cette convexité ſept degrés, qui donnent la facilité de monter par dehors juſqu'au ſommet de la voûte. Si l'on en croit quelques Auteurs, ces degrés furent ornés dans la ſuite de Statues rangées comme ſur un Amphithéâtre. Cette opinion eſt fondée ſur un paſſage de Pline, qui dit que le Sculpteur Diogènes décora le Panthéon de belles Statues, mais dont on ne pouvoit appercevoir toute l'excellence à cauſe de leur élévation. Pour moi, je croirois volontiers qu'il faut entendre par ces Statues, celles qui occupoient les Niches intérieures de l'atti-

que, ou peut être auſſi celles qui étoient ſur les acrotères du portique. Ce portique eſt octoſtyle & formé par ſeize colonnes de granit d'un ſeul bloc & de plus de quatre pieds de diamètre. Les poutres qui formoient le plafond du portique étoient revêtues de bronze, les portes & les pilaſtres qui accompagnent le chambranle ſont auſſi de ce métal. On montoit au portique par ſept ou neuf degrés. Tel étoit le Panthéon que ſa richeſſe faiſoit mettre par Pline au rang de ce qu'il y avoit de plus beau à Rome.

Je n'ai point parlé de huit petits Autels placés en ſaillie entre les grandes Tribunes, parce qu'ils ne ſont pas antiques. Ils me paroiſſent dater du ſiècle ou le Panthéon fut changé en Egliſe, & ce qu'on y voit de bon eſt même beaucoup plus moderne. Ce qui me le perſuade, c'eſt que les chapiteaux & les baſes des colonnes ne ſe reſſemblent pas. Ici c'eſt du Corinthien, là c'eſt du compoſite; quelques colonnes ont des baſes Corinthiennes, d'autres en ont d'attiques, & celle-ci ſont du travail le plus groſſier. On voit là le goût de rapſodie propre des ſiècles barbares, dont j'aurai ailleurs occaſion de citer

citer des exemples encore plus frappans.

L'éruption du Véſuve, arrivée ſous Titus, cauſa au Panthéon un dommage conſidérable. Il fut réparé par Domitien; ce qui a fait regarder ce Prince par quelques Auteurs comme le fondateur de l'édifice. L'Empereur Adrien y fit auſſi travailler, mais il paroit que Septime Sévère fut celui à qui le Panthéon dut davantage depuis ſa conſtruction. Ses Prédéceſſeurs n'avoient fait peut-être qu'y ajouter quelques ornemens; Septime y fit des réparations eſſentielles. On lit cette inſcription ſur les faces de l'architrave du portique:

IMP. CÆS. SEPTIMIVS. SEVERVS. PIVS. PERTINAX
ARABICVS. PARTHICVS. PONTIF. MAX. TRIB. POT. XI
COS. III. P. P. ET IMP. CÆS. MARCVS. AVRELIVS
ANTONINVS. PIVS. FELIX. AVG. TRIB. POT. V
PROCOS. PANTHEON. VETVSTATE. CORRVPTVM
CVM. OMNI. CVLTV. RESTITVERVNT.

Il y a lieu de s'étonner qu'un édifice qui n'avoit pas plus de deux cens ans, en le ſuppoſant conſtruit par Agrippa, tombât de vétuſté ſous Sévère. Cette dégradation, ſi elle étoit telle en effet que l'annonce l'inſcription, ſerviroit à confirmer l'opinion de ceux qui le croient du tems de la République.

Ce Temple ſubſiſta dans tout ſon éclat juſqu'aux irruptions des Barbares. Avant cette époque, les Empereurs Chrétiens avoient donné des Edits pour faire abattre les Temples du Paganiſme. Quel que fût le motif qui engagea les Romains à épargner le Panthéon, il eſt certain qu'il n'avoit point ſouffert du zèle des Pontifes, & de la précipitation des Chrétiens, avant le premier ſiège de Rome par Alaric. Malgré le dépouillement des Temples qui ſe fit alors, & peut-être ſous Genſéric, celui-ci conſervoit encore aſſez de richeſſes, pour exciter la cupidité d'un Empereur. Conſtance II, vint, vers 655, de Conſtantinople à Rome, & la viſite qu'il rendit à cette malheureuſe Ville, fut celle d'un ennemi. Il acheva de dégrader le Panthéon; il enleva l'argent &

le bronze qui décoroient la voûte, & les lames de bronze doré qui en couvroient l'extérieur. Tout cela fut tranſporté à Syracuſe ; Rome y perdit beaucoup, & Conſtantinople n'y gagna rien ; car les Sarraſins s'étant bientôt après rendus maîtres de la Sicile, enlevèrent les riches dépouilles que Conſtance y avoit dépoſées.

Environ cinquante ans auparavant, le Pape Boniface IV, avoit demandé le Panthéon à l'Empereur Phocas, pour en faire une Egliſe ? C'étoit ſentir bien tard ce que valoit un pareil édifice : ſi l'on eût profité des avantages que donnoient les Edits des premiers Empereurs Chrétiens, on ſe ſeroit aſſuré de ce beau Temple, lorſqu'il conſervoit encore toute ſa magnificence, & le Chriſtianiſme n'eût point eu de plus beau trophée de ſes victoires ſur le Paganiſme. On ne conçut le deſſein de le conſacrer au vrai Dieu, que lorſque les Barbares y eurent porté le ravage, & que la misère des tems ne permettoit point de lui rendre ce qu'il avoit perdu. Quand on fait attention à l'époque de cet évènement, on voit que le Panthéon n'avoit rien à eſpèrer du côté de l'art &

Changement du Panthéon en Egliſe.

du goût. En 607, on ne connoiſſoit plus ni la bonne Architecture Grecque, ni les fineſſes de la Sculpture. Les Artiſtes ne pouvoient que gâter ce qu'ils touchoient; & c'eſt ſans doute à ce tems qu'il faut rapporter certaines réformes dont je parlerai plus bas. L'attentat de Conſtance lui porta le dernier coup. Boniface IV l'avoit dédié à la Sainte-Vierge, en 607; Grégoire IV, en 610, le dédia auſſi à tous les Saints; delà ſon titre de *Sancta Maria ad Martyres.*

Rome, en ſe repeuplant après les dévaſtations des Barbares, changea preſqu'entièrement de place; elle ſe reſſerra, les ſept collines furent inſenſiblement abandonnées, & le Champ de Mars étant plus uni, & plus près du Tibre, fournit le terrein de la nouvelle Ville. Le Panthéon étoit dans le Champ de Mars; il fut bientôt entouré de maiſons qui dérobèrent aux yeux ſa belle forme, & qui adoſſées à ſes murailles ne purent manquer de les dégrader. Des Frippiers & autres trafiquans de cette baſſe eſpèce, s'introduiſirent auſſi juſques dans le portique, en lièrent les colonnes par des murailles

& s'y contruisirent des boutiques. Ce désordre dura jusqu'au Pontificat d'Eugène IV: le seul zèle pour la décence du lieu Saint détermina le Pontife à faire dégager le Panthéon des maisons qui l'environnoient; les misérables baraques du portique furent abattues, & si on ne répara pas tout le mal qui avoit été fait jusqu'alors, on en arrêta au moins le progrès.

Depuis que Constance avoit enlevé les lames de bronze doré qui couvroient l'extérieur de la voûte; cette partie du Panthéon étoit resté exposée aux injures de l'air, ou n'en avoit été défendue que par de la tuile, jusqu'au Pontificat de Benoît II, qui la fit couvrir de plomb. Nicolas V qui avoit de grandes idées, qui cent ans plus tard, & avec un règne plus long, eût peut-être tenu dans les fastes des Arts la place qu'y occupe Leon X, Nicolas V renouvella ce plomb avec plus de magnificence.

Je ne trouve pas que depuis ce Pontife jusqu'à Urbain VIII, aucun Pape ait rien fait de remarquable pour le Panthéon. Raphaël, & voici peut-être le trait le plus

propre à donner de cet ancien monument la plus grande eſtime, Raphaël, le Prince des Peintres, & l'égal des plus habiles Maîtres en Architecture, laiſſa en mourant une ſomme conſidérable pour la réparation du Panthéon où il a ſon tombeau, ainſi que Perrin del Vague, Jean d'Udine, Thadée Zucchari, Annibal Carrache, Flaminio Vacca & le célèbre Corelli. Tout le bon moderne qui décore l'intérieur eſt des derniers tems; les tableaux ſont eſtimables, les Statues, ſans être des chef-d'œuvres, font honneur à la Sculpture, ce qui prouve qu'elles ſont poſtérieures au quinzième ſiècle.

Mais qu'il ſoit permis de le dire avec tout le reſpect dû à un Pontife qui d'ailleurs a protégé & exercé les Arts: n'eût-il pas été à ſouhaiter qu'Urbain VIII ignorât que le Panthéon exiſtoit? Des inſcriptions gravées à côté de la porte annoncent qu'il le répara, mais c'eſt bien ici le cas de dire que tandis qu'il édifioit d'une main, il détruiſoit de l'autre. Il fit conſtruire ſur l'ancien avant-corps deux *Campaniles* d'aſſez mauvais goût, mais il enleva au portique ce qui lui

reſtoit de ſon ancienne magnificence, ce bronze qui couvroit les poûtres, & qui étoit tellement prodigué, qu'on en tira le grand Baldaquin de la Confeſſion de Saint-Pierre, & pluſieurs pièces d'Artillerie pour le Château Saint-Ange.

Ce qu'il y a de merveilleux, c'eſt que pendant que l'on faiſoit tout ce dégât dans le portique, on ne penſoit pas même à réparer celui qu'y avoit fait le tems. De ſeize colonnes qui formoient ce magnifique morceau, il n'en reſtoit plus que treize. Les trois autres qui étoient du côté *de la Minerve* (1) avoient diſparu; avec elles étoient tombés l'entablement & un angle du fronton. Alexandre VII fit ce que n'avoit point fait Urbain VIII. En même-tems que par ſes ordres le Bernin conſtruiſoit la colonnade de Saint-Pierre, on travailloit à rétablir celle du Panthéon; & l'on fut aſſez heureux pour trouver

(1) Le principal Monaſtère des Dominicains de Rome s'appelle le Couvent *de la Minerve*, parce qu'il y eut autrefois dans le même endroit un Temple dédié à Minerve. Le Panthéon n'en eſt pas éloigné.

dans Rome des colonnes du même module que les anciennes & antiques comme elles. Quoiqu'elles ſoient de pluſieurs tronçons & d'une couleur un peu différente, les proportions en ſont exactes, l'effet en eſt ſatisfaiſant. Le zèlé Pontife entreprit auſſi de revêtir de marbre tout l'intérieur de la voûte, & de placer au-deſſus du grand œil un lanternon pour préſerver de l'intempérie des ſaiſons ceux que le devoir & la piété amènent à cette Egliſe : la mort l'empêcha d'exécuter ces derniers projets. Clément IX qui lui ſuccéda fit entourer de grilles le portique. On n'en voit pas trop la néceſſité. Leur élévation rend un peu plus difficile, mais ne rend point impoſſible le paſſage à ceux qui auroient quelque intérêt à ſe retirer pendant la nuit dans le portique. Ce que l'on voit clairement, ce ſont de groſſes pattes de fer enfoncées dans le vif du fût des colonnes, & ces colonnes notablement endommagées par les excavations qu'on y a faites pour appuyer & fixer les grilles. Sous Clément XI, le grand Autel du fond, ainſi que les petits Autels du pourtour furent refaits ou embellis.

Après avoir vu le Panthéon dans toute ſa magnificence ſous Agrippa & ſous les Empereurs juſqu'au commencement du cinquième ſiècle, on vient de le voir perdre peu-à-peu de la beauté de ſa forme & de la richeſſe de ſes ornemens. Pluſieurs Papes, outre ceux dont j'ai parlé, travaillèrent ſucceſſivement à le décorer de nouveau ; mais ces décorations étoient dans le goût des ſiècles où on les faiſoit. Le corps de l'édifice, ſon Architecture n'y gagnoient rien ; au contraire ils y perdoient, & l'on peut bien dire que des Architectes poſtérieurs au quatrième ſiècle & antérieurs au quinzième, accoutumés à ne faire que des piliers trop gros ou trop grêles ; que des Sculpteurs qui ne connoiſſoient pour tout ornement que de petites pyramides ou des *Gargouilles* devoient être extrêmement embarraſſés vis-à-vis des ordonnances & des proportions Grecques. Tous leurs talens conſiſtoient à imiter ; mais rarement l'imitation eſt heureuſe quand on manque de principes. Lorſque les *Maîtres Maçons*, qui ont conſtruit nos belles Egliſes gothiques, ont voulu imiter le chapiteau Corinthien ; on ſçait comme

ils y ont réuſſi. Leur adreſſe ſingulière à ſculpter excellemment une feuille de choux ou de chardon, ſe trouvoit en défaut lorſqu'il falloit orner un chapiteau de feuilles d'acanthe ou d'olivier.

Les libéralités de ces Pontifes n'avoient donc pour objet que la décoration de l'Autel principal. Elles conſiſtoient en vaſes précieux, en habits propres aux cérémonies de la Religion, &c. Tout cela pouvoit être riche, mais rien de tout cela ne rendoit, au Temple, ni ſon ancienne majeſté, ni ſa première ſplendeur. Le bon goût des ornemens s'y établit un peu à la renaiſſance des Arts. De bonnes Statues prirent ſur les Autels la place de ces difformes ſquelettes, ou de ces courtes & maſſives figures qui, pendant huit ſiècles, avoient épuiſé tous les efforts & fixé l'admiration de l'ignorance. Des tableaux paſſablement deſſinés chaſsèrent ces groſſières Moſaïques dont les Grecs de Conſtantinople avoient paré les murailles de preſque toutes les Egliſes de Rome. On mit à profit les marbres rares & antiques que l'on découvroit dans les ruines d'anciens monumens ; on en incruſta avec délica-

teſſe les endroits qui en étoient dégarnis. Au reſte, avant Alexandre VII, on n'avoit point penſé à toucher à l'intérieur de la voûte, on n'y toucha point après lui, & voici enfin en quel état étoit le Panthéon, lorſque par ordre de Benoît XIV, on entreprit de le *moderner.*

ARTICLE III.

Réparation du Panthéon.

JE n'ai à parler ici que de ce qui eſt l'objet des réparations faites ſous Benoît XIV au Panthéon, & de ce qui a donné lieu aux critiques amères de quelques Amateurs. Il ne s'agit que de la voûte, de l'attique & du pavé. On a refait auſſi la baluſtrade du Sanctuaire, mais cet article n'a pas dû révolter les partiſans de l'Antique, car la baluſtrade que l'on a détruire n'étoit certainement pas du tems d'Agrippa ou de Septime Sévère.

Des anciens ornemens de la voûte, il ne ſubſiſtoit abſolument que la corniche de bronze doré qui règne tout autour du grand œil. Le reſte, dépouillé des marbres & des métaux qui le couvroient, n'offroit plus qu'une maçonnerie dégradée, & d'une noirceur lugubre. Les caiſſons, autrefois garnis d'argent, retenoient encore quelques lambeaux à demi arra-

chés du plomb où l'argent étoit appliqué, mais tous n'en conſervoient point ; & quoiqu'on en puiſſe dire, cette triſte bigarrure annonçoit plutôt un édifice qui tombe en ruines, qu'elle ne donnoit idée de ſon ancienne magnificence. Voilà donc ce que trouvoient ſi admirable les Critiques qui ont attaqué les réparations faites au Panthéon. Je m'imagine en voir quelqu'un campé au milieu du Temple, avant qu'on y touchât, & là, endoctrinant un étranger, lui dire d'un ton emphatique : cette voûte que vous voyez aujourd'hui ſi noire, l'étoit moins autrefois ; dans ces caiſſons où il n'y a aujourd'hui que quelques morceaux de plomb, étoient du tems d'Agrippa des roſaces d'argent, &c. vous n'appercevez rien aujourd'hui de toutes ces beautés, mais je vous dis qu'elles y étoient ; fermez les yeux, ſervez-vous de votre mémoire & de votre imagination, & à coup sûr vous verrez de belles choſes. L'étranger l'écoute, & ſort enſuite très-perſuadé, que malgré tout ce que lui a dit ſon *Cicerone*, on ne feroit pas mal de décraſſer un peu cette voûte, où l'imagination ſeule voit tant de merveilles.

Que prenant la place du *Cicerone*, je conduiſe aujourd'hui au Panthéon le même étranger, j'avoue qu'il pourra être choqué du blanc de plâtre dont on a teint la voûte; mais j'arrêterai ſa mauvaiſe humeur, en lui diſant qu'on ne prétend pas laiſſer cette partie du Temple dans l'état où il la voit; que le projet eſt de revêtir les arcs & les parois des caiſſons d'un marbre grisâtre, dont la couleur tenant le milieu entre l'enfumé qui attriſte, & le blanc qui affadit, réfléchiſſe une lumière douce qui donne de la majeſté à l'intérieur; qu'enſuite on revêtira le fond des caiſſons d'une moſaïque azur, ſur laquelle ſeront appliquées des étoiles ou des roſaces de bronze doré. Quoique je ne mette point d'enthouſiaſme dans mon expoſé, je ſuis sûr qu'il frappera l'étranger, parce qu'il lui fera ſentir, qu'à la richeſſe des métaux près, le Panthéon reparoîtra bientôt tel qu'il fut au tems d'Agrippa; que l'œil ſera plus ſatisfait en y appercevant des beautés réelles & analogues aux anciennes, que l'imagination, en ſe peignant celles-ci à la vue de leurs triſtes débris.

Quant à l'attique, il y auroit de bonnes

raiſons de douter qu'il fût Antique, & de croire qu'on l'ajouta dans ces ſiècles dont les monumens s'appellent *Modernes-antiques*. La première raiſon eſt l'effet ridicule des pilaſtres qui étoient au-deſſus de la Tribune du fond. Cette Tribune eſt, comme je l'ai dit, arquée en plein ceintre, & s'élève à plus de la moitié de la hauteur de l'attique. Qu'arrivoit-il delà ? Le voici : cinq pilaſtres, & les panneaux de marbre qui les ſéparoient ſe trouvoient coupés, plus ou moins, ſelon le contour de l'archivolte (1) qui les rencontroit, enſorte que le pilaſtre qui poſoit ſur le ſommet du ceintre y perdoit au moins les deux tiers de ſa longueur, que ni lui ni les autres n'avoient par conſéquent de baſes & que tout ce morceau étoit un porte-à-faux des plus choquant.

La ſeconde raiſon eſt fondée ſur l'autorité du Chevalier Carlo Fontana, qui

(1) L'Archivolte eſt cette ſuite de moulures qui ornent le contour extérieur d'une arcade. Ces moulures varient pour le nombre & l'eſpèce, ſelon les différens ordres.

prétend qu'au lieu de ces pilaſtres, on voyoit du tems d'Agrippa les Caryatides dont parle Pline, & auxquelles les Antiquaires ont tant de peine à trouver une place dans le Panthéon. Où les mettre en effet, ſi on ſuppoſe les pilaſtres auſſi anciens que l'embelliſſement de ce Temple? L'euſſent-ils été, l'état de dégradation dans lequel ils étoient quand on a entrepris la réparation de l'édifice, exigeoit qu'on le reformât. Il ne faut pas dire que l'ancien Architecte eut en vue la ſolidité du Panthéon, quand il plaça cet attique ſur le grand ordre. Ce n'étoient point les pilaſtres qui portoient la voûte, ils n'étoient-là que de pur ornement; l'Architecte qui l'a réparé n'a pas cru ſon ſyſtême plus sûr que celui des Anciens pour fortifier les murailles; il a ſeulement ſenti la difformité des pilaſtres du fond, & il a choiſi un genre de décoration qui n'étoit point expoſé aux mêmes inconvéniens. Rien d'ailleurs n'y rappelle le goût du Borromini (1), & il convient à l'endroit où on l'a employé.

(1) Le Borromini n'a que trop juſtement mérité auprès de la plupart des connoiſſeurs le titre de cor-

On

On a encore eu moins de raiſon de s'élever contre la *refaction du pavé*, que contre les autres réformes, & rien ne prouve mieux que cette critique, combien le préjugé empêche de bien examiner les objets & précipite les déciſions. Où les Cenſeurs ont-ils pris, que ce pavé étoit antique, je dis antique du tems d'Agrippa ou de Septime Sévère? Les marbres, au moins ce qui en reſte de plus précieux, en ſont

---

rupteur de la bonne Architecture. Pour juger de ſon goût & ſe former une juſte idée de ſa manière de conſtruire & de décorer, il ſuffit de voir l'Egliſe des Théatins. Le Frère Guarini qui donna le deſſin de ce Temple, étoit à coup sûr un élève du Borromini, ou avoit adopté ſes principes. On retrouve dans ſon édifice, le biſarre, le peſant, le mauvais goût des profils & des ornemens que l'on apperçoit dans le Collège de la Sapience, dans le Séminaire de la Propagande, dans la Nef de Saint-Jean-de-Latran, dans *San-Carlino alle quatro Fontane*, & dans d'autres édifices conduits à Rome par le Borromini. Il donnoit évidemment dans le Gothique, & l'Architecture Grecque ſeroit encore à renaître en Europe, ſi depuis 300 ans toutes les têtes euſſent été organiſées comme celle de cet Artiſte.

antiques ; mais le deſſin , les compartimens le ſont-ils ? Si tout cela eſt poſtérieur au ſixième ſiècle , nous n'y voyons qu'un ouvrage des tems Barbares , lequel ne mériteroit quelqu'attention , qu'autant qu'il ſeroit encore en bon état ; mais il n'en eſt rien & ce pavé demande abſolument qu'on le refaſſe.

Montjoſieu , Gentilhomme du Rouergue & habile Mathématicien , étant à Rome en 1583 , à la ſuite du Duc de Joyeuſe , examina en connoiſſeur les anciens monumens de cette fameuſe Ville. Le Panthéon fixa ſur-tout ſon attention , & mérita ſes plus profondes recherches. Il conſidéra en Architecte cet édifice , & après en avoir rapproché toutes les dimenſions viſibles , il trouva que , toutes les parties du Temple qu'il avoit ſous les yeux étant Corinthiennes , le réſultat des proportions de l'enſemble donnoit cependant du Dorique ? Moins réſervé dans ſes jugemens , il eût tout de ſuite attaqué & l'Architecte qui conſtruiſit le Temple , & Pline qui , malgré un ſi grand défaut , le met au rang des plus parfaits ouvrages de l'univers. Il chercha un ſyſtême pour

concilier l'Architecte & l'Hiſtorien. Il imagina donc qu'en abaiſſant le ſol de l'intérieur d'autant de pieds qu'il en falloit pour ôter le court & le maſſif propre du Dorique, & en ramener toutes les parties aux proportions Corinthiennes, il rendroit au Panthéon l'exactitude & le *ſvelte* qu'il eut autrefois. Il propoſa ſon opinion dans un petit ouvrage Latin intitulé *Gallus Romæ Hoſpes*, qui ne fut imprimé qu'en 1586, & lorſque l'Auteur n'étoit plus à Rome. Cette opinion a paru ſi plauſible au Cavalier Fontana qu'il l'a adoptée.

Ce Sçavant Architecte, à la ſuite de ſa deſcription de la Baſilique du Vatican, donne celle du Panthéon accompagnée de la coupe de l'édifice. On y voit, qu'à quelques pieds du ſocle des colonnes commençoit un eſcalier de cinq marches qui régnoit tout autour du Temple, & aboutiſſoit à un ſol uni au milieu duquel étoit une eſpèce de puits deſtiné à recevoir les eaux du Ciel qui tomboient par le grand œil. Mais ce qui me paroît conclure en faveur de cette opinion, c'eſt

Coupe du Panthéon.

qu'à ſept ou huit pieds au-deſſous du ſol que l'on voit aujourd'hui, il exiſte véritablement un autre pavé. J'ai interrogé là-deſſus pluſieurs Artiſtes, qui tous m'ont aſſuré l'exiſtence de ce pavé inférieur. Cela étant, que devient l'antiquité de celui que les Critiques ne veulent pas qu'on refaſſe? N'eſt-il pas évident que le vuide dont parlent Montjoſieu & Fontana, a été comblé, qu'il n'a pu l'être avant Conſtantin, avant que le Chriſtianiſme commençât à s'enrichir des dépouilles du Paganiſme, & qu'il ne l'a été au plutôt, que lorſque Boniface IV changea le Panthéon en Egliſe?

Mais quand on ignoreroit quand & comment le ſol du Panthéon s'eſt élevé, au moins faut-il reconnoître qu'il n'a pas toujours eu l'élévation qu'on lui voit aujourd'hui. Cela s'apperçoit par les plinthes des colonnes qui ſont enfouies de plus des deux tiers de leur hauteur; il y en a même qui ſont abſolument au niveau du pavé. Dira-t-on que c'eſt-là un ouvrage des Architectes qui fleurirent depuis Auguſte juſqu'à Sévère? L'enfouiſſe-

ment d'une partie ſi agréable de la colonne, ne peut dater que des ſiècles de la Barbarie, où peut-être même de quelques tems plus voiſins du nôtre. Le Panthéon eſt ſur un terrein extrêmement bas; pour peu que le Tibre groſſiſſe, ſes eaux pénètrent par les égoûts dans cette Egliſe, & en ſix ſemaines j'y en ai vu deux fois près d'un pied. En ruinant l'ouvrage des anciens, on perdit apparemment le ſecret qu'ils avoient imaginé pour arrêter les eaux du fleuve. On ſacrifia donc l'élégance aux intérêts de la ſanté & à la décence du Service Divin, on éleva le ſol du Panthéon, comme on a élevé celui des Thermes de Dioclétien changés auſſi en Egliſe. Dans ces différens changemens, il n'étoit pas poſſible que les marbres qui formoient le pavé ne ſe briſaſſent, & ne fuſſent ſucceſſivement remplacés par d'autres ſur leſquels ni Auguſte, ni Agrippa n'avoient marché : ils ſont aujourd'hui dans un état à exiger une nouvelle réparation.

Il reſte un point ſur lequel je n'ai garde de vouloir juſtifier ceux qui l'ont pro-

poſé, c'eſt le *lanternon* à placer ſur le grand œil de la voûte. Cette idée n'eſt cependant pas de l'Architecte, elle vient de plus haut, & on y eſt tellement attaché, qu'on ne veut point entendre parler d'embellir la voûte, à moins qu'on ne la garantiſſe par ce lanternon des injures du tems. Il faut avouer que cette ouverture de la voûte eſt extrêmement incommode pour ceux qui ſont dans l'Egliſe : par-là, avec la pluie, la grêle, la neige tombent des rhumes & des cathares de toute eſpèce ; mais la boucher par un coupolin, c'eſt ſurcharger l'édifice, altérer l'effet de la lumière qu'il reçoit par cet œil, c'eſt tellement changer ſa forme, que ceux qui ne l'auront pas vu tel qu'il eſt aujourd'hui, & qui y verront cet acceſſoire moderne, ne comprendront pas comment toutes les parties intérieures du Temple pouvoient être également éclairées par ce ſeul endroit ; que l'artifice de l'Architecte ayant diſparu, on traitera peut-être d'ignorance ce qui ſuppoſoit en lui la plus grande habileté ; que comparant l'immenſe voûte & ſon lanternon

avec nos coupoles élancées & pyramidales, on s'en prendra aux Anciens d'une disproportion qu'il ne faudroit attribuer qu'aux Modernes.

Il est à souhaiter que ce projet n'ait pas lieu ; & que ceux qui le favorisent ne renoncent point, en l'abandonnant, à donner au Panthéon tous les embellissemens qu'ils lui destinent. Les succès de leur zèle feront taire la Critique, & on leur devra l'avantage de revoir à-peu-près dans son premier état, le plus beau, le plus précieux monument de la magnificence Romaine.

Je crois avoir mis les Amateurs de l'Antique en état de juger, si les réparations faites au Panthéon sont aussi absurdes que quelques Virtuoses de mauvaise humeur ont voulu le persuader. Tout fanatisme en matière d'art écarté, la raison seule consultée, on applaudira à des soins qui ont pour objet, non pas d'anéantir les beautés de l'ancienne Rome, mais d'effacer les traces de la barbarie & de l'ignorance. Nous avons à nous plaindre des siècles passés qui ont négligé un si

riche morceau d'Architecture, nos descendans n'auront qu'à se louer du nôtre qui lui rend tout ce qu'il peut de son ancienne magnificence.

Panthéon étoit-il un Temple consacré à tous les Dieux.

Me permettra-t-on, comme à tant d'autres, une conjecture sur ce qu'étoit autrefois le Panthéon. L'opinon la plus ancienne & la plus générale est, que cet édifice fut un Temple consacré à tous les Dieux ; mais elle a été combattue par quelques Littérateurs qui ont prétendu que ce que l'on croyoit un Temple, n'avoit jamais été qu'un bain faisant partie des Thermes d'Agrippa. Ceux qui l'ont cru un Temple se sont fondés sur la plus ancienne Tradition, sur le nom même du monument, sur le témoignage positif de quelques Historiens. On ne peut guères souhaiter de meilleures preuves. Elles n'ont cependant pas convaincu les Adversaires, qui selon moi, auroient dû, après les avoir bien pésées, accorder au moins au Panthéon le nom de Temple. Ils ont cru trouver une raison de le regarder comme un bain, dans sa proximité des Thermes d'Agrippa, dans sa ressemblance avec d'autres édifices qui étoient réelle-

ment des bains, tels que l'Egliſe des Feuillans & le Veſtibule de l'Egliſe des Chartreux qui appartenoient aux Thermes de Dioclétien. Enfin, ils ſe ſont autoriſés d'un paſſage de Dion, qui dit que le nom de Panthéon lui paroit tiré plutôt de ſa forme ſemblable à la voûte céleſte, que d'une vraie conſécration à tous les Dieux. Mais, 1°. la proximité du Panthéon des Thermes d'Agrippa ne prouve nullement qu'il en fît partie : 2°. Les morceaux des Thermes que l'on cite ſont bien poſtérieurs au Panthéon. L'Architecte frappé de la beauté & de la hardieſſe de celui-ci, a pu vouloir les imiter, & montrer que ſon habileté égaloit celle des anciens Architectes : 3°. Le paſſage de Dion jette des doutes ſur le véritable objet de ce monument, mais il ne fait que fournir matière à la diſpute.

Je crois qu'on peut profiter de cet endroit de Dion, ainſi que de quelques autres qui le précèdent & le ſuivent, pour regarder le Panthéon comme un monument allégorique des Victoires d'Auguſte. Agrippa le fit embellir dans ſon troiſième Conſulat, l'an 729 de Rome. Auguſte

venoit de terminer alors une guerre difficile, occaſionnée par la rébellion des Salaſſes, des Cantabres, des peuples de l'Aſturie. Varron avoit réduit les Salaſſes, Auguſte lui-même avoit fait reprendre le joug aux Cantabres, tandis qu'en Allemagne Vinicius châtioit quelques Cantons où des Marchands Romains avoient été égorgés. Une paix générale ſuccéda à ces troubles, & le Temple de Janus fut fermé pour la ſeconde fois depuis qu'Auguſte étoit ſur le Trône.

On voit que ces différentes expéditions avoient pour objet, non pas de nouvelles conquêtes, mais le châtiment des peuples déja ſoumis, & dont la révolte demandoit une vengeance prompte & éclatante. Ne ſeroit-ce point à celle que tira Auguſte, qu'il faudroit attribuer le titre *Jovi Vltori* donné par Agrippa au Panthéon ? ſous le nom de *Jupiter*, n'auroit-on pas voulu repréſenter Auguſte lui-même ? Agrippa n'étoit point adulateur, mais il étoit gendre du Maître de l'univers, & dans ſon zèle pour l'embelliſſement de Rome, il put conſulter ſa reconnoiſſance envers le Prince qui l'avoit fait entrer dans ſa fa-

mille : les circonſtances heureuſes qui donnoient lieu à ce monument juſtifioient dans l'eſprit des Romains ce que ſa dédicace avoit d'extraordinaire. Il n'étoit point permis de conſacrer des Temples aux Héros encore vivans. En dédiant celui-ci à Jupiter, on ménageoit la modeſtie de l'Empereur, on reſpectoit les uſages de la Nation, & l'on éterniſoit néanmoins le ſouvenir d'un évènement glorieux à tout le peuple Romain. Ainſi ce peuple gagné par la bonté de Jules Céſar après la bataille de Pharſale, érigea un Temple *à la Clémence de Céſar ;* ainſi charmé des vertus de Titus en érigea-t-il un autre *à la perpétuité des Flavius*. Il eſt évident que ce n'étoit-là que des monumens héroïques deſtinés à mettre ſous les yeux de la poſtérité les bienfaits du Maître & la reconnoiſſance des Sujets. Faiſoit-on des ſacrifices à la Clémence de Céſar, lorſque Céſar n'étoit plus ? *La Perpétuité des Flavius* étoit-elle une Divinité à qui on pût demander des graces ? Le Panthéon étoit bien un Temple en ce ſens qu'il portoit le titre du Maître des Dieux, & renfermoit les Statues de quelques autres ;

mais je ne penſe pas qu'on on y fît des ſacrifices, & qu'on y honorât Jupiter par l'immolation des Victimes.

Quant à ſon nom, il ne me paroît pas une preuve déciſive que le Temple fût conſacré à tous les Dieux de l'Olympe, de la Terre & des Enfers. Pour l'être en effet, il eût fallu qu'il contînt les Statues de tous les Dieux, ce qui étoit impoſſible, ſi on ne vouloit pas les y entaſſer comme dans un magaſin, ou au moins une Statue *Panthée*, qui les repréſentât tous. Or, on ne nomme parmi les Simulacres qui décoroient l'intérieur que ceux de Jupiter, de Mars, de Pallas, de Vénus, d'Hercule, de Jules-Céſar. Neptune n'auroit certainement pas cédé la place à Mars; Junon & Diane avoient de juſtes prétentions vis-à-vis de Pallas, & plus encore vis-à-vis de Vénus rivale éternelle de l'une & de l'autre.

Mais, dit-on, le Panthéon fut auſſi conſacré à Cybèle, Mere des Dieux, & cela ſuffit pour autoriſer la dénomination du monument..... Oui, il le fut, mais au tems de la République. En perdant ſon ancienne forme ſous Agrippa, il perdit

auſſi ſon ancien Culte. Il conſerva le même nom, ſans que l'objet qui le lui avoit fait donner fût exactement le même. J'appuie ma conjecture d'un paſſage de Pauſanias : » On voit, dit-il, à Altis un grand » Temple d'ordre Dorique, que les habi- » tans, conſervant l'ancien nom, appel- » lent aujourd'hui *Matroum*. On n'y voit » cependant aucune Statue de la Mère » des Dieux ; l'intérieur n'eſt orné que » de Statues d'Empereurs Romains «. (1) Je conclus de ce paſſage, 1°. que le Temple d'Altis n'étoit pas un Temple proprement dit, mais un monument érigé à la gloire des Vainqueurs de la Grèce. On l'appelloit *Matroum*, parce qu'autrefois il y avoit eu en effet dans cet endroit un Temple conſacré à la Mère des Dieux : 2°. Que le nom de Panthéon ne ſuppoſe pas plus un édifice conſacré à tous les Dieux, que celui de *Matroum* un Temple conſacré à Cybèle. La Statue de la Déeſſe n'étoit ni dans l'un ni dans l'autre, &

(1) Eliac. 1. Cap. 20.

c'étoit uniquement l'habitude qui faiſoit appeller le premier *Matroum* & le ſecond *Panthéon.*

Si cependant on veut abſolument que celui-ci ait été conſacré à tous les Dieux, par tous ces Dieux, j'entendrai tous ceux qui avoient des rapports plus directs avec le peuple Romain & avec la famille de l'Empereur. Jupiter étoit le Père des Dieux & des Hommes, il convenoit qu'il eût la première place, auſſi étoit-il dans la Tribune du fond. Mars Dieu de la Guerre, & regardé comme le Père de Romulus fondateur de la Nation la plus guerrière qui ait jamais exiſté, rappelloit toute la nobleſſe de l'origine & la gloire des conquêtes. Pallas partageoit avec Mars l'emploi de préſider aux batailles & de former à l'héroïſme; & puiſqu'elle occupoit une place dans le Temple de Jupiter Capitolin, elle devoit en avoir une dans le Panthéon. On voit, ſans que je le diſe, pourquoi Vénus y étoit; d'elle deſcendoit Auguſte adopté par Jules-Céſar; & ce qui eſt à remarquer, c'eſt qu'elle portoit aux oreilles le reſte de cette belle perle que Cléopatre conſuma dans un repas vis-à-

vis d'Antoine. Ce bijou devenoit un monument précieux & flateur de la Victoire d'Actium. Hercules étoit le modèle des Héros, Jules-Céſar le Fondateur du nouvel empire, ils figuroient bien l'un vis-à-vis de l'autre. La Statue d'Auguſte eût accompagné celle de Jules, ſi la modeſtie de ce Prince ne s'étoit oppoſée au deſſein d'Agrippa ; mais elle décoroit le portique avec celle de ſon gendre, & toutes deux occupoient les grandes Niches qu'on y voit. Je ſçais qu'il en reſte encore beaucoup à remplir dans l'intérieur, mais les Hiſtoriens ne me diſant pas ce qui y étoit, j'y mettrai ce que je voudrai, dès que j'ai fait occuper les principales par les Statues que je trouve citées.

Le tems où fut réformé & embelli le Panthéon, les Divinités qui y avoient leur Simulacre, les ornemens qui le décoroient, les différentes opinions des plus anciens Auteurs ſur ſa deſtination, ſurtout ſon titre de *Jovi Vltori*, tout me porte à croire, qu'Agrippa, en l'enrichiſſant, n'eut en vue que de laiſſer à la poſtérité un monument des Victoires d'Auguſte ſur les Salaſſes, les Cantabres, les Aſturiens,

&c. Au reſte, ce n'eſt ici qu'une idée d'Antiquaire que je ne prétends pas défendre.

TEMPLES

DU

CHRISTIANISME.

LA partie la plus agréable de l'Hiſtoire de l'Architecture eſt ſans doute celle qui prenant ce bel Art à ſon origine, ſuit ſes progrès, décrit ſes chefs-d'œuvres, fixe le tems de ſa perfection dans la Grèce & l'Italie. Avec quel plaiſir n'y voit-on pas l'eſprit humain ſe développer & s'étendre? Mais ſi les faits frappent plus vivement à proportion qu'ils ſont plus extraordinaires, il eſt moins ſurprenant de voir les hommes profiter de leurs découvertes

pour perfectionner insensiblement un Art, que de les voir perdre tout-à-coup jusqu'à l'idée de la perfection, malgré la multitude des excellens modèles qu'ils ont sous les yeux, oublier les règles les plus faciles, négliger les principes les plus naturels de décoration, passer de la plus grande élégance à la plus choquante grossièreté, & en moins de deux siècles rendre inutiles les travaux de tant d'Artistes ingénieux qui les avoient précédés.

C'est sur une révolution si étonnante dans l'Histoire des Arts que j'ose encore communiquer aux Amateurs quelques observations. Sans m'engager à fixer au juste les époques des différens goûts qui se sont succédés dans la construction de nos Temples, je m'attacherai aux siècles qui offrent des différences plus marquées. Assez d'Auteurs anciens nous ont parlé des incursions des Barbares dans l'Empire Romain, mais aucun ne s'est appliqué à nous peindre les changemens qu'elles ont produits dans les Mœurs, les Sciences & les Arts. Cependant, cet objet méritoit au moins autant leur attention, que les Batailles, les Massacres, les Incendies dont ils nous ont fait tant d'affreux tableaux.

Leur ſilence ſur la partie la plus intéreſſante de l'Hiſtoire, nous réduit aujourd'hui à deviner, à nous jetter dans des conjectures qui ſouvent ne nous ſatisfont pas nous-mêmes, & qui pour mériter quelque confiance de la part du public demandent la plus profonde étude, une connoiſſance parfaite de l'Antiquité. Heureuſement pour moi, je n'ai à parler ici ni de Gouvernement, ni de Politique, ni de Philoſophie. Les Monumens qui vont m'occuper n'exigent que des yeux, & un peu d'eſprit de comparaiſon. Je les conſidérerai donc dans trois âges différens : depuis le quatrième ſiècle, juſqu'au neuvième; depuis le neuvième juſqu'à la fin du quinzième; & depuis ce tems-là juſqu'à nous.

Le Chriſtianiſme n'avoit point attendu le quatrième ſiècle pour avoir des lieux conſacrés aux cérémonies de la Religion, & deſtinés aux aſſemblées des Fidèles; mais pourſuivi preſque ſans relâche par des ennemis cruels, il ne ſe diſtinguoit dans les Villes que par la vertu & le courage de ſes enfans. Nul monument conſidérable ne l'annonçoit. Les Temples du Paganiſme frappoient, de tous côtés, les yeux par leur

majeſté & leur richeſſe ; ceux du vrai Dieu, d'abord pratiqués ſous terre, échappoient à la curioſité inquiète des perſécuteurs. Tout au plus une ſalle ménagée dans l'intérieur de quelque maiſon profane, étoit le bercail où les Paſteurs raſſembloient leurs troupeaux timides, le Sanctuaire où la Divinité étoit véritablement adorée, l'aſyle des ſeuls hommes religieux qui fuſſent alors ſur la terre.

Si l'on en croit quelques Auteurs Eccléſiaſtiques, les Chrétiens avoient avant le règne de Conſtantin des Egliſes ſpacieuſes & ornées, puiſque, ſelon eux, le premier ſoin de ce Prince après la défaite de Maxence, fut de réparer les Temples du vrai Dieu. A prendre à la lettre le témoignage de ces Ecrivains, on ne pourroit le faire valoir tout au plus qu'en faveur des Egliſes de l'Orient, de l'Aſie-mineure, par exemple, de la Syrie, de la Baſſe-Egypte : il ne ſçauroit regarder celles de l'Occident. Quoique depuis Trajan juſqu'à Conſtantin les Empereurs fiſſent autant de ſéjour en Aſie qu'en Europe, il paroît que le Chriſtianiſme étoit plus gêné dans cette partie du monde que partout ailleurs. Sous les Princes plus modé-

rés que Dioclétien, on put profiter des momens de paix qu'ils accordoient pour abandonner les Catacombes (1), & ériger, à la vue des Payens mêmes, quelques monumens uniquement consacrés au Culte Divin ; mais il n'y eut point de vraie liberté, tandis que les Empereurs furent idolâtres. Par conséquent, la crainte toujours présente d'une révolution prochaine, empêcha de donner aux Eglises une grandeur qui eût excité la jalousie des Infidèles, & attiré de nouvelles tempêtes. Ces grandes, ces riches Eglises dont parlent Eusébe & Nicéphore, n'étoient riches, que par comparaison avec les souterreins, avec les Oratoires où l'on

(1) Les *Catacombes* étoient originairement des Sablonnières excavées aux portes de Rome, dont les Chrétiens des deux premiers siècles profitèrent pour se dérober à la persécution. En creusant toujours devant eux, ils formèrent enfin des Villes souterreines d'une vaste étendue. De distance en distance, étoient ménagés des carrefours destinés aux pieuses assemblées des Fidèles, & à la célébration des Saints Mystères. Ces Catacombes sont, selon moi, une des curiosités les plus frappantes des environs de Rome.

ſe raſſembloit en ſecret dans les tems de perſécution. Elles étoient aſſez publiques pour que les Payens n'ignoraſſent pas qu'elles exiſtoient, elles étoient trop ſimples pour qu'on y apperçût quelque ſorte d'envie de le diſputer aux Temples des faux-Dieux.

Il n'exiſte aujourd'hui aucun de ces monumens de la Religion naiſſante & perſécutée ; mais pour s'en former une juſte idée, il ſuffit de conſidérer ceux qui furent érigés à ſa gloire, quand elle eut pour elle les Maîtres du monde ; & qu'elle put hardiment braver l'idolatrie. Rome en poſsède encore pluſieurs conſtruits ou ſous le règne de Conſtantin lui-même, ou ſous celui de ſes enfans & de ſes Succeſſeurs, juſqu'à la chûte totale de l'Empire. Ce que j'en dirai ſera le commentaire des deſcriptions que font les Annaliſtes des Temples de leur ſiècle.

C'eſt donc du règne de Conſtantin qu'il faut dater, pour raiſonner avec quelque certitude ſur la forme, l'Architecture & la décoration des premiers Temples du Chriſtianiſme en Occident. Ce Prince ne ſe contenta point, après la défaite de Maxence, de réparer les Egliſes qu'il trouva

déja conſtruites. Il voulut ſignaler ſon zèle par des monumens qui annonçaſſent le triomphe de la Religion qu'il ſe préparoit à embraſſer. Il auroit pu l'enrichir de quelques-uns des plus beaux Temples du Paganiſme, & la poſtérité en louant la piété de Conſtantin eut admiré ſon goût. Mais, ſoit que les plus vaſtes Temples de Rome lui paruſſent encore trop petits, ſoit qu'il crût devoir dans les commencemens ménager les Idolâtres, il voulut du neuf, & donna ſon propre palais de *Latran* au *Mont-Cœlius*, pour y conſtruire la première Egliſe Chrétienne qui ait porté le titre de *Baſilique*. Bientôt après, il fit bâtir celle de Saint-Pierre au *Mont-Vatican*, & tout de ſuite celle de Saint-Paul ſur le chemin d'Oſtie : le même Plan ſervit pour ces trois édifices ; & quand j'aurai décrit celui de Saint-Paul, le ſeul qui ait conſervé ſa forme primitive, on ſe peindra exactement les autres. Mais il faut d'abord conſtater la véritable origine du titre de Baſilique qu'on leur donna, & qu'ont porté enſuite preſque toutes nos grandes Egliſes.

Ceux qui ont trouvé de grandes difficultés à fixer cette origine, ou ne connoiſ- Deſcription d'une Baſilique.

ſoient pas Vitruve & ſes Commentateurs, ou n'avoient point vu Saint-Paul de Rome, ou n'avoient point rapproché la ſtructure de cette Egliſe des règles que donne l'Architecte Romain pour la conſtruction des édifices appellés *Baſiliques*. Ceux-ci conſiſtoient en un corps de bâtiment ordinairement deux fois plus long que large, & terminé en hémicycle à une de ſes extrémités. Deux rangs de colonnes, chaque rang compoſé d'un double ordre, règnoient dans toute la longueur de l'intérieur & formoient au plain-pied dans le milieu une grande allée de colonnes à colonnes, & deux petites allées latérales des colonnes aux murailles voûtées ou plafonées à la ſéparation du double ordre; à l'extrémité terminée en hémicycle on ajoutoit quelquefois une branche ou bras de côté & d'autre, d'où le bâtiment prenoit la forme d'un T, & ſelon quelques-uns la dénomination de *Baſilique Chalcidique*. Placés dans le voiſinage des places publiques, ils ſervoient aux Négocians, aux Plaideurs, & aux Rhéteurs. Les premiers s'y raſſembloient en hiver pour parler de leur commerce, les autres en tout tems: ceux-ci pour faire décider

leurs procès par le Magiſtrat qui ſiégeoit dans l'hémicycle appellé par cette raiſon *Tribunal;* ceux-là pour réciter leurs Ouvrages & aider les Plaideurs. Mais pourquoi ce lieu d'aſſemblée fut-il appellé *Baſilique?* C'eſt qu'il avoit preſqu'entièrement la forme & les uſages de ces grands appartemens où les Empereurs & les Rois rendoient quelquefois eux-mêmes la Juſtice. Parmi les édifices publics compoſés d'un ſeul corps de bâtiment, la Baſilique paroît avoir été un des plus grands.

Appliquons maintenant ce que je viens d'en dire aux Egliſes conſtruites par Conſtantin. Ce Prince voulut du grand, parce que ſa protection alloit rendre déſormais les Aſſemblées des Chrétiens plus nombreuſes ; il voulut du majeſtueux, parce que l'objet de ſes libéralités le demandoit ; il voulut du commode, afin que les cérémonies de la Religion ſe fiſſent avec plus de décence ; peut-être voulut-il auſſi un édifice qui retraçât le ſigne de la Croix auquel il devoit ſes plus ſolides ſuccès. Un bâtiment de la forme d'une Baſilique lui donnoit tout cela. Il ſe fixa à ce modèle, & l'employa dans toutes les Egliſes qu'il fit bâtir. La reſſemblance étoit ſi

parfaite, que le nom de *Basilique*, fut donné à ces premiers Temples, qui ne différoient réellement que par l'objet & l'usage, des lieux où s'assembloient, à Rome, les Négocians & les Plaideurs. Vitruve reparoissant aujourd'hui sur la terre reconnoîtroit une Basilique dans l'Eglise de Saint-Paul. Il la retrouveroit encore en grande partie dans nos Cathédrales Gothiques, mais il la chercheroit envain dans l'Eglise de Saint-Pierre, parce qu'elle présente trop de différences dans la forme & la distribution.

S. Paul de Rome.

Après la description que je viens de faire d'une Basilique telle qu'elle étoit chez les Romains, il ne me resteroit rien à dire de celle de Saint-Paul, si l'on y trouvoit le goût, la régularité, la bonne Architecture des modèles dont elle est la copie; mais, à la forme & à la distribution près, on n'y voit rien de cette Science des proportions & des ornemens qui frappoient sans doute dans les Basiliques Antiques. Rien ne prouve mieux que ce monument à quel point étoit déja déchue l'Architecture sous Constantin. Car je ne crois pas que ce soit plutôt à la simplicité Chrétienne, qu'à l'ignorance, qu'il faille attri-

Intérieur de l'Eglise et Basilique de saint Paul de Rome

buer un mépris des règles auſſi affecté que celui qu'on apperçoit dans l'édifice dont je parle. Il faut en conclure que les Barbares ne firent que conſommer la décadence de tous les Arts, déja bien avancée avant que les Goths euſſent brûlé ſeulement une cabanne en Italie. Quoique Théodoſe le Grand ait auſſi contribué à l'embelliſſement de Saint-Paul, on n'y apperçoit aucune différence de travail qui ſoit à l'avantage de Conſtantin. L'intervalle de cinquante ans au plus qui ſépare les Règnes de ces deux Princes n'avoit pas rendu les Artiſtes beaucoup plus ignorans. Ainſi, je donnerai tout l'honneur de l'ouvrage à ceux qu'employa Conſtantin.

La forme de cette Egliſe eſt donc, à peu de choſe près, celle d'une Baſilique Chalcidique. La Nef eſt ornée de quatre-vingt colonnes de marbre, preſque toutes d'un ſeul bloc, qui forment cinq allées. Celle du milieu en a vingt de chaque côté : les latérales en ont autant. Des quarante qui bordent la grande Nef, vingt-quatre ont été tirées, à ce qu'on prétend, du Mauſolée d'Adrien. Elles ont environ trois pieds de diamètre, ſont Corinthien-

nes, cannelées, d'un marbre blanc & violet quelquefois bleu céleſte, & l'Antiquité ne préſente rien en ce genre de plus précieux pour la matière & le travail. Les ſeize autres, d'un blanc grisâtre, ſont ce que l'on peut voir de plus groſſier. Il n'y en a pas deux qui ſe reſſemblent dans toutes leurs proportions; il n'y en a pas une dont les cannelures ſoient droites, bien vuidées & d'une profondeur égale. On ſent que le Sculpteur n'a travaillé qu'en tâtonnant; que deſtitué de principes, il n'a pas donné un coup de ciſeau, ſans regarder avec inquiétude ſon modèle, qu'il a cru l'avoir bien imité après avoir ſillonné le fût depuis le chapiteau juſqu'à la baſe. Les quarante colonnes des bas-côtés ſont de Granit, & beaucoup moins groſſes que les premières. Elles ſont liſſes, en ce ſens qu'elles n'ont point de cannelures rarement uſitées dans le Granit; mais la ſurface eſt brute & même endommagée en pluſieurs endroits. Dans les deux branches de la Croix, on voit auſſi beaucoup de colonnes de différens marbres, mais placées ſans rapport à la groſſeur & à la couleur. Les bons Architectes Grecs & Romains avoient toujours poſé un enta-

blement ſur les colonnes; ceux de Conſtantin ne le crurent pas néceſſaire, & on n'en voit nulle part dans la Nef de Saint-Paul. Sur les colonnes, liées l'une à l'autre par de petites arcades, s'élève un mur de plus de trente pieds de haut qui tient la place du ſecond ordre employé dans les Baſiliques Romaines. Les deux branches de la Croix ſeules ſont plafonnées; la grande Nef & les bas-côtés ne ſont couverts que par le toît dont on apperçoit toute la charpente.

Je crois devoir faire obſerver ici: 1°. Que l'uſage des voûtes étoit inconnu dans les premières Egliſes de Rome. Ce qui me le perſuade; c'eſt que toutes celles qui remontent à la plus haute Antiquité ne ſont point voûtées, & elles ſont en très-grand nombre: 2°. Que ces mêmes Egliſes aujourd'hui entièrement plafonnées, ne l'ont été que dans ces derniers tems; que juſqu'au milieu du ſeizième ſiècle, il n'y avoit de plafonds qu'au-deſſus du Sanctuaire, & que le reſte n'étoit pas plus richement couvert, que ne le ſont en France nos plus pauvres Egliſes de Campagne: la meilleure preuve que j'en aie, eſt ce que l'on voit à Saint-Paul, ce que l'on

Les premières Egliſes Chrétiennes ſans voûtes.

voyoit dans l'ancienne Baſilique de Saint-Pierre, dans celle de Saint-Jean-de-Latran, de Sainte-Marie majeure; & ces quatre Temples étoient les principaux de Rome. Il n'eſt pas probable qu'on ait plus négligé leur décoration, que celle de tant d'autres qui n'avoient ni leur dignité ni leur grandeur. On ne peut point attribuer cette ſingularité à la pauvreté des Fondateurs; la timidité des Architectes pourroit être ſoupçonnée d'y avoir eu quelque part, ſi l'on ne voyoit, que ceux qui voûtèrent les Thermes de Conſtantin, pouvoient auſſi facilement voûter une Egliſe. Dira-t-on que l'on voulut imiter en tout les Baſiliques Payennes qui n'avoient peut-être de plafond qu'à l'endroit ou ſiégeoit le Magiſtrat? Mais Vitruve parle de voûte en décrivant la Baſilique conſtruite ſur ſes deſſins à *Faneſtre* aujourd'hui *Fano*. Quoiqu'il en ſoit de cet uſage ſingulier, je me contente de l'avoir fait remarquer. Cela ſuffit au but que je me propoſe en écrivant ſur les Temples des Chrétiens, revenons à Saint-Paul. Pour toute façade, il y a un portique moderne d'environ vingt pieds de haut. Le reſte eſt un mur de briques, enjolivé de quelques

moſaïques dont les figures n'ont jamais ſervi de modèle à Raphaël.

Voilà, ce qu'on peut appeller la *Carcaſſe* de l'édifice que je décris, & déja on y découvre ſans doute un goût de conſtruction qui annonce que les beaux ſiècles de l'Architecture ſont paſſés. Mais qui pourroit ſpécifier toutes les abſurdités de détail que l'on rencontre à chaque pas dans cette Egliſe? Ici, des colonnes ſans baſe; là, pour toute baſe une groſſe pierre quarrée; du Corinthien répondant à du Compoſite; du Toſcan & de l'Ionique à côté l'un de l'autre, &c. & de quel travail? du plus pauvre dans le deſſin, du plus lourd dans l'exécution, ce ne ſont pas même de bonnes ébauches. J'excepte ce qui appartient aux vingt-quatre colonnes du Mauſolée d'Adrien; tout y eſt parfait. Mais ce qu'il y a de ſingulier par rapport à elles, c'eſt qu'on en a mis treize d'un côté, & onze de l'autre. Cette diſtraction eſt plus que ridicule.

La magnificence de Conſtantin & de Théodoſe ne réuſſit donc qu'à faire un vaſte édifice. Pour le décorer, on mit à contribution une partie des monumens conſtruits dans les meilleurs tems. Ce fut

un coup funeſte porté à l'Architecture, puiſqu'il lui ôta la ſeule reſſource capable de ramener au bon goût avant que le mauvais eût entièrement prévalu. On annéantit d'excellens modèles dont on auroit dû profiter, & l'on n'en créa que de pitoyables qui furent trop bien & trop conſtamment imités.

Après la paix rendue au Chriſtianiſme, les Egliſes ſe multiplièrent à Rome plus que par-tout ailleurs. On en érigea ſur les tombeaux des Martyrs, & dans les maiſons qu'ils avoient habitées. Les Oratoires particuliers furent aggrandis, & changés en Temples publics. Les Edits portés par les Empereurs depuis Conſtance juſqu'à Théodoſe le jeune, pour la deſtruction des Temples du Paganiſme, fournirent à la Religion des dépouilles très-précieuſes, mais qui furent très-mal employées. On ne vit rien de mieux à ſuivre pour les Plans, que celui des trois grandes Baſiliques de Conſtantin, & on les répéta par-tout en petit. La ſeule différence remarquable eſt, que quelques-unes de ces anciennes Egliſes n'ont point de Croix à l'extrémité comme celle de Saint-Paul. Du reſte, elles ont comme celles-ci

des

des colonnes raſſemblées de toutes parts, diſpoſées ſans égard à leur longueur, & à leur groſſeur reſpective, à l'eſpèce du marbre, à l'ordre, aux ornemens, &c. à celles qui étoient trop longues, on n'a point donné de baſe; on en a donné deux à celles qui étoient trop courtes, & par-là tout s'eſt ajuſté. La mode des entablemens étoit paſſée; il en coûtoit trop pour ſculpter une friſe, & tailler les moulures d'une corniche. Des Maçons avoient plutôt élevé un mur tout nud ſur de petites arcades; & ce mur ſe trouve par-tout.

Ce ſeroit courir riſque d'ennuyer, que de pouſſer plus loin ces détails. Celui qu'on vient de lire m'a paru néceſſaire pour appercevoir les premières nuances tranchantes qui ſéparent la bonne Architecture Grecque de la mauvaiſe. En un mot, & pour n'y plus revenir, toutes les Egliſes de Rome, excepté d'eux ou trois *Rotondes*, & celles qui ont été conſtruites, ou *modernées* depuis la renaiſſance des Arts, ſe reſſemblent dans le plan. Toutes ont les mêmes défauts, toutes ne préſentent, dans leurs plus riches ornemens, qu'une miſérable rapſodie de pièces de toutes formes & de toutes couleurs,

placées ſans goût & ſans intelligence : voilà les chef-d'œuvres de douze ſiècles conſécutifs. Quand on les a vus, on ſçait à quoi s'en tenir ſur cette magnificence que leur donnent les Auteurs des Vies des Papes, tels que le Bibliothécaire Anaſtaſe, Platina, &c.

Peu d'anciens Temples changés en Egliſes.

Un Etranger allant à Rome, après avoir lu nos Annaliſtes Eccléſiaſtiques, s'attend à voir cette Ville remplie de beaux monumens Antiques, que la Religion a ſauvés des ravages du tems & de la barbarie. Mais quelle eſt ſa ſurpriſe de n'en trouver que cinq ou ſix, dont un ſeul s'annonce, & ſe fait connoître au premier coup-d'œil ! Non, dans tout Rome moderne, on ne voit que cinq ou ſix Égliſes qui aient été des Temples de Rome ancienne, & ils n'étoient ni les plus grands, ni les plus beaux, le Panthéon excepté. Un grand nombre des plus célèbres exiſtoient encore au tems du ſiège par Alaric. Dès-lors le Chriſtianiſme étoit floriſſant, & il le devint encore plus dans la ſuite juſqu'à l'irruption de Totila. C'étoit le tems favorable pour appliquer à ſon uſage ce que le Paganiſme avoit de plus magnifique. Cependant, il paroit que l'on prit

le parti de détruire, & d'exécuter à la lettre les Edits des Empereurs. Si cela n'étoit pas, comment de plus de deux mille Temples grands ou petits que renfermoit Rome dans les beaux jours de l'Empire, en ſubſiſteroit-il aujourd'hui ſi peu? Il n'y en pas même un ſeul qui ait été autrefois une Baſilique profane. Ainſi, ce n'eſt pas de la Conſécration de cette eſpèce d'édifices au vrai Dieu, que nos Temples ont pris le titre de *Baſiliques*, comme le prétendent quelques-uns.

Baronius, ſur l'an 44 de Jéſus-Chriſt, dit que l'Egliſe crut pouvoir avec bienſéance convertir, en Temples Chrétiens, les Temples des Idoles; & dans ſes notes ſur le Martyrologe Romain, il dit: qu'après bien des recherches, il a trouvé que juſqu'au tems de Saint-Grégoire le Grand on avoit renverſé tous les Temples, & que ceux qui avoient échappé à la deſtruction avoient paru indignes de ſervir au Culte de Dieu après avoir été habités par les Démons. Pour ôter la contradiction que préſentent ces deux textes, il faut dire que par le ſecond, Baronius énonce ce qu'il croit s'être pratiqué avant Saint-Grégoire, & que par le premier, il

a en vue ce qui ſe pratiqua après ce grand Pontife. Ce qu'il y a d'inconteſtable, c'eſt que l'on détruiſit plus de Temples qu'on n'en conſacra au Culte du Chriſtianiſme. Ce n'eſt point ici le lieu d'appuyer ſur les juſtes motifs qui portèrent à anéantir ces monumens du Paganiſme. Je dois ſeulement faire obſerver qu'une des principales raiſons acceſſoires pour ne les point conſerver, fut qu'en général ils étoient trop petits & peu propres aux cérémonies de la Religion. J'ai parlé ailleurs du Temple de Fauſtine ; il ſert aujourd'hui de Chapelle à une ſimple *Confrairie* qui ne l'a point trouvé aſſez grand, & y a fait des accroiſſemens. Le Temple de Remus, qui étoit une *Rotonde*, n'eſt que le veſtibule d'une Egliſe de Religieux Franciſcains.

TEMPLES GOTHIQUES.

ARTICLE PREMIER.

L'ARTICLE que l'on vient de lire a dû donner une idée de ce que l'Architecture de nos Temples fut à Rome pendant douze siècles. J'ai pu assurer qu'elle n'y varia point jusqu'à la fin du quinzième; parce que j'ai vu les monumens dont j'ai parlé, & qu'en suivant d'âge en âge la date de leur construction, j'ai sçu de leur histoire ce qui suffisoit pour arrêter mon

jugement. De cette uniformité conſtante il réſulte, que l'Architecture Grecque ne ſe dénatura jamais à Rome & en général dans l'Italie comme dans les autres parties de l'Europe. A Rome, autant qu'ailleurs, on en oublia, il eſt vrai, les proportions, l'élégance, les ordonnances ſçavantes, mais on en conſerva toujours le fond ; & en voici la raiſon : Les anciens Romains avoient tellement multiplié les colonnes dans leurs édifices publics & particuliers, qu'après les incurſions des Barbares, & les ravages des guerres civiles qui leur ſuccédèrent, il ſe trouva plus de matériaux qu'il n'en falloit, pour décorer les Temples du Chriſtianiſme. On n'en chercha point ailleurs que dans les débris de tant de ſuperbes édifices réduits en cendres. On les employa d'autant plus volontiers, que la matière en étoit plus précieuſe, qu'ils étoient tout préparés, & qu'il ne s'agiſſoit que de les rapprocher. Malgré le peu de juſteſſe que l'on mit dans cette opération, elle ſuffit pour entretenir une eſpèce de tradition, ſi je puis m'exprimer ainſi, & conduire dans la ſuite à quelque choſe de meilleur. Il

s'établit, ſoit en réparant, ſoit en bâtiſſant du neuf, une routine de *rhabillage* dont on ne s'écarta point ; & cette routine jointe à quelques reſtes d'anciens monumens fut l'heureuſe étincelle qui enflamma le génie des Artiſtes du quinzième ſiècle.

Les régions ſituées au nord de l'Italie, & en-deça des Alpes, n'eurent pas ces avantages. Eloignées de Rome, habitées par des peuples à demi-Barbares, elles ne connoiſſoient point les Arts de la Grèce, avant d'avoir connu les Romains. Ceux-ci même, en étendant leurs conquêtes, ne portèrent leur grand luxe, que dans les Provinces des Gaules & de l'Eſpagne les plus voiſines de la Méditerranée, & dans celles de la Germanie qui étoient au Midi du Danube. Ce n'eſt guères que dans la Provence, le Languedoc, la Catalogne, &c. que l'on trouve quelques reſtes conſidérables de monumens des anciens Romains, tels que des Temples, des Thermes, des Amphithéâtres. Mais certainement ces édifices étoient moins magnifiques que ceux des plus petites Villes municipales du Latium & de l'Etrurie. Dans

les parties Méridionales de la France, on a trouvé assez de Médailles, de Vases, de petites Statues, peu de colonnes antiques : preuve bien forte que les plus somptueux monumens n'en avoient point, ou n'en avoient que de pierre & de brique. Au nombre des curiosités de Lyon sont les quatre colonnes de Granit que l'on voit dans l'Eglise Abbatiale d'Ainay, & qui autrefois n'en faisoient que deux. Je ne sache pas qu'il y ait d'autres grandes colonnes antiques à Lyon. Lyon fut cependant le séjour de plus d'un César, & les Gaules n'avoient point de Cité plus célèbre.

Dans cette disette de colonnes, la destruction des Temples du Paganisme ne fournit donc presqu'aucune ressource aux Villes des Gaules, d'Espagne & d'Allemagne, pour donner à leurs édifices sacrés quelque chose d'élégant & pour entretenir un peu la pratique qu'on pouvoit y avoir de l'Architecture Grecque. On fut réduit à imiter; & l'imitation devint, avec le tems, si bisarre, qu'elle eut le nom d'invention. Mais si l'on peut faire un mérite à un peuple d'avoir imaginé le goût de construction que nous nommons

Gothique, à quel peuple faut-il en donner la gloire ? C'eſt ſans doute aux Goths, dira-t-on, comme le Corinthien eſt dû aux Artiſtes de Corinthe. Cette opinion eſt trop ancienne & trop univerſelle, elle a des conſéquences trop peu importantes, pour que j'entreprenne de la combattre avec quelque eſpérance, ou même quelque envie de la détruire. Je me permettrai ſeulement quelques obſervations, qui, à l'ordinaire, n'ont pour objet que de me débrouiller un peu à moi-même l'hiſtoire de l'Architecture, & de m'aſſurer ſi l'ordre Gothique appartient aux Goths, comme l'ordre Dorique appartient aux Doriens.

Les Goths ſont-ils les inventeurs de l'Architecture Gothique ?

Pour que les Goths ſoient regardés comme les inventeurs de l'Architecture appellée *Gothique*, il faut, ou qu'ils l'aient apportée des pays d'où ils ſont ſortis, ou qu'ils l'aient imaginée après s'être fait des établiſſemens fixes en Italie, & dans les autres parties Méridionales de l'Europe. L'un ne me paroît pas plus vraiſemblable que l'autre.

1°. Tous les Hiſtoriens qui, en parlant des Goths, n'ont point donné dans la

fable & le merveilleux ſur leur origine, leur ancienneté, leurs mœurs, &c. s'accordent à nous les repréſenter comme des Barbares qui n'ont commencé à être connus dans l'Hiſtoire, que quand ils ont commencé à porter le fer & le feu dans le ſein de l'Empire Romain. Qu'ils aient habité les bords de la Viſtule ou ceux du Tanaïs; qu'ils ſoient ſortis de la Suède ou de la Scythie, peu importe. Nommer quelqu'un de ces pays, tels qu'ils étoient il y a quinze ſiècles, c'eſt exclure toute idée d'Arts & de Sciences qui n'ont point de rapport à la guerre; & certes, l'Architecture Gothique, quelque groſſière qu'on la ſuppoſe, dès qu'on ne la borne point à de ſimples murailles, demande plus de combinaiſons, que n'avoient le tems d'en faire des peuples ſouvent errans, & preſque toujours armés contre leurs voiſins. Ils n'habitoient pas ſous des tentes, je veux bien le croire à raiſon de la rigueur du climat; mais leurs maiſons n'étoient que de ces cabannes, dont la nature ſeule enſeigne la conſtruction à quiconque veut ſe garantir des injures de l'air, & de la dent des bêtes féroces. l'Ar-

chitecture ne fut ſans doute chez les Goths, que ce qu'elle fut chez tous les peuples de la terre moins inventifs que les Egyptiens ou les Grecs, ou qui n'avoient avec eux aucun commerce.

2°. Il eſt bien difficile de ſe perſuader que les Goths aient inventé en Italie un Art qu'ils ne connoiſſoient point dans leur propre pays. Ils n'eurent d'établiſſemens fixes dans ces belles contrées, que plus de deux cens ans après y avoir paru pour la première fois ſous Marc-Aurèle. Depuis cette première époque juſqu'à Théodoric, le premier des Rois Goths qui ait donné des loix à l'Italie ſans avoir les armes à la main, qu'étoient les Goths, & qu'elle figure faiſoient-ils dans l'Europe? Celle qu'y avoient faite, avant eux, les Daces, les Quades, les Marcomans, &c. celle qu'y faiſoient en même-tems qu'eux, & de concert avec eux, les Huns, les Vandales, les Gépides, &c. Les Goths n'étoient alors qu'une armée avide de pillage, errante au gré de ſon Chef, fondant tantôt ſur une Province de l'Empire, tantôt ſur une autre; aujourd'hui dans les gorges des Alpes, demain aux portes de Rome; dé-

truiſant les Villes qui lui réſiſtent, s'établiſſant, juſqu'à nouvel ordre, dans celles qui la reçoivent; employant ſon repos à forger des armes & ne penſant à conſtruire ni maiſons, ni Temples. Je la vois revenir pour la dernière fois du fond de la Thrace conduite par Théodoric. Celui-ci partage d'abord avec un rival, & occupe bientôt ſeul les Etats du dernier Empereur d'Occident; il ſe fixe à Ravenne, y établit le ſiège de ſon Empire, diſperſe ſes ſoldats dans l'Italie, & d'une multitude de Barbares de différens noms, il ſe forme un peuple qui porte celui de Goth. Théodoric a quelques ſucceſſeurs moins tranquilles & moins heureux que lui. Toujours en guerre contre les Empereurs d'Orient, ils ſuccombent enfin; ils abandonnent ſans retour l'Italie, vont joindre avec leurs ſujets ceux de la même nation qui s'étoient déja établis en France & en Eſpagne, & enfin au commencement du huitième ſiècle, il n'y a plus dans ces contrées de l'Europe un ſeul Royaume des Goths.

Or connoit-on en Italie, en France, en Eſpagne, en Allemagne un ſeul Tem-

ple appellé *Gothique*, qui date de ce tems-là ? Pour pouvoir faire honneur aux Goths de l'Art dont on leur attribue l'invention, il me paroît néceſſaire qu'il exiſte quelque grand monument bâti par eux, & qui ſoit dans le goût de Notre-Dame de Paris, par exemple. Nous diſons tous les jours, à la vue de nos anciennes Cathédrales, que ceux qui les ont conſtruites bâtiſſoient ſolidement ; & cela eſt vrai. Il y a plus de cinq cens ans que Notre-Dame de Paris ſubſiſte ; & elle en ſubſiſtera encore deux fois autant, ſi ſa ruine ne vient que d'une mauvaiſe coupe de pierres, d'une mauvaiſe liaiſon de matériaux, de défaut d'a-plomb. Un pareil édifice qui dateroit de mille ans ne ſeroit pas un prodige d'antiquité, & alors la date de ſa conſtruction ſe rapprocheroit du tems des Goths. Cependant j'ai peine à croire qu'on en puiſſe trouver en France & en Italie d'antérieur au dixième ſiècle, & qui ait été achevé dans l'eſpace de cent ans. Car on ne détruiroit pas ma conjecture, en me citant un Temple dont les fondemens auroient été jettés dans le neuvième ſiècle, & la Croix poſée ſur le clo-

cher dans l'onzième : il faut obſerver que preſque toutes nos Cathédrales ſont l'ouvrage de deux ou trois ſiècles. De là, ces diſparates ſi communes entre les différentes parties de l'édifice. Ici, beaucoup de péſanteur, là, beaucoup de légéreté ; des galleries à une extrémité, un mur tout nud à l'autre ; des coudes choquans à la réunion de la Nef & du Chœur, &c. défauts qui marquent un travail de pluſieurs mains, & dans les Architectes qui ſe ſuccèdent une grande indépendance des deſſins arrêtés par leurs prédéceſſeurs.

Deux différens âges de l'Architure Gothique.

Je ſçais qu'on diſtingue deux âges dans le *Gothique :* le premier où il fut extrêmement lourd ; le ſecond où il fut plus délié, & où l'excès de délicateſſe devint même un défaut. Mais peut-on en conclure que nos Architectes n'ont fait que perfectionner ce que les Goths avoient inventé. Cette diſtinction d'âges ne me paroît ni auſſi-bien fondée, ni auſſi-bien marquée que celle qui regarde l'Architecture Grecque. On peut dire réellement que celle-ci a eu différens âges, ſi, conſéquemment à des principes puiſés dans la nature, à des règles de proportions dé-

duites l'une de l'autre & ſaiſies par des eſprits juſtes, on la voit paſſer du mauvais au bon, du bon à l'excellent. Mais dans le *Gothique*, il ne s'agit de rien moins que de proportion & d'harmonie. On paſſe d'une extrémité vicieuſe à l'autre, ſans autre raiſon que le caprice, que le plus ou moins de hardieſſe des conſtructeurs. La Cathédrale de Bourges eſt du même-tems que celle de Rouen, & toutes deux ſont des plus anciennes du Royaume. Celle-ci eſt une maſſe énorme, celle-là ne peſe point ſur la terre. Notre-Dame d'Amiens eſt du milieu du treizième ſiècle; Notre-Dame de Paris eſt de la fin du douzième. Maître Etienne de Luzarche qui conſtruiſit la première avoit plus de légereté dans l'eſprit, que l'Architecte de la ſeconde. La conſtruction de ces deux monumens ſe touche de ſi près que ce n'eſt point à la différence des tems qu'il faut attribuer celle de leur mérite. Elle vient uniquement du talent reſpectif des Ouvriers. Si le Gothique a eu deux âges, le premier a certainement commencé tard & duré peu, à moins qu'on ne veuille dire qu'il ſe trouve encore dans le ſecond.

Mais enfin, comment s'eſt établi un goût d'Architecture ſi éloigné de celui des Grecs?

ARTICLE

ARTICLE II.

Temples Gothiques.

Origine de l'Architecture Gothique.

POUR une des premières cauſes qui ont fait abandonner l'Architecture Grecque, il faut néceſſairement aſſigner l'ignorance dans laquelle étoient déja tombés les Artiſtes long-tems avant que les Goths règnaſſent hors de leurs pays. Il ne faut cependant pas la ſuppoſer univerſelle, & croire qu'en Architecture les hommes ſe ſoient retrouvés au point où ils étoient, lorſqu'ils conſtruiſoient des cabannes avec des troncs d'arbre fichés en terre : le bon goût de l'Art, ce qui appartient à la décoration ſe perdit entièrement, mais ce qui en fait la Science ſe conſerva. On n'oublia jamais le ſecret de jetter une voûte, mais de pluſieurs formes de voûtes employées par les Architectes Grecs & Romains, on s'attacha à celle qu'on nomme *Croiſée*, on n'en fit point d'autres, & elles ſe trouvent dans les plus petits Cabinets, comme dans les plus vaſtes

Egliſes. On n'oublia point que les colonnes ou les piliers deſtinés à porter une voûte devoient avoir une force proportionnée à leur uſage ; mais on oublia que cette force intrinsèque devoit encore ſe montrer au-dehors, afin que l'œil fût ſatisfait, & l'imagination tranquille.

Je m'imagine donc voir nos premiers Evêques de France, avant que le Chriſtianiſme fût libre, délibérer ſur la conſtruction d'une Egliſe capable de contenir tout leur troupeau, qui, malgré la perſécution, devient nombreux. Ils ſont pauvres, & leur premier objet, après le ſpacieux néceſſaire, doit être le ſolide. Dès-lors il ſuffit de renfermer entre quatre bonnes murailles un terrein de quinze ou vingt toiſes en long & en large. On le couvre d'une charpente toute unie, point de voûte, point de plafond, tout ſe reſſent de la ſimplicité, de la timidité de ceux pour qui on travaille. Cependant le Chriſtianiſme triomphe peu-à-peu de l'idolatrie : des Villes preſqu'entières ſont Chrétiennes, & il faut ſonger à étendre les dimenſions des Temples. Quatre murailles toutes ſimples ne ſuffiſent plus ; trop d'élévation les rendroit moins ſoli-

des, & à raiſon de leur éloignement l'une de l'autre, il ſeroit impoſſible de poſer un comble. Quel moyen de diminuer la largeur du haut, ſans rien perdre de celle du bas ? Point d'autre, que d'élever d'abord un mur d'enceinte d'une hauteur médiocre, de diſpoſer enſuite dans la longueur de l'intérieur des colonnes, de les lier l'une à l'autre par une Architrave, ou par des Arcades. Celles-ci ſerviront de baſe à un ſecond mur ſur lequel poſera la charpente qui doit couvrir la grande Nef, ce qui eſt le plus difficile. Un petit toît rampant appuyé ſur le mur d'enceinte & butant contre le mur que portent les colonnes couvrira les allées collatérales. A Rome où l'on a des colonnes, on s'en ſert ; ailleurs où l'on en manque, on fait des piliers qui les imitent.

Falloit-il être Goths pour faire des combinaiſons ſi ſimples, en ſuppoſant que les Goths fuſſent de beaux eſprits ? Non aſſûrément, puiſqu'on les avoit faites avant que les Goths paruſſent ; puiſque les plus anciennes Egliſes de Rome n'en préſentent point d'autres. On ne peut guères douter que ces dernières n'aient ſervi de modèles à toutes celles qui furent conſ-

truites hors de l'Italie. Les fréquens Voyages que faiſoient dans la Capitale du monde Chrétien, ou par devoir, ou par dévotion, les Evêques des autres pays, leur donnoient la facilité de ſaiſir des Plans dont ils faiſoient uſage quand ils étoient de retour chez eux. Le reſpect même pour les premières Baſiliques que la Religion eut dans l'Occident, engageoit à en imiter la conſtruction. De pareils édifices ne ſont pas d'une Architecture Grecque, cela eſt clair; on n'y voit rien de ce que l'on appelle *Exaſtyle*, *Octoſtyle*, *Ionique*, *Corinthien*, *&c.* Mais on n'y voit rien auſſi qui ſorte du naturel; & ſi ce goût de conſtruction ſubſiſte, nos Temples ſeront ſimples, mais ne ſeront point biſarres. Il ſubſiſte, en effet, pour le fond, mais il change dans quelques acceſſoires, je veux dire dans la façon de diſtribuer & d'orner certaines parties; & ce qui me perſuade que ce changement ne date que de la fin du dixième ſiècle, c'eſt qu'il n'y a point de vaſte Egliſe Gothique qui remonte plus haut.

Progrès de l'Architecture Gothique.

Ce qui occaſionne ce changement, c'eſt l'état de ſplendeur & d'opulence où ſe trouve le Chriſtianiſme. Il n'y a plus alors

de Goths, de Vandales, de Lombards, de Normands, dont les incurſions répandent l'allarme, portent le fer & le feu dans les monumens les plus reſpectables, & empêchent de rien entreprendre de ſomptueux. Alors commencent les riches donations en faveur des Egliſes, les fondations des Chapitres. La libéralité, la piété des Fidèles fournit aux Evêques les moyens de conſtruire de grands édifices. Ajoutons que preſque tout ce qu'il y a d'Ordres Religieux habite encore les déſerts, & ne partage point dans les Villes les fonctions du Clergé ſéculier. C'eſt donc dans l'Egliſe de l'Evêque, dans la Cathédrale que ſe font les grandes Cérémonies de la Religion, que le peuple vient recevoir les inſtructions du premier Paſteur, que l'Evêque aſſemble ſon Clergé en Synode, que ſe tiennent les Conciles Provinciaux, tout cela demande de l'étendue : On y ajoute bientôt la magnificence. Les Architectes ſe livrent à toute leur imagination, parce qu'on ne craint point des dépenſes qui effraieroient aujourd'hui les plus puiſſans Rois (1). Ils n'in-

(1) Quel Monarque entreprendroit aujourd'hui

ventent pas de nouvelles formes, parce qu'il eſt aſſez généralement établi, que les édifices ſacrés auront celle d'une Croix, mais ils l'enrichiſſent, & varient la diſtribution. Les piliers s'écartent, & ouvrent de grandes Arcades; ils perdent de leur maſſe, ſe délient & s'allongent. Des voûtes hardies & légeres dérobent la vue d'une déſagréable charpente; les petites lucarnes qui auparavant laiſſoient à peine entrer la lumière, ſe changent en vaſtes fenêtres dont la Peinture ne tarde pas à relever les *Vitraux*. L'élévation & la largeur des voûtes exigent des appuis pour les murailles qui les portent, afin que celles-ci ne s'écartent point: delà les arcs-boutans extérieurs, ordinairement ſimples, quelquefois doubles, ſur-tout s'il y a dans l'intérieur un double rang de piliers qui augmente la largeur de l'édifice. Ces arcs-boutans ne préſentent d'abord que de

---

d'ériger un Temple comme Notre-Dame de Chartres, dans un pays tel que la Beauce, où il n'y a ni pierre, ni bois, ni fer, ni chaux, & ni rivière qui facilite le tranſport de ces différens matériaux?

l'utile, les Sculptures dont on les couvre enſuite, les pyramides qui les terminent en font un ornement.

Tandis que les Egliſes n'eurent qu'une largeur & une hauteur médiocre, il ne fut pas difficile d'en orner la façade, un portique plaqué en maſquoit la partie inférieure, le haut avoit une fenêtre, & à côté s'élevoit, un peu au-deſſus du comble, une petite tour quarrée très-ſimple qui ne tenoit point au corps de l'édifice. Mais quand on voulut donner aux Temples cette grandeur que nous leur voyons, il fallut plus d'ornemens pour la façade. Au lieu d'une tour iſolée, on en conſtruiſit deux, & on les fit entrer comme partie principale dans la décoration des Portails. C'eſt ſur-tout dans ces morceaux que les Architectes ſe firent un point d'honneur de ſe ſurpaſſer l'un l'autre par l'élévation & la hardieſſe, par la multitude & la biſarrerie des Sculptures. Le treizième & le quatorzième ſiècles produiſirent ce qu'il y a de plus ſingulier en ce genre.

L'époque de la grande Architecture Gothique une fois fixée, ſans qu'on puiſſe néanmoins en indiquer le premier & le plus ancien monument, on poſſède à-peu-

près tout le reſte de ſon hiſtoire, quand on ſçait qu'en fort peu de tems elle fut adoptée dans toutes les parties de l'Europe ; que les grandes Villes ſemblèrent ſe diſputer la gloire d'avoir la plus vaſte & la plus riche Egliſe ; que le goût de conſtruction employé dans les Temples paſſa aux autres édifices publics, & aux palais des Rois ; que juſqu'à la fin du quinzième ſiècle, le Gothique règna avec un empire plus conſtant & peut-être plus étendu que les ordres Grecs les plus gracieux & les plus magnifiques. Je n'entreprendrai point d'indiquer & de décrire ſes chef-d'œuvres ; il eſt peu de Provinces qui n'en poſſédent quelqu'un, & tout le monde connoît ce que la France a de plus célèbre en Gothique.

Gothique différent chez les différentes Nations.

Mais ſeroit-il impoſſible de découvrir dans l'Architecture Gothique, ſinon des différences auſſi marquées que celles qui caractériſent les divers Ordres Grecs, au moins une certaine manière analoge au génie des peuples qui l'ont employée ; enſorte qu'on pût diſtinguer juſqu'à un certain point le Gothique François du Gothique Allemand, comme on diſtingue le Corinthien du Dorique ? Je ne m'engage-

rai pas à prouver toute la juſteſſe d'une pareille obſervation, parce que je n'ai point aſſez voyagé pour pouvoir comparer exactement les objets. Mais d'après les monumens que j'ai vus en France & en Allemagne, d'après ceux des autres pays que la Gravure a mis ſous mes yeux, j'ai preſque conclu que le Gothique étoit différent ſelon les différens pays où on en a fait uſage; qu'il étoit plus analogue à l'Architecture Grecque en Italie, & j'en ai indiqué la raiſon plus haut; qu'en Allemagne & dans les régions qui y tiennent au Nord, il étoit plus chargé d'ornemens; qu'en France & en Angleterre il étoit en général plus ſimple & dès-lors moins péſant; qu'en Eſpagne il tenoit du giganteſque que l'on a autrefois reproché à l'eſprit de la Nation; qu'il y étoit d'une exceſſive délicateſſe, & que c'eſt des édifices conſtruits par les Maures dans ce Royaume, qu'eſt venu le nom d'*Arabeſque*, appliqué parmi nous au Gothique le plus délié.

Ces différences, au reſte, ne prouvent pas un goût plus vrai & plus pur dans les Nations qui les offrent. Si en Architecture le goût conſiſte dans un juſte rapport

de proportions qui réponde à l'idée que nous avons de l'ordre, dans un choix & une distribution d'ornemens imités des beautés riches & simples de la Nature, il est certain que les Architectes en Gothique, de quelque pays qu'ils aient été, ont eu beaucoup de Science, & n'ont point eu de goût ; qu'à cet égard, les Italiens n'ont presque rien à reprocher aux *Tudesques*, que ce qu'on peut dire de plus flateur pour ceux qui prétendroient à la préséance en mérite, c'est qu'ils furent peut-être un peu moins bisarres que les autres. Le génie particulier des peuples, la nature des matériaux propres des différens pays, introduisirent ce qu'on appelle la manière de bâtir ; & l'on s'y tint avec une constance digne d'un meilleur objet.

Temples Gothiques d'Italie.

Ceux qui ont vu Venise, Ravenne, Padoue, Pise, Florence, &c. ont dû s'appercevoir au premier coup-d'œil, que les grands & anciens édifices de ces Villes, quoique Gothiques, ne ressembloient point à ceux qu'ils avoient vus ailleurs. Ils ont remarqué sans doute, que par-tout où il n'y avoit point de colonnes tirées des monumens Romains, on y avoit suppléé par des piliers qui en retraçoient la

forme ; que l'uſage des portiques extérieurs avec Arcades y eſt très-commun ; que celui des ornemens prodigués hors de l'Italie y eſt très-rare. Envain y chercheroit-on un de ces morceaux célèbres dans nos Villes, ces prodiges de légéreté, de hardieſſe & de patience, ces Clochers qui ſe perdent dans les nues ; il n'y en a pas un ſeul. Car je ne penſe pas que l'on veuille comparer les tours quarrées & opaques de Sainte-Marie *Del Fiore* de Florence, & de Saint-Marc de Veniſe, avec les Clochers diaphanes de Strasbourg, de Chartres, de Vienne en Autriche, & même d'Ulm en Souabe, quoique celui-ci ſoit reſté imparfait. Il ſemble cependant que ce qui ſe voit en ce genre dans toute l'Allemagne, devroit auſſi ſe voir en Italie, puiſque pendant près d'un ſiècle, les Architectes Allemands y furent à la tête de toutes les grandes entrepriſes, & que ce que nous appellons Goût Gothique, les Auteurs Italiens l'appellent plus communément *Goût Tudeſque.* C'eſt que ces Allemands furent obligés de quitter leur manière, pour ſe plier à celle de la Nation qu'ils ſervoient ; Nation, qui conſervant toujours l'idée des beaux monumens

Antiques, vouloit imiter, autant qu'elle pouvoit, ceux qui ſubſiſtoient encore.

Une autre cauſe de la différence dont je parle eſt la nature des matériaux propres de chaque pays. Toutes nos Cathédrales Gothiques ſont de pierre; en Italie elles ne ſont que de brique, ſi l'on en excepte trois ou quatre conſtruites ou revêtues de marbre. Or la brique ne reçoit point la Sculpture, à moins que celle-ci ne ſoit plaquée & de ſtuc. Mais le ſtuc des Anciens n'a été retrouvé qu'au commencement du ſeizième ſiècle, & alors la mode du Gothique étoit paſſée en Italie. Au moins on n'y commençoit point d'édifices dans ce Goût : on continuoit, comme on continue encore aujourd'hui, & comme on continuera long-tems le Dôme de Milan. De toutes les grandes Egliſes d'Italie, c'eſt celle de *Saint-Petrône* de Bologne, qui reſſemble le plus à nos Cathédrales; la Sculpture s'y eſt exercée, parce que ce vaſte Temple eſt tout de marbre blanc; mais l'Egliſe de Bologne qui n'eſt que de briques eſt de la plus grande ſimplicité en-dedans & en-dehors.

Quoiqu'il en ſoit de la vérité ou de la fauſſeté de ces obſervations, il eſt certain

que les Temples Gothiques, quelle que ſoit la manière des Architectes, préſentent les plus grandes beautés au milieu des plus grands défauts ; qu'on ne peut les voir, ſans y découvrir une majeſté digne de leur deſtination ; une Science de ce que l'Art de bâtir a de plus profond, une hardieſſe dont l'Antiquité ne nous fournit point d'exemples. Les anciens Romains donnèrent à leurs grandes voûtes juſqu'à ſix & huit pieds d'épaiſſeur ; il y a telle voûte Gothique qui n'en a pas un. On trouve à preſque toutes nos voûtes modernes quelque choſe de péſant ; celles des anciennes Cathédrales ſont d'une légèreté qui frappe l'œil le moins connoiſſeur. Cette légèreté vient en partie, ſi je ne me trompe, de ce qu'entre la voûte & les piliers il n'y a aucun corps intermédiaire & ſaillant qui en tranche la liaiſon, ce que fait l'entablement dans l'Architecture Grecque. La voûte Gothique paroît naître du pied même des piliers qui la portent ; ſurtout lorſque les piliers imitant les cannelures Grecques ſont compoſés de *fuſeaux* ou *torons* qui en font une eſpèce de gerbe. Ces torons, pouſſés per-

Mérite de l'Architecture Gothique.

pendiculairement juſqu'à une certaine hauteur, ſe plient enſuite pour former les arcades qui lient un pilier à l'autre, les voûtes des bas-côtés, & les *Nefs* ou *Ogyves* qui donnent la force à la maitreſſe voûte. Leur courbure eſt naturelle, & la pierre y préſente une fléxibilité égale à celle des métaux les plus ductiles. Les Ogyves formant de toutes parts des rayons, diviſent toute la ſurface en angles rentrans & ſaillans; de cette diviſion en pluſieurs petites parties bien ſymétriſées, naît ce *Svelte* qu'il eſt difficile de donner aux longues voûtes en plein cintre, telles qu'on les fait aujourd'hui.

Si par amour pour l'Architecture, il m'étoit permis de donner des conſeils aux Architectes, je leur conſeillerois d'orner de Sculptures les voûtes de nos Temples. Mais pour obtenir l'effet déſiré, je veux dire la légèreté, il ne faudroit pas que ces Sculptures fuſſent plaquées; elles devroient être priſes dans l'épaiſſeur même de la voûte. Les Anciens ſentirent ſans doute combien ces ornemens, employés avec modération & placés avec goût, diminuoient à l'œil la péſanteur

des voûtes, puiſqu'on voit peu d'édifices antiques qui ne ſoient diſtribués en compartimens. C'eſt par-là, que les voûtes de Saint-Pierre de Rome paroiſſent ſi légères eu égard à leur longueur & à leur largeur.

Je finis par un réſultat ſur le Gothique. En rapprochant nos grandes Egliſes Gothiques de Saint-Paul de Rome dont j'ai donné la deſcription, on voit donc qu'il n'y a point de différences eſſentielles, quant au plan, entre la forme de ces édifices; que les plus marquées ſe trouvent uniquement entre les décorations ou ornemens, & quelques autres parties de détail; qu'on n'a fait qu'agrandir, dans les derniers ſiècles, ce qui dans les premiers avoit été traité en plus petites proportions; que les Goths n'ont eu de part ni à l'invention, ni à la perfection de ces monumens, puiſque ces monumens ont été inventés, avant que les Goths s'établiſſent en Italie ou ailleurs, & n'ont été perfectionnés, que lorſque les Goths n'exiſtoient plus nulle part; la décadence des Arts ayant ſuivi celle de l'Empire, & la liberté de conſtruire des Egliſes étant

des mêmes ſiècles que les incurſions des Goths, ce concours de circonſtances ſeul a établi l'idée populaire que les Barbares avoient annéanti l'Architecture Grecque, pour y ſubſtituer celle qu'ils avoient apportée de leur pays ; & qu'enfin nos édifices appellés *Gothiques*, ne méritent ce nom, que parce qu'ils ſont auſſi différens par les proportions & les ornemens biſarres des beaux monumens d'Athènes, que les *Goths* l'étoient des Grecs par les Talens & les Mœurs.

SAINTE-

SAINTE-SOPHIE

DE

CONSTANTINOPLE.

ARTICLE PREMIER.

EN ſuivant l'ordre des tems, je devrois actuellement parler de nos Temples tels qu'ils ont été depuis la fin du quinzième ſiècle. Peut-être s'attend-on à trouver dans cet article la deſcription du plus beau monument de l'univers, du premier grand édifice ſacré où l'Architecture Grecque triompha pleinement du Gothique, & reparut dans toute ſa majeſté, avec toutes

ſes graces & ſes richeſſes. Le Lecteur me pardonnera ſi je trompe ſon attente : j'ai cru ne devoir parler de Saint-Pierre de Rome, la merveille du ſeizième ſiècle, qu'après avoir donné une juſte idée de Sainte-Sophie de Conſtantinople la merveille du ſixième. Il règne parmi quelques Amateurs un préjugé ſi favorable à celle-ci ; tant de gens l'égalent, la préfèrent même à l'autre, que je ne puis me diſpenſer d'entrer dans quelques détails ſur le genre & le goût de ſa conſtruction. Replongeons-nous donc de nouveau dans les ténèbres de la Barbarie, & rétrogradons juſqu'au ſiècle de l'Empereur Juſtinien. Y ſaiſirons-nous encore quelques momens des beaux jours de l'Architecture ; où trouverons-nous la longue nuit de douze cens ans déja commencée ? Nous en jugerons à la vue du monument qui épuiſa les tréſors du Prince fondateur, qui exerça la plume des Hiſtoriens & des Poëtes témoins de ſa conſtruction, enfin qui à ſix cens lieues de nous, excite encore notre admiration.

Hiſtoire de la conſtruction de Sainte-Sophie.

Le Temple de Sainte-Sophie, tel qu'il exiſte aujourd'hui, ne doit que ſon nom à Conſtantin. Ce Prince, après avoir

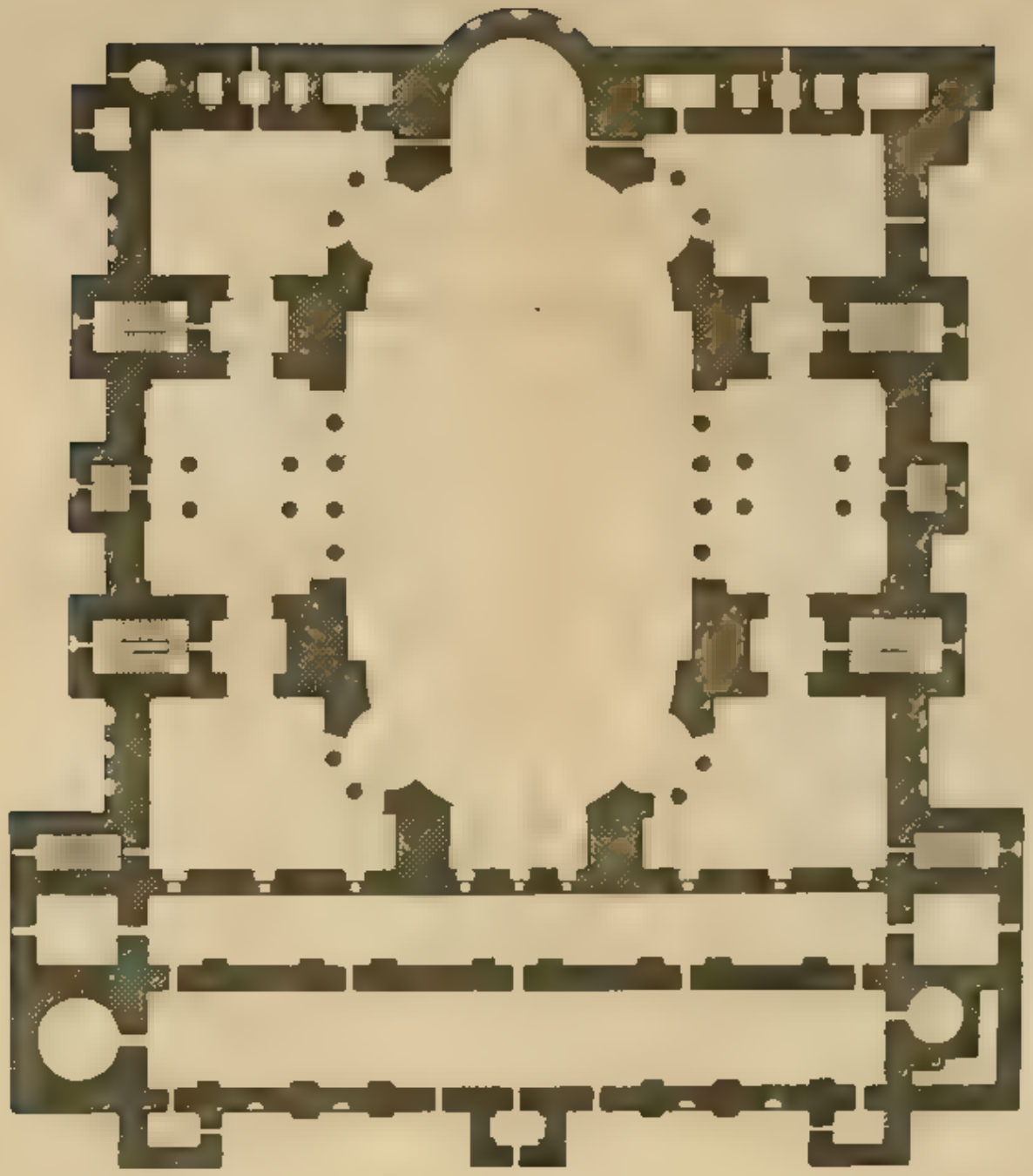
transporté à Constantinople le siège de l'Empire, y fit construire une Eglise qu'il consacra au Fils de Dieu comme à l'éternelle sagesse, sainte par essence, & lui donna le titre de *Sainte-Sophie*, un tremblement de terre ayant renversé cet édifice, Constance le fit rebâtir plus grand & plus riche, & la dédicace s'en fit 34 ans après que les fondemens en eurent été jettés. Sous l'empire d'Arcadius, il fut presque entièrement réduit en cendres dans la sédition occasionnée par l'exil de Saint-Jean-Chrysostôme. Il brûla encore pendant la minorité de Théodose le jeune, & fut ensuite réparé par ce Prince. Enfin, la cinquième année de l'Empereur Justinien, il fut entièrement consumé par les flammes dans une sédition.

Justinien, occupé à multiplier dans Constantinople le nombre des édifices publics, tandis que dans l'Occident les Barbares travailloient à diminuer celui de ses Provinces, forma le projet d'un Temple qui surpassât les plus somptueux édifices de l'antiquité Payenne. Il chargea de l'exécution Anthémius de Tralles, & Isidore de Milet, sans doute les plus habiles Architectes du siècle. Il paroît cependant,

qu'Iſidore ne travailla qu'en ſecond, puiſque Procope dit poſitivement que le deſſin du Temple étoit d'Anthémius. Quoiqu'il en ſoit, les fondemens du nouvel édifice furent jettés l'an 532 de Jéſus-Chriſt; le cinquième de l'empire de Juſtinien, & la Dédicace s'en fit les derniers jours de 537. Vingt & un an après, Juſtinien règnant encore, un tremblement de terre fit écrouler une partie de la Coupole. La réparation en fut confiée à un ſecond Iſidore, neveu du premier. Ce nouvel Architecte pouſſa la Coupole vingt pieds plus haut qu'elle n'étoit avant ſa chûte, & changea un peu ſa forme qui étoit à plein cintre, & qu'il rendit ellyptique.

Sainte-Sophie n'éprouva aucun malheur conſidérable, & ſe ſoutint dans toute ſa richeſſe juſqu'à la priſe de Conſtantinople par Mahomet II, en 1453. Ce Conquérant la changea en Moſquée; & les Turcs, ſans toucher au fond de ſon Architecture, en dégradèrent tous les ornemens intérieurs. Voilà, tout ce qu'il nous importe de ſçavoir ſur l'hiſtorique de Sainte-Sophie.

Enviſageons à préſent ſous un point de vue général ſa ſtructure & ſa décora-



Plan de l'église de Sainte Sophie.

tion. Une deſcription détaillée demanderoit des planches pour être bien intelligible. Je me borne au plan qu'a fait graver Grelot dans ſa relation de Conſtantinople.

Plan de Sainte-Sophie.

La forme extérieure de Sainte-Sophie eſt un quarré long ; l'intérieur, avant la chûte de la première Coupole, préſentoit au premier coup-d'œil une Croix Grecque. La longueur, de l'Orient à l'Occident c'eſt-à-dire, du portique d'entrée juſqu'au fond de ce que les Grecs appelloient *Presbytère*, & les Romains *Tribune* eſt de 270 pieds ; celle du Midi au Nord eſt de 240, ſur le milieu de l'édifice s'élève une Coupole. Elle poſe ſur quatre grandes arcades que ſoutiennent quatre piliers iſolés juſqu'à une certaine hauteur, & dont les différentes faces déterminent la forme de Croix. Outre ces quatre principaux piliers, il y en a encore deux à chacune des extrémités de l'Orient & de l'Occident. L'eſpace qui les ſépare des quatre premiers eſt occupé par un double ordre de colonnes diſpoſées en hémicycle, parce que ces piliers ne ſont pas ſur la même ligne que ceux qui portent la Coupole, & qu'ils rentrent un peu plus, ceux

de l'Occident dans la Nef, ceux de l'Orient dans le Sanctuaire. Les branches de la Croix au Midi & au Nord ſont formées : 1°. Par une des faces des quatre grands piliers : 2°. par deux épais contreforts, dont la moitié ſaillit hors du mur d'enceinte, & l'autre moitié entre dans l'intérieur, & ſe lie aux piliers de la Coupole par une arcade qui ouvre un paſſage pour faire en-dedans le tour du Temple. A l'extérieur, ces contreforts s'élèvent juſqu'à la naiſſance de la Coupole contre laquelle ils battent auſſi par une arcade.

De cette diſtribution intérieure en forme de Croix inſcrite dans un quarré, il réſulte quatre grands eſpaces qu'en ſtyle de Blaſon nous nommerions *Cantons :* ici ces eſpaces ſont à-peu-près triangulaires. Ce qui vient des colonnes diſpoſées en hémicycle dont j'ai parlé plus haut. On y a ménagé deux ſalles, l'une baſſe, l'autre haute, diſtinguées à l'œil par le double ordre, & réellement ſéparées par une voûte. La façade eſt compoſée d'un double portique, l'un inférieur par lequel on entre dans le Temple, l'autre ſupérieur qui communique aux ſalles hautes dans

leſquelles les femmes aſſiſtoient au Service Divin.

Pour la liaiſon des pierres & des briques, on n'employa ni chaux, ni bitume. Du plomb fondu verſé dans les interſtices donna à la maçonnerie une ſolidité qu'elle n'auroit point tirée des liaiſons ordinaires. Afin de prévenir pour toujours les incendies, il n'entra point de bois dans les combles du Temple, qui fut couvert de larges tables de marbre. La Coupole eſt de brique blanche, ſpongieuſe & ſi légere, qu'au rapport de quelques Auteurs, cinq briques ne peſent pas plus qu'une de celles dont nous faiſons uſage. Juſtinien les fit travailler à Rhodes.

Dans l'intérieur, il n'y avoit pas une colonne qui ne fût d'un marbre rare, tel que le porphyre, le verd de Lacédémone & de Theſſalie, le granit Oriental d'Egypte, &c.; & en cette partie, Conſtantinople s'enrichit un peu aux dépens de Rome. Une veuve Romaine, nommée *Marcia*, fit préſent à Juſtinien de huit colonnes de porphyre. Ce ſont celles que l'on voit encore aujourd'hui aux extrémités Orientale & Occidentale, & qu'on a armées de cercles de fer, parce qu'elles paroiſ-

ſoient prêtes à s'éclater par la violence des tremblemens de terre. Toutes les murailles étoient revêtues de marbre, incruſtées d'agathe, de nacre de perles ; toutes les voûtes couvertes de moſaïque à fond d'or.

C'eſt ce marbre, cet or, ces colonnes précieuſes, cette Coupole dont il n'y avoit point de modèle ; c'eſt cette multitude de ſalles & de portiques qu'enviſageoient, dans Sainte-Sophie, l'Hiſtorien Procope, le Poëte Paul le Silentiaire, l'Empereur Juſtinien, lorſque les deux premiers décrivoient ce Temple comme la merveille de l'univers, le plus parfait ouvrage qu'eût jamais produit l'Architecture ; & que le troiſième, en y entrant au jour de la Dédicace, s'écria avec tranſport : *Je t'ai vaincu Salomon.* Ils n'y voyoient à-peu-près que ce que voient les enfans dans Saint-Pierre de Rome, beaucoup de richeſſe, du marbre, de la dorure, de la peinture, une grandeur au-deſſus de celle des Temples ordinaires. Aujourd'hui, ceux dont l'eſtime eſt fondée ſur le préjugé, & qui entendant parler d'un Temple conſtruit par des Grecs ſe rappellent Athènes & Corinthe, ceux-là croient voir quelque

choſe de plus dans Sainte-Sophie, c'eſt-à-dire, un beau deſſin bien exécuté, la juſteſſe des proportions répondant à la hardieſſe de la diſtribution, un goût égal à la magnificence. Ils ſe trompent, & j'eſpère qu'ils en conviendront, quand nous aurons examiné en détail ce qu'ils admirent ſans le connoître aſſez.

Il ne ſuffit pas qu'un édifice ſoit vaſte, qu'il préſente quelques morceaux hardis, qu'on y voie des fûts de colonnes, pour pouvoir conclure qu'il eſt de bon goût dans l'exécution totale, qu'il eſt d'une Architecture vraiment Grecque, qu'il eſt comparable à Saint-Pierre de Rome. Preſque toutes nos anciennes Cathédrales ſont plus vaſtes que Sainte-Sophie ; dans pluſieurs, les piliers imitent aſſez bien les colonnes, quelques-unes ont des clochers plus hardis que la Coupole d'Iſidore, & de tout cela il ne réſulte cependant qu'une merveille Gothique.

Il faut l'avouer, l'idée d'une Croix Grecque avec une Coupole eſt une belle idée : elle naquit dans une tête où il y avoit du génie, mais elle naquit quatre cens ans trop tard, pour être rendue avec toute la perfection qui lui convenoit. On l'a

adoptée de nos jours ; & ſi Anthémius reparoiſſoit aujourd'hui, il verroit que ſon ouvrage ne fut qu'une ébauche en comparaiſon de ce qui s'eſt fait, en ce genre, depuis la renaiſſance des Arts. Venons à la preuve.

1°. Envain chercheroit-on, dans Sainte-Sophie, quelque choſe qui approche des Ordres d'Architecture inventés par les Grecs & les Romains. On y trouve bien des colonnes, mais d'une proportion éloignée des règles, mais avec des chapiteaux d'un goût ſi biſarre, qu'on ne ſçait à quel ordre ils appartiennent, mais ſans entablement d'aucune eſpèce. C'eſt donc encore ici comme dans Saint-Paul de Rome, une ſuite de petites arcades qui lient une colonne à l'autre, & dont les retombées poſent immédiatement ſur le chapiteau. L'eſpace qui ſépare les piliers de l'Orient & de l'Occident de ceux qui portent la Coupole, eſt comme je l'ai remarqué plus haut, occupé par un double ordre de colonnes. L'ordre inférieur a deux colonnes, le ſupérieur en a cinq, & voilà des porte-à-faux groſſiers, ſans compter le mauvais effet pour l'œil même le moins connoiſſeur.

Iſidore à qui on confia la réédification de la Coupole, & qui donna à ce morceau plus d'élévation qu'il n'en avoit avant ſa chûte, chercha auſſi le moyen de lui donner plus de ſolidité, & tel fut celui qu'il imagina. Entre les grands piliers qui ſoutiennent la Coupole, il planta au Midi & au Nord quatre colonnes de granit de quarante pieds de fût. Sur ces colonnes, il conſtruiſit, avec le ſecours ordinaire des arcades, un mur d'une hauteur médiocre. Sur ce mur, il établit ſix colonnes beaucoup plus courtes que les premières ; puis encore un mur percé de trois rangs de lucarnes, lequel s'élève juſqu'au ſommet de la grande arcade, & en remplit toute la concavité. Le premier effet de cet échaffaudage eſt de dérober à l'œil la forme de Croix Grecque, puiſque les branches du Midi & du Nord ſont coupées par ces colonnes & ces murailles entaſſées les unes ſur les autres. Ajoutez encore les porte-à-faux.

Tous ces piliers que j'ai indiqués étoient-ils au moins ornés de pilaſtres, comme ils le ſont dans nos Temples à Coupole ? Non ; ils étoient revêtus de marbre, pla-

cardés de moſaïque, coupés, d'eſpace en eſpace, par des cordons en boſſage ornés de Sculptures ſemblables à celles de nos piliers Gothiques ; du reſte, rien ne les couronnoit avec grace. Ils avoient commencé ſans baſe, ils finiſſoient ſans chapiteau & ſans entablement, à moins qu'on ne veuille donner ce nom à de gros modillons qui reſſemblent aux crénaux de nos anciennes fortifications, règnent tout autour du Temple, & ſoutiennent une baluſtrade.

2°. La Coupole eſt le morceau le plus célèbre de Sainte-Sophie, parce qu'il eſt le plus extraordinaire, vu le tems où il fut conſtruit, & qu'à quelques égards il a ſervi de modèle à nos Architectes modernes. A en juger par cet endroit, il mérite ſa célébrité ; il la mérite encore, ſi l'on en conſidére la partie purement méchanique. Mais qu'il perd de ſon prix, ſi, du côté des proportions & de la forme, on en juge par comparaiſon avec nos Coupoles modernes!

Je ne ſçais ſi c'eſt à la forme quarrée des piliers, qui ont plus de face d'un côté que de l'autre, qu'il faut attribuer l'effet

peu agréable des *fourches* ou *pendentifs* (1) de la Coupole. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt que les retombées des grandes arcades, en ſe réuniſſant ſur les piliers qui les portent, préſentent un angle, extrêmement aigu; que la baſe de la Coupole en paroît trop foible, & que ſi l'on a raiſon de regarder toute Coupole en général comme un porte-à-faux, celle de Sainte-Sophie plus que toute autre rend ce reproche plauſible. Il ſemble que l'Hiſtorien Procope voyoit le défaut de ces angles aigus, mais ſans ſe douter que c'en fût un, lorſqu'il diſoit : Que telle étoit la légèreté de la Coupole de Sainte-Sophie, qu'elle paroiſſoit ſuſpendue à une chaîne qui partoit du Ciel. Ajourd'hui nous voulons que les édifices conſtruits ſur la terre aient auſſi leurs points d'appui ſur la terre. S'ils ſont inviſibles, nous nous mocquons de l'Architecte, & nous en appellons au bon

(1) Les *pendentifs* ſont dans une Coupole les eſpaces triangulaires renfermés entre les arcades qui la ſoutiennent. On les appelle auſſi *fourches* & *pannaches*.

ſens. Nos Architectes ont ſenti l'inconvénient des piliers à angles tels que ceux de Sainte-Sophie. Delà vient que quand ils ont voulu conſtruire de grandes Coupoles, ils ont fait des piliers à pans. Par-là, ils ſe ſont ménagé naturellement un eſpace raiſonnable entre les retombées des arcades, ils ont donné du pied à leurs pendentifs, ils ont par conſéquent fortifié, même à l'œil, la baſe immédiate de la Coupole, & ont enfin tracé pour baſe générale de toute la maſſe, non pas un quarré, comme à Sainte-Sophie, mais un Octogone ; forme plus analogue à celle de la Coupole, plus dégagée, plus agréable, plus ſuſceptible de décoration.

A proprement parler, on ne trouve point dans la Coupole de Sainte-Sophie, ce que nous appellons dans les nôtres le *Tambour*, c'eſt-à-dire, la partie où ſe ménagent les grandes fenêtres pour éclairer l'intérieur. Sa courbure, ou ſon cintre naît preſque ſur les arcades, & l'on ne peut mieux la comparer qu'à la voûte d'un four. On lui donne cent cinq pieds de diamètre, & trente-huit ſeulement depuis le ſommet des arcades juſqu'à ſon

centre. On voit dès-lors combien elle eſt écraſée : malgré le grand nombre de ſes fenêtres, elle eſt obſcure, parce que ces fenêtres ſont baſſes & étroites.

3°. Tout préjugé à part, & avec la meilleure volonté du monde d'admirer le bon par-tout où il ſe préſente, quelle idée pouvons-nous nous former de la Peinture en moſaïque du ſixième ſiècle ? Celle du tems de l'Empereur Adrien n'étoit excellente, que parce que la Peinture en général l'étoit. Quand un genre tomba, tous les autres tombèrent auſſi, & aſſûrément on ne peut pas croire que l'invention, le deſſin, le coloris ſe ſoutinſſent dans la moſaïque, lorſqu'on ne les connoiſſoit plus dans la freſque & la détrempe. Le talent de réunir de petites pierres colorées eſt peu eſtimable, ſi l'on n'y joint celui de tirer de bons tableaux de cette réunion. Au tems de Cimabue on peignoit mal en moſaïque, parce qu'on peignoit mal en tout genre. Le Giotto peignit beaucoup mieux que tous ſes prédéceſſeurs ; & le progrès de l'Art ſe montre auſſi dans le grand morceau de moſaïque que l'on voit au portique de Saint-Pierre à

Moſaïque du bas-Empire.

Rome, & qui eſt du Giotto. Les Grecs, ſous Juſtinien, ne firent pas mieux en ce genre à Conſtantinople, qu'ils ne firent dans la ſuite à Rome juſqu'à la fin du quatorzième ſiècle. Ceux qui ont été dans cette dernière Ville ſe rappelleront ſans doute. Les *Tribunes* de Saint-Jean-de-Latran, de Saint-Paul, de Sainte-Marie majeure; la façade de Sainte-Marie *in Traſtevere, &c.* ont-ils trouvé de bons tableaux dans un aſſemblage de figures trop longues ou trop courtes, qui ont les yeux hagards, les pieds ſans conſiſtance, les bras paralytiques, les mains pointues; ſans deſſin, ſans expreſſion, ſans air de tête, ſans mouvement; ne faiſant grouppe nulle part, preſque toujours placées ſur le même plan, & allant à la file comme en proceſſion? Il y a quatre cens ans qu'on admiroit tout cela à Rome, & il y en a onze ou douze cens, qu'à Conſtantinople Paul le Silentiaire chantoit avec enthouſiaſme quelque choſe d'auſſi mauvais. Il eſt inutile d'appuier ſur la Sculpture de Sainte-Sophie. Quand nous n'aurions pour en juger que les Médailles du Règne de Juſtinien, elles ſuffiroient pour nous décider

décider ſur les talens de ſes Sculpteurs.

4°. Si l'intérieur de Sainte-Sophie étoit riche, l'extérieur étoit très-pauvre. Excepté le double portique d'entrée, tout le reſte étoit nud, & ne préſentoit qu'une maçonnerie aſſez groſſière. Les quatre contre-forts qui butent contre la Coupole en font toute la décoration, & les *Minarets* qu'y ont ajoutés les Turcs y mettent de la richeſſe. Que les Muſulmans aient renverſé les Statues & dégradé les Peintures, ils n'ont détruit en cela que des acceſſoires dont un édifice bon par ſa forme & par ſes ornemens eſſentiels ne tire que peu de mérite, & qui pour des gens inſtruits ne ſuppléent ni aux règles, ni au vrai goût de l'Architecture Grecque.

ARTICLE II.

SAINTE-SOPHIE DE CONSTANTINOPLE.

CE que j'ai dit, dans le premier article, de Sainte-Sophie de Conſtantinople, pourroit ſuffire pour fixer l'idée qu'on doit avoir de ce fameux Temple. Je dois cependant y ajouter de nouvelles obſervations propres à juſtifier le jugement peu favorable que j'ai oſé porter d'un édifice qu'on eſt accoutumé à regarder comme un chef-d'œuvre. Deux ſources du préjugé où l'on eſt ſur ſa perfection : il a été conſtruit par des Grecs ; tous ceux qui en ont écrit, vantent ſa ſtructure. Voyons donc en peu de mots de quel poids ſont ici & le nom des Architectes, & le témoignage des Auteurs.

1°. Dans la Grèce devenue Province de l'Empire Romain, les Arts dont l'éclat étoit attaché à la liberté de la Nation éprouvèrent ſeuls une décadence bien ſenſible : tels furent l'Art de l'Eloquence, de la Guerre, des Négociations, &c. Les

Arts qui fleuriſſent par l'opulence & par le repos, l'Architecture, la Peinture, la Sculpture s'y ſoutinrent dans toute leur excellence, tandis que l'Empire des Vainqueurs s'y ſoutint lui-même. Adrien y trouva encore des Artiſtes dignes des plus beaux jours d'Athènes & de Corinthe, & capables d'immortaliſer ſa magnificence par leurs chef-d'œuvres. Mais deux cens ans après, tout y avoit changé de face; & il n'en faut pas d'autre preuve que ce qui étoit arrivé à Rome même, que la révolution qui s'y étoit faite dans les Arts. Cette Ville étoit *toute Grecque* dès le règne de Domitien; c'eſt-à-dire, que les Grecs y exerçoient toutes les profeſſions; & c'eſt à leurs mains que ſont dûs les plus beaux monumens antiques qu'on y voit aujourd'hui. Il n'eſt pas douteux qu'ils n'aient continué à y travailler pendant tout le tems qui s'écoula juſqu'au règne de Conſtantin. Or, ſous ce Prince, quel étoit à Rome l'état de l'Architecture & de la Sculpture? tout le monde le ſçait. Mais peut-on croire que Byſance fût riche en Artiſtes, tandis que la Capitale du monde en étoit ſi dépourvue;

elle qui depuis près de cinq ſiècles tiroit de la Grèce ſes meilleurs Architectes, pour ne parler que de cet ordre d'Artiſtes ?

En tranſportant à Byſance le ſiège de l'Empire, Conſtantin s'y fit ſans doute ſuivre par tout ce qu'il avoit pu raſſembler, à Rome & ailleurs, d'Artiſtes habiles. Une nouvelle Ville à bâtir étoit la circonſtance la plus favorable au rétabliſſement des Arts, ſur-tout de la grande Architecture. Cependant tous les édifices publics conſtruits ſous Conſtantin & ſes premiers ſucceſſeurs, ne furent qu'une imitation aſſez groſſière de ceux de Rome; c'eſt ce que prouvent leurs ruines. Conſtance voyant à Rome le *Forum* de Trajan, témoigna cette eſpèce d'admiration qu'excite la nouveauté des objets. Il avoit vu à Conſtantinople, des *Forum*, des Thermes, des Hippodromes, mais dans ces monumens il n'avoit remarqué ni cette majeſté, ni cette richeſſe, ni ce goût qu'il découvroit dans ceux de Rome. En élevant dans la ſuite la colonne Théodoſienne, on prétendit apparemment égaler les colonnes Trajane & Antonine; on n'y réuſſit pas. Ces deux dernières ſont

admirables, la première n'a aucune ſorte de mérite.

L'Architecture étant déchue au point où nous la montrent les plus beaux monumens du règne de Conſtantin, en quel état devoit-elle donc être ſous le règne de Juſtinien? pour en juger, je ne voudrois que ce ſeul trait : c'eſt que dans la pompeuſe deſcription de Sainte-Sophie que nous a laiſſée Procope qui l'avoit vu conſtruire, on ne trouve aucun des termes d'Architecture en uſage dans le bon tems, & qui peignent chaque partie d'une Ordonnance Grecque. A la place de ces termes conſacrés, on en trouve de barbares qui ont exercé plus d'un Commentateur, & n'ont aucune analogie avec ce qu'on leur fait ſignifier. Une pareille corruption dans le langage de l'Art en ſuppoſe une très-grande dans l'Art même. Procope & les Auteurs qui l'ont ſuivi ne nous parlent ni de Corinthien, ni d'Ionique, ni de Dorique, ni d'aucun des ornemens propres de ces ordres; c'eſt qu'il n'y a rien de tout cela dans Sainte-Sophie. Or, 1°. un édifice où il n'y a rien de tout cela n'eſt point un édifice à la Grecque : 2°. Un grand édifice,

où l'on n'a point employé quelqu'un des Ordres Grecs, aura difficilement cette élégance qui en dépend; & il aura preſque néceſſairement tous les défauts qui naiſſent de l'inobſervation des bonnes règles auxquelles on ſubſtitue le caprice; & il s'agit de prouver, en ajoutant le raiſonnement au fait, que Sainte-Sophie n'eſt point un Temple à la Grecque; que par conſéquent en genre d'Architecture, cette Egliſe ne peut entrer en parallèle qu'avec le Gothique, vu la date de ſa conſtruction, & qu'elle n'a droit à la préférence que ſur le Gothique (1).

2°. Si tous les Auteurs qui nous ont donné des deſcriptions de Sainte-Sophie,

(1) Il en faut dire autant de Saint-Marc de Veniſe, qui n'eſt guères qu'une copie en petit de Sainte-Sophie. Les Vénitiens devenus maîtres de la Morée & d'une partie de l'Archipel en tranſportèrent chez eux une prodigieuſe quantité de tronçons de colonnes qui furent employés avec profuſion & ſans choix à décorer leur Chapelle Ducale. Tout y eſt de mauvais goût; ce qui n'empêche pas le Bourgeois Vénitien de mettre l'Egliſe de Saint-Marc au-deſſus de tout ce qu'il y a ailleurs de beau en ce genre.

avoient été Architectes, ou avoient eu une bonne connoiſſance de l'Architecture, leurs deſcriptions ſeroient plus préciſes, & il faudroit s'en rapporter à leur jugement ; mais quelle confiance méritent la plûpart de ceux qui parlent de ce Temple ? Parmi les anciens ce ſont des Grecs, naturellement vains, flateurs à gages, enthouſiaſtes ridicules qui ne parlent que par hyperboles, & n'ont pas honte de faire intervenir dans la conſtruction de Sainte-Sophie des eſpèces de Fées, des *Revenans*, *&c.*

Procope commence par nous repréſenter Anthémius comme le plus fameux Architecte, le plus habile méchanicien de l'univers ; & pour faire honneur à Juſtinien d'un conſeil dont on n'apperçoit ni la juſteſſe, ni la ſolidité, il fait de cet Anthémius un parfait ignorant. Voici le fait. On travailloit à la grande arcade du côté de l'Orient deſtinée à une partie de la Coupole, lorſqu'on s'apperçut qu'un des piliers qui ſoutenoit cette arcade s'ouvroit & menaçoit ruine. A cette vue Anthémius ſe déſeſpére & ne trouve dans ſa profonde méchanique aucune reſſource

pour empêcher l'écroulement de l'édifice. Juſtinien ſe porte ſur les lieux, & tout d'un coup *inſpiré d'en-haut*, il dit: *qu'on acheve l'arcade, & elle n'aura plus beſoin de piliers.* Les Architectes apprécieront la valeur de cet oracle, pour moi je n'y trouve qu'un trait d'adulation de la part de Procope; & voilà où en ſont à-peu-près tous les anciens Hiſtoriens de Sainte-Sophie, leſquels d'ailleurs n'énoncent que les choſes les plus vagues.

Parmi les modernes, ce ſont des Voyageurs communément peu inſtruits, & qui dans leurs relations ſe contentent de nous dire: *Que Sainte-Sophie eſt un Temple magnifique, qu'on voit de belles colonnes dans Sainte-Sophie, &c.* J'excepte Grelot, qui a véritablement examiné cet édifice en connoiſſeur. Voilà pourquoi il ne s'enthouſiaſme point, & nous donne des lumières.

Voici encore un trait de ce que peut le préjugé quand il s'agit d'édifices antiques, & qu'on n'a point une connoiſſance aſſez exacte de l'Architecture & de ſon hiſtoire. On feroit un volume des Diſſertations publiées en Italie, pour prouver que l'Egliſe de Saint-Jean de Florence

fut un Temple de Mars, érigé ſous l'Empire d'Auguſte & en mémoire de la victoire d'Actium. Sa forme eſt antique, diſoit-on, on y voit des colonnes comme dans le Panthéon de Rome, & quelle profuſion de doctrine pour prouver tout cela ! Enfin Clément de Nelli, laiſſant à part toutes les Archives du peuple Romain, ſe contente d'examiner les colonnes, les chapiteaux, les entablemens, les arcades, la correſpondance & le travail de toutes les parties de détail du Temple, & démontre en deux pages, que le prétendu Temple du ſiècle d'Auguſte n'eſt qu'une rapſodie du ſixième ſiècle.

Qu'eſt-ce donc enfin que Sainte-Sophie? Un édifice qui, ſelon toutes les Relations, a beaucoup de majeſté, qu'il tire ſans doute de ſa forme en Croix Grecque; où la richeſſe des marbres, des métaux, des pierres précieuſes ſuppléeoit dans les tems de Barbarie au bon goût de l'exécution; où de toutes les parties d'un Ordre Grec, on ne voit que des fûts de colonnes, d'une belle proportion, ſi les colonnes ont été tirées de Rome & des anciens monumens, mais très-peu exacte, ſi les colon-

nes ont été façonnées ſous Juſtinien ; un édifice enfin qui avec 270 pieds de long d'une part, 240 de l'autre, avec ſa Coupole de 180 pieds de haut, avec ſes ſalles & ſes portiques s'emboîteroit dans Saint-Pierre de Rome.

J'ai dit que Sainte-Sophie tiroit ſa majeſté de ſa belle forme ; & c'eſt ſur quoi je haſarde quelques réflexions, ne fût-ce que pour compenſer un peu le mal que j'ai dit du reſte. Anthémius prit des Anciens l'idée de ſa Coupole, parce que les Temples Sphériques étoient très-communs chez les Anciens ; mais il ne dut qu'à lui l'idée d'élever une Coupole dans les airs, de lui donner pour baſe immédiate, au-lieu de la terre, quatre arcades, & de réunir dans le même édifice la forme quarrée & la forme circulaire. L'uſage des Chrétiens étant de diſpoſer leurs Temples en Croix, Anthémius avoit à choiſir une Croix à quatre branches égales appellée par nous Croix Grecque, & une Croix dont une des branches fût beaucoup plus longue que les autres, & que nous nommons Croix Latine. L'Architecte ſe décida pour la première, peut-

être parce qu'elle étoit plus uſitée dans l'Orient; mais je veux lui faire un mérite de ſon choix, & croire qu'il ſe détermina pour la Croix Grecque, parce qu'il vit qu'elle convenoit incomparablement mieux à ſa Coupole, que la Croix Latine. La raiſon, à ce qu'il me ſemble, eſt que la première forme met dans l'édifice un accord que ne lui donne pas la ſeconde.

En élevant une Coupole en l'air, on ne fait qu'étendre un peu l'idée d'une Coupole portant immédiatement ſur la terre. Cette Coupole doit donc être toujours cenſée la partie principale de l'édifice où on l'emploie; les branches de la Croix dont elle fait le centre, ne doivent paſſer que pour la baſe ſur laquelle elle poſe; les côtés de cette baſe doivent donc être tellement exacts, qu'ils puiſſent être inſcrits dans une figure régulière équilatérale, qu'ils donnent par exemple un quarré parfait, & non pas un quarré long ſans quoi la baſe eſt irrégulière relativement à la Coupole, & dérange tous les rapports des autres parties. Des exemples rendront plus ſenſible ce que je veux dire.

Nous avons dans notre Capitale deux Temples dignes de figurer dans quelque Ville d'Italie que ce ſoit, le Val-de-Grace & le Dôme des Invalides. Je n'examine point lequel l'emporte ſur l'autre par la forme extérieure & par la richeſſe des ornemens ; je n'enviſage dans l'un & l'autre que le plan. Il eſt sûr qu'un étranger qui ne ſeroit pas prévenu que l'Egliſe du Val-de-Grace a une Coupole, ne s'attendroit pas en y mettant le pied à en trouver une, puiſque de la porte d'entrée il ne l'apperçoit pas aſſez diſtinctement pour n'être pas ſurpris quand il y arrive. Cette Coupole ne paroît donc entrer pour rien d'eſſentiel dans la conſtruction du Temple, ne donne par elle-même aucune majeſté à l'enſemble, & n'eſt à la rigueur qu'une pièce d'ornement pour le Sanctuaire, puiſque les autres parties ne s'y rapportent pas.

Paſſons au Dôme des Invalides, qui eſt en Croix Grecque, & entrons-y par la Porte Royale. Le premier objet qui ſe préſente à l'œil eſt la Coupole même ; à quelque point qu'on ſe place, on la voit toujours. Pour l'effet, il n'eſt pas néceſ-

ſaire que la Porte ſoit où elle eſt, elle ſeroit auſſi-bien dans quelqu'une des trois autres branches. Retranchez la Nef du Val-de-Grace, la Coupole n'y perdra rien; une branche de moins à la Croix du Dôme des Invalides dérangeroit abſolument l'harmonie de tout l'édifice. Pourquoi? c'eſt que dans celui-ci l'Architecte a tout rapporté à la Coupole, dont il a fait, non pas un ornement pour le Temple, mais le corps même du Temple, auquel toutes les autres parties devoient conduire l'œil. De là, cette nobleſſe, cette grandeur, cette légèreté qui ſaiſit lorſqu'on entre dans ce beau monument, & qu'aſſûrément il n'auroit pas, s'il étoit joint à l'Egliſe, & ſi pour y arriver il falloit traverſer une longue Nef.

Il ne faut pas dire que les branches d'une Croix Grecque, prolongées juſqu'à un certain point, auroient un effet auſſi peu avantageux pour la Coupole, que la Nef d'une Croix Latine. On ſuppoſe que l'Architecte poſſéde bien ſon Art, & qu'il a du goût. Avec ces qualités il verra, qu'il faut étendre le diamètre de ſa Coupole à proportion qu'il prolongera les

branches de la Croix. C'eſt même ſur ce diamètre qu'il doit règler les dimenſions de tout le reſte. La Coupole de Saint-Pierre de Rome eſt immenſe ; mais elle ſeroit encore trop petite, ſi changeant ce Temple en Croix Grecque, on donnoit à toutes les branches la longueur de celle qui forme aujourd'hui la Nef. Auſſi Michel-Ange n'avoit-il fait qu'une Croix Grecque. Dans la ſuite il parut néceſſaire d'étendre ſon plan, on allongea la Nef. Il arrive delà qu'en entrant dans la Baſilique, on n'apperçoit qu'une petite partie du grand entablement ; que la naiſſance du tambour de la Coupole ſe développe en grande partie, lorſqu'on eſt au point de la Nef où devoit être la porte dans le plan de Michel-Ange. Au moins l'œil ſaiſit de cet endroit l'idée de l'Architecte, & la liaiſon qu'ont avec la Coupole toutes les parties qui la ſoutiennent & l'accompagnent.

Un autre avantage de la Croix Grecque avec une Coupole, c'eſt que le Temple conſervant toutes ſes graces & toute ſa légèreté dans l'intérieur, préſente à l'extérieur les proporrions les plus agréa-

bles. Je renvoie encore ſur ce dernier point au Dôme des Invalides. Qui n'a point admiré la Coupole de Saint-Pierre vue par-dehors du côté du Midi, de l'Occident & du Nord ? eſt-il rien de comparable à la majeſté de cette maſſe à laquelle le rond-point, & les branches du Temple paroiſſent ſervir uniquement de baſe ; point de beautés maſquées, tout concourt à donner à l'enſemble une forme pyramidale qui n'a rien d'affilé, ni de peſant. La Gravure embellit ordinairement ce qu'elle traite ; ici elle eſt au-deſſous de la réalité. Mais elle reprend ſes droits, en repréſentant la même Coupole du côté de l'Orient, c'eſt-à-dire, du côté du portique. Il s'en faut beaucoup que ce morceau paroiſſe delà tout ce qu'il eſt, comme des autres points de vue que j'ai indiqués. La cauſe de cette différence eſt, que la Nef en s'allongeant laiſſe tellement en arrière la Coupole ; qu'une partie du tambour eſt néceſſairement maſquée par le portique, quoique celui-ci ſoit beaucoup trop bas pour ſa largeur. Qu'un étranger s'étonne que ce portique ne ſoit pas plus élevé,

Saint-Pierre de Rome du côté de l'Occident ou du chevet.

on ne manque pas de lui dire qu'avec plus d'élévation il eût empêché de voir la Coupole, & cela eſt vrai. Mais qu'on jette les yeux ſur les deſſins de Michel-Ange, & l'on verra que ſon portique a toute la hauteur qui lui convient, & que loin de nuire à la Coupole, il la fait valoir. C'eſt d'après ces obſervations, que je n'ai garde pourtant de donner pour des préceptes, qu'en blâmant l'exécution de Sainte-Sophie, j'ai cru devoir en louer le deſſin, parce qu'il m'a paru être la cauſe de cette majeſté que toutes les Relations donnent à l'édifice.

Qu'eût donc fait Anthémius, ſi, avec le génie qu'il avoit reçu de la nature, il eût trouvé la bonne Architecture floriſſante à Conſtantinople ? par combien de beautés n'eût-il pas relevé l'idée déja ſi belle de ſon Temple ? il en eût fait diſparoître tout ce qui ſent la maçonnerie ; de huit piliers, il n'en eût conſervé que quatre, ceux qui devoient porter la Coupole, & il leur eût donné une forme ſuſceptible d'ornemens réguliers, la triangulaire par exemple. Parmi les Ordonnances Grecques en uſage dans le bon tems, il

il auroit choiſi la plus délicate & la plus riche, la Corinthienne. Dans l'intérieur, il auroit adopté pour ſa Croix un ſeul ordre de colonnes règnant tout autour du Temple, & formant un périſtile continu. Quel effet n'eût point eu une pareille diſtribution ? Dans quelque branche de la Croix qu'on ſe fût placée, l'œil ne trouvant point d'obſtacles, auroit percé à travers les entre-colonnemens dans les branches de la droite & de la gauche, y auroit erré au milieu d'une forêt de colonnes fièrement plantées. J'ai dit qu'Anthémius n'auroit employé dans tout ſon Temple d'autres piliers que ceux qui étoient deſtinés à ſoutenir la Coupole ; mais ſon goût puiſé dans les Ouvrages des plus grands Maîtres lui auroit fourni des reſſources pour décorer ce qu'avoit d'ignoble une maçonnerie abſolument néceſſaire. Penſe-t-on qu'il y eût employé des pilaſtres ? Non, ces pilaſtres auroient déparé tout le reſte & rompu l'harmonie du périſtile. Des colonnes de même proportion que les autres, placées ſur la même ligne, mais un peu engagées, auroient augmenté la richeſſe de la Coupole,

& établi un parfait accord dans l'ordonnance générale.

Suppoſons à préſent qu'Anthémius eût imaginé d'élever ſon périſtile ſur un eſcalier de cinq marches, afin que le Prince s'y rendant avec ſa Cour pour adorer l'Eternel & le remercier de ſes bienfaits, trouvât un libre paſſage, l'intérieur du périſtile étant deſtiné à recevoir la foule du peuple; outre la commodité de cette eſpèce d'Amphithéâtre dans les cérémonies publiques, quelle nobleſſe ces marches n'euſſent-elles pas donné aux colonnes mêmes, & aux portiques. Je ne pouſſerai pas plus loin mes conjectures ſur les diverſes eſpèces de beautés qu'Anthémius eût répandues dans l'intérieur & l'extérieur de ſon Temple. Aſſurément il eſt à croire, qu'à l'entrée, il eût conſtruit, non pas une façade, ou trop plate en n'y employant que des pilaſtres, ou peu naturelle en plaçant pluſieurs Ordres l'un ſur l'autre, mais un portique *exaſtyle* ou *octoſtyle*. Pour deviner à-peu-près ce qu'auroit fait ce célèbre Architecte, il nous ſuffit de ſçavoir qu'il avoit du génie; nous le ſuppoſons né dans les beaux jours de

nes, de Rome, & rien n'y échappa à ſes recherches. Tout fut meſuré, comparé, deſſiné. Le premier fruit de ſon travail, comme la première lueur du beau jour qui alloit naître, fut la diſtinction des cinq Ordres en uſage chez les Anciens; diſtinction fixée par la différence entre les proportions & les ornemens propres de chaque Ordre; diſtinction ſi eſſentielle, qu'il vaut mieux s'y tenir à la rigueur, au riſque peut-être d'un peu de Monotonie, que de faire des mélanges d'Ordres avec un danger évident de replonger l'Architecture dans la confuſion.

Outre le plaiſir d'arriver à ce beau qu'il avoit entrevu, Brunelleſchi avoit un ſecond objet dans ſes recherches. Le Temple de Sainte-Marie *Del Fiore* de Florence, vaiſſeau Gothique, étoit imparfait, & la partie qui reſtoit à conſtruire faiſoit le déſeſpoir des Architectes. Il s'agiſſoit de réunir les voûtes des quatre branches de la Croix, ou par une voûte en cul de four qui ne s'élevât point au-deſſus du comble, ou par une Coupole. L'une & l'autre manière préſentoient de grandes difficultés. La première paroiſſoit être

Sainte-Marie *del Fiore* de Florence.

l'idée de l'ancien Architecte; Brunelleſchi aſſez jeune encore penſa à la ſeconde, & ce fut à l'exécution de ce terrible morceau qu'il dirigea ſes plus profondes obſervations. Il étudia dans les monumens Antiques la coupe des pierres, & leur enchaînement; il en analyſa toutes les eſpèces de voûtes & d'arcades; il examina l'arrangement des briques & la compoſition des liaiſons : les plus petits détails ne lui parurent pas à négliger, parce que l'ouvrage qu'il méditoit devoit lui en offrir de toutes ſortes. Par ſes recherches & ſes réflexions, il ſe fit des principes ſi ſolides, une théorie ſi étrangère à ſon ſiècle, & d'une pratique ſi sûre, qu'au milieu d'une aſſemblée d'Architectes appellés de toutes les parties de l'Europe pour délibérer ſur les moyens d'achever le Temple de Sainte-Marie, il ne craignit pas d'avancer, que lui ſeul les connoiſſoit, & pouvoit réuſſir dans l'entrepriſe. On le railla quand on l'entendit propoſer une Coupole d'un ſi grand diamètre; on ne le comprit pas, quand il dit qu'il en feroit deux l'une emboîtée dans l'autre, & laiſſant entre elles un grand vuide; mais

1377. Ce n'eſt point ici le lieu de m'étendre ſur la vie de cet homme illuſtre ; il ſuffit de remarquer ſes principaux talens, & l'uſage qu'il ſçut en faire ; uſage qui le diſtingue de tous ſes prédéceſſeurs, & met entre eux & lui une diſtance immenſe. Brunelleſchi avoit le génie qui perfectionne les Arts, & y fait de nouvelles découvertes ; génie qui n'imagine qu'en grand, apperçoit pluſieurs objets à la fois ſans les confondre, les ſaiſit tout d'un coup ſans efforts, s'allume à la vue des difficultés, les cherche même quelquefois, sûr qu'il eſt d'en triompher. Il avoit outre cela cette ambition qui convient aux Artiſtes, celle de ſervir ſa patrie, & de s'immortaliſer par des ouvrages utiles.

Telle étoit la manière de bâtir dans le tems qu'il naquit, qu'on peut dire qu'il étoit né au milieu de la Barbarie ; quoiqu'elle touchât à ſa fin. Plus indépendant, plus obſervateur que les Architectes ſes Contemporains, il ne ſe laiſſa ni ſubjuguer par le goût règnant, ni ſéduire par les mauvais modèles quoiqu'accrédités. Son œil perça au-delà de ce qu'il voyoit de plus célèbre dans ſon pays & dans ſon

ſiècle. Avant lui, des milliers d'Artiſtes avoient ſans doute conſidéré les reſtes de l'ancienne Rome, mais ils n'y avoient apperçu que du marbre, de la pierre & de la brique. Ceux qui peut-être y avoient découvert quelque choſe de plus, n'avoient pas pris le ſeul moyen capable de leur rendre leurs découvertes utiles ; je veux dire le ſoin de meſurer les monumens Antiques, de combiner les rapports de chaque partie entr'elles, de comparer les hauteurs d'un entablement avec la longueur des colonnes, de ſaiſir les formes, les vrais contours, la ſuite des différentes moulures qui donne les beaux profils &c. petits objets en apparence, mais dont il réſulte tant de graces. Ils copioient, mais à l'œil, ſans faire uſage de la règle & du compas. Sans bons principes de deſſin, ils travailloient de pratique, ſi je puis appliquer à l'Architecture un terme conſacré pour la Peinture. Il arrivoit delà que leurs édifices, en retraçant les Ordres Grecs & Romains, n'en avoient ni l'exactitude, ni la légereté, ni l'élégance, ni l'harmonie. Brunelleſchi fit ce qu'on n'avoit point fait juſqu'alors : il s'enſévelit dans les rui-

l'Architecture, il auroit eu du goût. En travaillant pour un Prince religieux & magnifique, pour la Capitale d'un grand Empire, pour des Citoyens ſouvent favoriſés des ſecours les plus ſignalés de la Providence, vertueux lui-même & honorant ſon Art par ſa probité, Anthémius auroit déployé tous ſes talens, & conſtruit à Conſtantinople un monument digne de Rome.

Fin de la première Partie.

TEMPLES

ANCIENS ET MODERNES.

SECONDE PARTIE.

TEMPLES ANCIENS ET MODERNES.

RENAISSANCE DE L'ARCHITECTURE GRECQUE.

EN annonçant des obſervations ſur nos Temples modernes, je m'engageai en quelque ſorte à donner l'Hiſtoire abrégée de

la Renaiſſance de l'Architecture Grecque. Les édifices ſacrés firent éclore les premiers eſſais d'un Art qui pouvoit paroître nouveau après tant de ſiècles d'oubli. Ils contribuèrent enſuite à ſa perfection, en fourniſſant aux Architectes des occaſions fréquentes de déployer leur génie & leurs talens. Je ne dois donc point ſéparer deux objets ſi étroitement liés, & qui, préſentés enſemble, deviennent plus piquans l'un par l'autre. D'ailleurs, les Artiſtes qui reſſuſcitèrent l'Architecture Antique méritent à-peu-près autant notre admiration & notre reconnoiſſance, que ceux qui l'inventèrent. Nous ne parlons de ceux-ci qu'avec éloge, quoiqu'entre eux & nous il ſe ſoit écoulé des milliers de ſiècles, pourrions-nous ſans injuſtice ne pas honorer la mémoire d'une foule d'Artiſtes nés preſque de notre tems, & dont les deſcendans vivent encore parmi nous.

Le ſujet que je vais traiter eſt délicat, & je n'en ignore pas le danger. Peut-être trouvera-t-on quelquefois un peu de liberté dans mes réflexions, mais j'oſe me répondre à moi-même, qu'on n'y trouvera jamais de ſatyre. Ce n'eſt point en aigriſſant les Artiſtes qu'on les corrige, com-

me ce n'eſt point en les flattant qu'on les perfectionne. Je n'ai, il eſt vrai, aucun titre pour m'ériger en Critique, mais il n'en faut point vis-à-vis des eſprits bien faits ; ils reçoivent les conſeils de quelque part qu'ils viennent. Ceux qui n'en veulent de perſonne y perdent toujours plus qu'ils n'y gagnent, le plus habile homme pouvant faire des fautes, qui ſeront apperçues par un homme ordinaire.

L'Architecture Gothique règnoit depuis plus de mille ans en Italie comme dans les autres parties de l'Europe ; elle ſembloit même vouloir y perpétuer ſon empire en produiſant un édifice qui par ſa grandeur, ſa ſolidité, ſa richeſſe l'emportât ſur tout ce qui avoit paru en ce genre, captivât l'admiration de la multitude, & aſſervît dès-lors pour long-tems le goût des Architectes. En 1386, furent jettés les fondemens du célèbre (1) Dôme de Milan ; vaſte Temple qui a épuiſé plus d'une

Dôme de Milan.

(1) *Dôme* ne ſignifie point en Italie *une Coupole* comme en France. *Il Duomo* eſt la Cathédrale, ou la principale Egliſe de chaque Ville. *Il Duomo di Milano, il Duomo di Siena, il Duomo di Fano, &c.*

carrière de marbre, desséché plus d'un cerveau occupé à en imaginer les ornemens, & englouti depuis près quatre cens ans plusieurs générations d'Ouvriers sans être encore achevé. A peine eut-on commencé le monument, que de toutes parts accoururent les Architectes, pour étudier les grands principes de l'Art. Milan devint l'Ecole de toute l'Italie, & à en juger par l'ardeur avec laquelle on étudioit le Gigantesque, le Bisarre, le Discordant du Gothique, l'Architecture Grecque sembloit condamnée à d'éternelles ténèbres.

Il étoit cependant arrivé ce moment heureux, où les Ordres inventés par les Grecs & les Romains alloient reprendre leurs anciens droits, & montrer entre les mains d'Architectes de goût, que l'Art d'étonner dans la construction d'un édifice ne seroit plus seul l'Art de plaire; que la simplicité peut être une vraie source du beau; que les règles qui gênent, conduisent plus sûrement à la perfection, que la fougue d'une imagination sans frein.

Philippe Brunelleschi.

L'Artiste destiné à produire une si heureuse révolution dans l'Architecture fut Philippe Brunelleschi né à Florence l'an

on l'insulta, on le traita publiquement d'insensé, quand il assura que pour cintrer ces énormes voûtes, il n'emploiroit aucune espèce d'armure, ou forme intérieure de charpente. Cependant, malgré les préjugés, les railleries & les contradictions, l'ouvrage lui fut confié. Il le poussa avec toute l'ardeur d'un Artiste qui y voyoit le monument de sa gloire, mais en même-tems avec toute l'attention nécessaire pour le rendre éternel. Il conduisoit de l'œil tous les Ouvriers, & ne se fioit qu'à lui seul du choix des matériaux. Il ne se plaçoit ni une pierre, ni une brique qu'il ne l'eût bien examiné. Je cite ce trait parce qu'il renferme une bonne leçon. Enfin Brunelleschi eut, avant de mourir, la satisfaction de voir sa Coupole achevée, à la réserve d'une partie du *Lanternon* qui la couronne.

Soit que la disposition de la base ne permît point à l'Architecte de donner à ce grand morceau la forme sphérique du Panthéon, soit qu'il préférât la forme angulaire, parce qu'elle étoit plus difficile quoique moins belle, Brunelleschi fit sa Coupole octogone, ou à huit pans, tant

la voûte que le tambour, il donna assez peu de hauteur à celui-ci, à proportion de celle de la voûte, & il y ouvrit dans chaque pan une fenêtre en œil-de-bœuf. En cintrant les voûtes, il les retrécit par le haut de façon qu'elles s'éloignent de l'ovale & se terminent un peu en pointe. Il n'orna l'extérieur ni de colonnes ni de pilastres, ou parce qu'il ne le put pas, ou parce qu'il crut qu'à une si grande hauteur ce seroient des ornemens perdus. Mais il montra dans la décoration intérieure du Temple qu'il possédoit l'Architecture Grecque. Il le montra encore plus dans la construction de quelques autres Eglises, où il fut le maître des plans & des formes.

La Coupole de Sainte-Marie *Del Fiore* a de diamètre, dans le vif du tambour, environ cent trente pieds; de hauteur, depuis la corniche du tambour, jusqu'à l'œil du lanternon environ 125; du sol de l'Eglise, jusqu'à la Croix environ 330. Avant elle, il ne fut donc construit en l'air rien d'aussi grand en ce genre; & aujourd'hui elle ne le cède en grandeur qu'à la Coupole de Saint-Pierre de Rome.

Il eſt probable qu'elle a ſervi de modèle à Michel-Ange pour l'idée des deux Coupoles emboîtées l'une dans l'autre, telle qu'il l'exécuta dans la Baſilique du Vatican. Ainſi, ſur le Gothique du Temple de Sainte-Marie *Del Fiore*, comme ſur une baſe formée des armes d'un ennemi terraſſé & vaincu, s'éleva un monument qui, ſans être ni Dorique, ni Ionique, ni Corinthien, rappelloit par ſa forme ſimple & majeſtueuſe les beaux tems de la Grèce, & annonçoit la renaiſſance du bon goût.

Brunelleſchi avoit enſeigné à ſes Contemporains la pratique de la nouvelle Architecture, Leon-Baptiſte Alberti, Gentilhomme Florentin, ne tarda pas à leur en développer la Théorie : de ſon tems, comme du nôtre, Vitruve étoit le ſeul Auteur ancien dont l'ouvrage ſur l'Architecture exiſtât ; mais avant l'invention de l'Imprimerie, cet ouvrage étoit moins commun & moins connu qu'il ne l'eſt aujourd'hui. Ajoutez que les lacunes, les fautes de copiſtes, les expreſſions Grecques, ou tirées du Grec, le rendoient preſque inintelligible à un ſiècle, où l'on

Leon-Baptiſte Alberti.

penſoit peu à en chercher le Commentaire dans les anciens monumens. Alberti né avec de l'eſprit & du goût, cultivé par de bonnes études, doué d'un œil perçant qui n'eſt pas donné à tout le monde, & qui heureuſement ſe trouva organiſé comme celui de Brunelleſchi, Alberti entreprit de rédiger en corps de préceptes ſes obſervations ſur l'Architecture des Anciens, & de donner aux Artiſtes des ſecours difficiles à tirer de l'Architecte Romain. Il compoſa donc vers le milieu du quinzième ſiècle ſon Traité de l'Art de bâtir (1); qu'il diſtribua en dix Livres. Quoiqu'il n'eſtimât pas Vitruve, il profita cependant de ſon ouvrage, & plus d'une fois il s'appuya de ſon autorité. Le traité moderne eſt plus ample que l'ancien, il eſt plus clair, & il contient des détails d'une grande importance. Il eût été, au tems où il parut, d'une utilité plus univerſelle, ſi, au lieu de l'écrire en bon latin, l'Auteur l'eût écrit en Toſcan. Les Maîtres qui écrivent ſur leur Art, doi-

(1) *De Re Ædificatoriâ.*

vent

vent travailler pour tout le monde ; pour l'inſtruction ſpéculative des Amateurs, quelquefois légers de Grec & de Latin, & pour la direction pratique des moindres Ouvriers qui ne ſçavent jamais que la langue vulgaire.

Puiſqu'Alberti ne ſe donne pas pour un ſimple Commentateur de Vitruve, on pourroit lui reprocher de s'être trop étendu ſur la conſtruction de certains édifices qui ne ſont plus aujourd'hui en uſage, tels que les Thermes & les Baſiliques, & de n'avoir pas aſſez dirigé ſes règles à la conſtruction de quelques autres très-communs dans le Chriſtianiſme. Par exemple, il parle de la forme & des ornemens des Temples comme en parle Vitruve, mais nos Temples devant être beaucoup plus grands que ceux des Anciens, il ſemble qu'il n'eût pas dû ſe borner à des dimenſions qui ne peuvent convenir qu'à ceux-ci. Au reſte, l'eſſentiel étoit d'apprendre à ſon ſiècle les règles des Ordres Grecs, à chercher des graces dans les proportions, à bien tourner une colonne, & c'eſt ſur quoi Alberti communiqua des lumières. C'étoit au génie des Artiſtes à

faire uſage des principes, à les étendre ſelon la meſure de leurs plans. Les proportions qu'il aſſigne pour les différentes parties d'une ordonnance ne s'accordent pas toujours avec celles de Vitruve; mais celles de Vitruve elles-mêmes différent auſſi des proportions employées dans beaucoup de monumens Antiques. C'eſt ici une affaire de coup-d'œil, un point de goût ſur lequel il ne faut pas trop chicanner les Architectes, tant qu'ils ne s'écarteront pas des règles à-peu-près fixées par la pratique de trois ou quatre célèbres Artiſtes des deux derniers ſiècles.

Dans une morceau qui traite de la Renaiſſance de l'Architecture, j'ai cru devoir donner une Notice de l'ouvrage d'Alberti ſur ce bel Art. Quoique plein d'excellentes choſes, il eſt aujourd'hui aſſez ignoré, & beaucoup plus qu'il ne mérite de l'être. Il eſt cependant le plus ancien après celui de Vitruve, où l'Art de bâtir ſoit développé à fond. Il précède même Vitruve dans l'Hiſtoire de la Typographie, puiſque la première édition de celui-ci n'eſt que de 1486, & que celle d'Alberti date de 1481, ſi nous en croyons Vaſari. Il

faut encore ſçavoir que la première édition de Vitruve avec un Commentaire ne parut qu'en 1521 ; que par conſéquent Alberti plus clair & plus détaillé que lui, fut auſſi plus étudié & plus conſulté.

Les édifices de Brunelleſchi d'un côté, de l'autre l'Ouvrage d'Alberti produiſirent un commencement de révolution, dont les progrès furent accélérés par la protection de deux grands Princes, de Côme I de Médicis, & du Pape Nicolas V. Le nom des Médicis eſt un nom qu'on ne lit, qu'on n'entend point ſans plaiſir & ſans reconnoiſſance, ſans ſe rappeller des chef-d'œuvres & des bienfaits. Côme, le premier de ſa Maiſon qui ait donné à ſes Succeſſeurs le goût de la magnificence, aux Sciences & aux Arts cette protection qui rendra ſa mémoire précieuſe à la poſtérité, Côme devint Chef de la République de Florence, dans le tems que Brunelleſchi commençoit à y déployer ſes talens ; & tel fut le bonheur de l'Artiſte, que ſes talens furent connus & eſtimés du Maître, bonheur qui manque ſi ſouvent aux Grands Hommes. Le Prince

occupa Brunelleſchi dans ſes palais. A ſon exemple pluſieurs Seigneurs Florentins lui confièrent la conſtruction des leurs ; les Religieux celle de nouvelles Egliſes, de nouveaux Monaſtères. Sous les yeux du nouvel Architecte, il ſe forma un grand nombre d'Elèves qui ſe répandirent enſuite dans toute l'Italie, & y portèrent, en dépit du Dôme de Milan, l'arrêt de proſcription contre le Gothique.

Nicolas V avoit pour les bâtimens une paſſion qui a été condamnée par quelques ſaints perſonnages. Il forma plus de projets qu'il n'en exécuta, parce qu'il règna peu ; mais ſon goût bien connu, & ſes entrepriſes pour l'embelliſſement de Rome attirèrent, dans cette Ville, beaucoup d'Architectes, ou déja habiles, ou qui avoient la noble ambition de le devenir : leurs noms ſont moins célèbres, que ceux qui brillèrent dans le ſiècle ſuivant, on parle peu de leurs Ouvrages ; mais enfin ils rapportèrent à Rome les premières notions de la bonne Archicture qui s'y étoient perdues, malgré les excellens modèles qu'elle préſentoit, & que les Etrangers venoient étudier. Ils préparèrent

les voies aux Bramante, aux Michel-Ange, aux San-Gallo, aux Peruzzi, &c. comme les grandes idées de Nicolas V, ſur la reconſtruction de Saint-Pierre & du Vatican firent naître dans la ſuite celles de Jules II & de Leon X.

Depuis la mort de Brunelleſchi arrivée en 1446 & pendant le reſte du quinzième ſiècle, il ne ſe fit donc dans le goût & ſelon les règles de l'Architecture Grecque aucun monument auſſi célèbre que la Coupole & la décoration intérieure de Sainte-Marie *Del Fiore*. L'Art alloit, pendant cet intervalle, ſe répandant peu-à-peu par des entrepriſes obſcures, mais toujours utiles à ſes progrès. Il naiſſoit des hommes qui devoient le porter à ſa perfection, en découvrir tous les ſecrets, en étaler toutes les richeſſes. L'exemple de l'Architecte Florentin, & ſes ſuccès avoient indiqué le moyen d'en acquérir une vraie connoiſſance, il fut imité. Quiconque voulut devenir bon Architecte, commença par meſurer les monumens Antiques de Rome, bien plus nombreux alors qu'ils ne le ſont aujourd'hui. La diſtinction des Ordres, premier fondement de la nou-

velle manière de bâtir, étoit fixée ; mais il n'étoit pas poſſible que ceux à qui on la devoit, euſſent ſaiſi toutes les fineſſes de détail. Ce qui leur avoit échappé fut ſaiſi par leurs premiers Succeſſeurs qui, malgré leurs recherches, laiſsèrent encore à glaner aux Artiſtes qui vinrent après eux.

Elevation de Saint Pierre de Rome du côté de l'Occident.

SAINT-PIERRE DE ROME.

ARTICLE PREMIER.

Nous avons vu renaître l'Architecture Grecque vers le milieu du quinzième siècle, nous allons la voir dans tout son éclat, & portée à sa perfection dès les premières années du seizième. Elle dut beaucoup à la Sculpture qui, en se perfectionnant elle-même, enhardit les Architectes à varier leurs ordonnances, à les enrichir, à joindre dans les contours & les moulures l'élégance du travail à l'exactitude des proportions. Elle dut encore

plus au grand nombre d'habiles Artiſtes raſſemblés dans Rome ſous le Pontificat d'Alexandre VI, & à l'émulation qu'excitèrent entre eux les grandes entrepriſes de Jules II.

Je ne ſuivrai point les divers degrés de bonté où elle ſe montra ſucceſſivement dans les monumens conſtruits depuis la mort de Brunelleſchi. Les Temples ſont mon objet principal, & avant la Baſilique de Saint-Pierre, il ne fut conſtruit à Rome aucun édifice ſacré digne d'attention. On *moderna* quelques-uns des Anciens, qu'on a encore retouchés dans ces derniers tems. Je ne pourrois donc en tirer que peu de lumières ſur les progrès de l'Art. Pour en donner l'idée la plus juſte & la plus avantageuſe, je renvoie les Amateurs à quelques Eſtampes gravées d'après les Tableaux des Appartemens & des Loges du Vatican. Ces morceaux furent peints par Raphaël lui-même, ou ſur ſes deſſins & ſous ſes yeux par ſes plus habiles Elèves. Quand on ne ſçauroit pas que Raphaël étoit preſqu'auſſi grand Architecte que grand Peintre, en examinant les riches fonds des Tableaux du Vatican,

on concluroit ſans balancer, que les Architectes devoient être excellens dans un tems où les Peintres traitoient ſi ſçavamment l'Architecture.

Laiſſant donc à part une multitude d'édifices particuliers qui n'ont aucune réputation, je paſſe tout d'un coup à Saint-Pierre, monument célèbre dans toutes les langues, & toujours ſupérieur à l'idée qu'on s'en fait, pourvu que le bon ſens règle l'imagination; Temple auguſte qui n'eut jamais d'égal en grandeur, en majeſté, en richeſſe, où la Religion a raſſemblé tout ce qui peut ſervir à animer, à nourrir la piété; où la curioſité la plus avide & la plus intelligente trouve de quoi ſe ſatisfaire, revient ſans ceſſe aux mêmes objets, & ne les quitte que déterminée à y revenir encore; où les Artiſtes, en tout genre, les plus critiques & les plus habiles viennent admirer & s'inſtruire.

L'ancienne Baſilique du Vatican conſtruite ſous Conſtantin étoit en ſi mauvais état, & annonçoit une ruine ſi prochaine au tems de Nicolas V, que ce Pontife qui aimoit à bâtir, mit au nombre de ſes projets de conſtruction, celui d'ériger

un nouveau Temple au Prince des Apôtres. Il communiqua ſes idées à Bernard Roſſelino, & à Leon-Baptiſte Alberti, Architectes Florentins qui avoient alors de la réputation ; & de concert avec eux il forma le plan du nouvel édifice. On ne le connoît que par la deſcription qu'en fait Bonani, d'après un Manuſcrit de la Bibliothèque de Médicis. Mais ce qu'il en dit montre que le Pontife donna l'eſſor à ſon imagination, & ne craignit pas la dépenſe. On y voit encore, à l'ordonnance & à la diſtribution de quelques morceaux, qu'Alberti capable de donner des règles d'Architecture Grecque, pouvoit auſſi en fournir des modèles. Il eſt inutile de s'arrêter ſur un projet qui ne fut jamais exécuté. Nicolas V, mourut en 1455, & avec lui furent enſevelis tous ſes deſſeins. Aucun de ſes Succeſſeurs juſqu'à Jules II ne les ſuivit, ou parce qu'ils les trouvèrent trop vaſtes, ou parce qu'ils eurent d'autres objets de dépenſe plus preſſans que la conſtruction d'une Baſilique. Jules II, dont on connoît le caractère tourné aux entrepriſes difficiles, reprit le projet de Nicolas V, & voici à quelle occaſion.

Ce Pontife à peine monté ſur la Chaire de Saint-Pierre, plein de vie & de ſanté imagina de faire ériger ſon tombeau. Michel-Ange Buonarotti, âgé alors ſeulement de 29 ans étoit déja célèbre, & paſſoit pour le plus habile Sculpteur qu'eût l'Italie. Jules l'appella de Florence à Rome, & le chargea de ſon Mauſolée. Michel-Ange ayant à travailler pour un Prince tel que Jules II, ne fit que ſuivre ſon propre génie, & traça un deſſin de tombeau où il mit ce grand, ce terrible qui caractériſe tous ſes ouvrages. Le Pape l'agréa, & il ne fut plus queſtion que de fixer, dans l'ancienne Baſilique de Saint-Pierre, l'emplacement du Mauſolée. Quelqu'un fut d'avis de le placer au fond d'une grande Tribune commencée à la tête de la Baſilique par Nicolas V, & achevée par Paul II. Julien Giamberti, dit San-Gallo, Architecte en faveur auprès du Pontife, repréſenta qu'un monument de cette conſéquence demandoit une Chapelle particulière; bientôt une idée naiſſant de l'autre, on ne parla plus de bâtir une Chapelle dans le Temple, mais d'abattre le Temple même pour en conſtruire un nouveau.

Occaſion de la reconſtruction de Saint-Pierre de Rome.

Jules, par grandeur d'ame, adopta ſans peine des vues, où il entroit peut-être quelque intérêt de la part de ceux qui le propoſoient. Il chargea donc tous les Architectes qui étoient alors à Rome de dreſſer des plans, afin qu'on eût à choiſir, & qu'on pût enſuite s'arrêter à celui qui réuniroit le plus de ſuffrages.

Parmi les Architectes qui fleuriſſoient au commencement du ſeizième ſiècle, les plus diſtingués étoient Julien San-Gallo dont on vient de parler, Antoine ſon neveu, Baltaſar Peruzzi de Siene, Fra Jean Jocondo, Religieux Dominicain de Vérone, Lazare Bramante de Caſtel-Durante dans le Duché d'Urbin, & Raphaël Sanzio d'Urbin même, parent de Bramante & ſon élève en Architecture. Ces cinq Artiſtes étoient tous bien capables d'imaginer de l'excellent, mais ſi nous en croyons Vaſari, Bramante aida ſes talens d'un peu d'intrigue, & réuſſit à faire adopter ſon plan. Mais avant de parler du Temple, il eſt à propos d'en bien connoître l'Architecte que quelques Auteurs regardent comme le Reſtaurateur de l'Architecture Grecque.

On ne peut pas refuſer du génie à Bramante; il avoit bien étudié les monumens Antiques, & poſſédoit mieux qu'aucun Artiſte de ſon tems la partie du goût de ſon Art, je veux dire la ſcience des proportions, des ornemens & des diſtributions ſelon la manière des Anciens. Mais il auroit encore mieux mérité de ſon Art, s'il eût appris aux Artiſtes à joindre la ſolidité à la délicateſſe. Cet homme d'un tempérament vif & impétueux combinoit aſſez peu, ne donnoit pas à ſes idées le tems de ſe développer, n'écoutoit que ſon imagination, & croyoit poſſible tout ce qu'elle lui préſentoit de hardi. Il parut toujours préférer la gloire du moment, écueil dangereux pour les Architectes, à celle dont on ne jouit que dans la poſtérité, la ſeule qu'on doive enviſager dès qu'on entreprend de vaſtes conſtructions. A peine Bramante avoit-il jetté les fondemens d'une édifice, qu'il eût voulu y poſer les combles. Delà une multitude de fautes de toute eſpèce occaſionnées par ſa précipitation, & par celle de ſes ouvriers qui, pour lui plaire, entaſſoient au haſard pierres ſur pierres, gagnoient

Bramante premier Architecte de Saint-Pierre de Rome.

en peu de tems beaucoup d'argent & élevoient de mauvaiſes murailles. On ſçait ce que dit Vaſari du long corps de bâtiment à triple portique conſtruit par Bramante pour joindre l'ancien palais des Papes au *Belvedere*. J'ajouterai ici, que malgré les réparations coûteuſes qu'on y fit preſqu'auſſi-tôt après la mort de l'Architecte, malgré toutes celles qu'y ont faites depuis différens Pontifes, on a encore été obligé ſous Benoît XIV d'en doubler les murailles pour en prévenir l'écroulement; qu'on y a plaqué dès avant-corps qui en font un ouvrage preſque Gothique. Ce trait ſuffit pour faire connoître ce qu'il y avoit à attendre du premier Architecte de la nouvelle Baſilique, & pour juſtifier le reproche de témérité & d'inconſidération que lui ont fait quelques Architectes de ſon tems.

Quoiqu'il en ſoit, Jules II, auſſi impatient dans ſes deſirs que Bramante, le préféra à tous les autres Architectes de Rome & lui confia la mémorable entrepriſe du Temple de Saint-Pierre. Le Plan tel que le traça Raphaël après la mort de Bramante qui n'en avoit point laiſſé, & qui

ſe trouve au troiſième Livre de Serlio auquel je renvoie pour les dimenſions, préſente une Croix latine. Les quatre branches devoient être réunies par une Coupole laquelle auroit eu les dimenſions, & à-peu-près la forme du Panthéon. L'ordonnance générale étoit en pilaſtres avec des arcades telle qu'on la voit dans nos grandes Egliſes modernes. Le portique étoit un Dodécaſtyle irrégulier à trois rangs de colonnes, flanqué de deux tours. Emplacement de St.-Pierre.

Il eſt important, pour ce que j'ai à dire dans la ſuite, d'obſerver, que l'emplacement de la nouvelle Baſilique eſt exactement le même que celui de l'ancienne, quoique celle-ci occupât beaucoup moins de terrein dans toutes ſes dimenſions. Les Architectes de Conſtantin, pour ſeconder l'empreſſement du Prince, profitèrent des ruines du Cirque de Néron placé ſur le Mont Vatican, & ſur les fondemens de la partie Septentrionale de ce Cirque conſtruiſirent toute la partie Méridionale de la Baſilique, c'eſt-à-dire, tout le mur d'enceinte de la Nef, & les deux rangs de colonnes qui la décoroient du côté du Midi. Je n'ai trouvé nulle part clairement

énoncé, qu'en jettant les fondemens du Temple moderne, on ait arraché ceux de l'ancien, mais je vois par les plans du Cirque & de la Baſilique calqués l'un ſur l'autre, que les deux gros piliers qui portent aujourd'hui la Coupole, & tous ceux qui ſéparent la grande Nef des allées collatérales du côté du Midi, ſont encore aſſis ſur toute la longueur des fondemens du Temple de Conſtantin, & par conſéquent des fondemens du Cirque de Néron. Revenons à Bramante.

Son Temple étoit vaſte, l'idée en étoit belle, & ſimple, mais nous verrons ailleurs qu'elle étoit née dans une tête qui, une fois échauffée, ne ſe refroidiſſoit preſque jamais, & n'étoit point accoutumée à rectifier par la réflexion les premières ſaillies de l'imagination. Dès qu'il put travailler à ſon édifice, il commença par faire abattre la moitié de l'ancienne Baſilique. A voir ſa furie dans cette opération, on l'auroit pris, non pas pour un Architecte qui connoiſſoit les beautés de ſon Art, mais pour un ennemi de tous les Arts. Colonnes antiques, bas-reliefs, Peintures, monumens ſacrés & profanes, preſque

preſque tout fut briſé & détruit ſans diſtinction du bon & du mauvais. De pluſieurs grands morceaux de moſaïque de Giotto, il ne s'en ſauva qu'un qui aujourd'hui fait regretter les autres. Enfin telle fut la diligence de Bramante, que moins de trois ans après le projet formé de conſtruire une Baſilique, on fut en état d'en poſer la première pierre.

Bramante avoit alors ſoixante-deux ans, & étoit par conſéquent trop âgé pour pouvoir ſe flatter d'achever ſa Baſilique, mais il y travailla avec tant d'ardeur, que ce qu'il en fit ſervit toujours de fond aux Architectes qui lui ſuccédèrent, malgré les réformes qu'ils crurent devoir faire dans pluſieurs parties de ſon plan. Déja il avoit entièrement achevé les quatre piliers de la Coupole, & cintré les arcades qui les lient l'un à l'autre ; il avoit auſſi avancé la branche Occidentale de la Croix, lorſqu'il mourut en 1512, quelques mois avant Jules II, mort au mois de Février 1513. Le Pontife lui fit faire de magnifiques obſéques, auxquelles aſſiſtèrent tous les Artiſtes de

Rome, & il fut inhumé dans la partie de l'ancienne Basilique qui étoit encore sur pied.

ARTICLE II.

BRAMANTE n'avoit point laiſſé de plan de ſa Baſilique, & Raphaël ſeul en avoit une connoiſſance sûre & détaillée. Leon X lui ordonna de le tracer afin qu'on pût continuer l'édifice. Il nomma de nouveaux Architectes, & ſon choix ſe fixa ſur Julien San-Gallo qu'il rappella de Florence, ſur *Fra* Jocondo qui ſe trouvoit alors à Rome, & ſur Raphaël âgé ſeulement de 32 ans.

SAINT-PIERRE DE ROME. Julien San-Gallo. *Fra* Jocondo. Raphaël Sanzio.

Jules II qui avoit approuvé le plan de Bramante, s'étoit laiſſé ſéduire par les beautés qu'il y avoit apperçues. Ceux qui travailloïent à l'exécution ne le connoiſſant que confuſément en ignoroient le mérite & les défauts ; mais quand les nouveaux Architectes l'eurent examiné, ils y trouvèrent une diſproportion évidente entre la Coupole, & les piliers deſtinés à la porter. Cette Coupole devant avoir toutes les dimenſions du Panthéon, être chargée de colonnes, & couronnée d'une

lanterne, devenoit une maſſe énorme qui auroit infailliblement écraſé ſes ſupports; d'autant plus que les piliers conſtruits à la manière de Bramante, c'eſt-à-dire, avec la plus grande précipitation, travailloient déja ſous le poids des arcades, & menaçoient de s'ouvrir, comme ils s'ouvrirent en effet quelques années après. Avant de continuer l'édifice, il falloit donc réparer ce qui en étoit fait. Les trois Architectes reprirent les fondemens des quatre piliers, & les fortifièrent par des maſſifs & des arcades conſtruits à une grande profondeur, pour aſſurer le ſol qui les environnoit, ils n'eurent pas le tems d'en faire davantage. San-Gallo accablé de vieilleſſe retourna à Florence, où il mourut en 1517; *Fra* Jocondo mourut vers 1519, après avoir auſſi quitté Rome; & enfin Raphaël en 1520.

Antoine San-Gallo. Baltaſar Perruzzi.

Antoine San-Gallo, neveu de Julien fut déclaré Architecte en chef de la Baſilique, & on lui donna pour adjoint Baltaſar Perruzzi. Celui-ci trouvant le plan de Bramante trop vaſte, & peu proportionné dans les parties de détail, propoſa d'en retrancher toute la Nef, de

réduire la Basilique à la forme d'une Croix Grecque, & de terminer la branche racourcie en hemicycle, comme Bramante avoit terminé les trois autres. Il ne faisoit point de réformes dans la Coupole, mais il grossissoit de plus d'un tiers les piliers ; il est à observer qu'il les dessina avec un vuide dans le centre, afin d'y pratiquer un escalier en colimaçon. Ce plan se trouve encore au troisième Livre de Serlio.

On ne fit aucun usage du plan de Peruzzi, parce que Leon X mourut en 1521. Adrien VI qui lui succéda, n'étoit rien moins qu'Amateur, & l'on ne mit pas une pierre à la Basilique pendant son Pontificat de dix-neuf mois. Clément VII, qui le remplaça, étoit d'une maison où l'on connoissoit & aimoit les Arts, mais Charles V, ne lui donna pas le loisir de s'en occuper. Le Pontificat de Clément fut malheureux, & pendant neuf ans qu'il règna, la Basilique resta dans l'état ou Bramante l'avoit laissée.

Après la mort de Clément VII arrivée en 1534, Paul III monta sur la Chaire de Saint-Pierre, & pensa aussi-tôt à faire

reprendre la conſtruction du Temple. L'Architecte en chef étoit toujours San-Gallo, mais depuis ſeize ans qu'il en avoit le titre, il ne s'étoit rien fait de conſidérable d'après ſes deſſins. Se voyant libre, en 1536, par la mort de Peruzzi dont il trouvoit le plan trop reſſerré, il en traça un nouveau qui fut agréé par Paul III. Ce plan eſt le mieux connu de tous ceux qui n'ont point été exécutés, parce que le modèle exiſte encore aujourd'hui dans une ſalle du Belvedère. Ce modèle coûta un an de travail, & près de cinq mille écus Romains (25000 liv.) pour l'invention, la matière & la main-d'œuvre. Il fut expoſé à la critique des connoiſſeurs, & Michel-Ange qui ne ſçavoit pas diſſimuler, condamna ouvertement l'étendue trop vaſte du plan, les diſproportions monſtrueuſes entre les parties de chaque ordre, la peſanteur & la groſſièreté de la Coupole, la trop grande multitude de colonnes, d'arcades, de reſſauts, de petites pyramides. En un mot, il appella l'ouvrage de San-Gallo une compoſition Gothique qu'on n'acheveroit pas en cinquante ans, & qui coûte-

roit plus de trois cens mille écus d'or.

Le jugement de ce grand Homme n'empêcha pas d'adopter le modèle de San-Gallo, qui n'eut cependant ni la gloire de l'exécuter, ni le chagrin de le voir rebuté par ſon ſucceſſeur. Il mourut en 1546.

Il y avoit quarante ans que la nouvelle Baſilique étoit commencée, & l'on peut dire qu'il n'y en avoit pas encore de plan fixe. Les Architectes qui ſe ſuccédoient réformant toujours ce qu'avoient fait leurs prédéceſſeurs, il ſe dépenſoit des ſommes immenſes, & l'ouvrage n'avançoit pas. Il ſembloit attendre un génie plus puiſſant que tous ceux qui juſqu'alors en avoient eu la conduite.

Michel-Ange Buonarotti, cet homme dont les ignorans comme les Sçavans connoiſſent le nom, cet Artiſte vraiment digne du titre de *Grand* étoit occupé à Florence pour le Grand Duc, lorſque San-Gallo mourut. Paul III qui connoiſſoit ſon mérite ne balança pas à l'appeller à Rome pour lui confier la conſtruction de Saint-Pierre. Michel-Ange que l'entrepriſe n'effrayoit point, mais qui prévoyoit tous

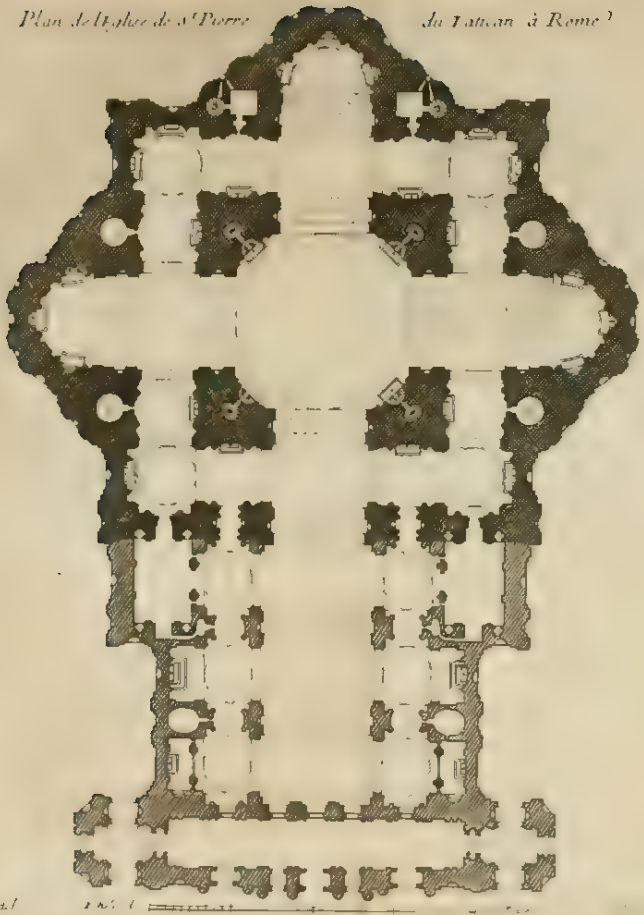
Michel-Ange Buonarotti.

les déſagrémens que lui donneroient les partiſans de San-Gallo, fit tout ce qu'il put & par lui-même & par ſes amis pour ne point accepter l'honneur qu'on lui déféroit ; mais après bien des refus, il fut enfin forcé de ſe rendre aux ordres du Pape.

Il s'étoit trop clairement expliqué ſur le modèle de ſon prédéceſſeur, pour qu'il pensât à l'exécuter. Néanmoins tous ceux qui avoient travaillé ſous San-Gallo firent accueil au nouvel Architecte, & lui dirent à la vue du modèle, que la fortune lui ouvroit un beau champ pour déployer ſes grands talens. Michel-Ange qui connoiſſoit l'ame intéreſſée de ces flatteurs, & ſçavoit qu'ils auroient voulu s'enrichir aux dépens de la Fabrique, leur déclara ſans détour qu'aucun d'eux ne travailleroit ſous lui. Cette excluſion fut pour Michel-Ange une ſource de chagrins qui ne finirent qu'avec ſa vie.

San-Gallo, en qui le goût n'égaloit pas l'habileté, avoit cru que, pour faire de la belle Architecture, il falloit néceſſairement multiplier à l'infini les colonnes, entaſſer arcades ſur arcades, &c. ſon mo-

Plan de l'Eglise de S.t Pierre du Vatican à Rome.



dèle avoit coûté bien cher, & étoit d'une difficile exécution. Buonarotti vit tout d'un coup l'eſpèce & le degré de beauté qui convenoit au Temple dont il étoit chargé, & en quinze jours il fit un nouveau modèle qui ne coûta que vingt-cinq écus Romains. Je ne m'arrêterai point ici à le décrire parce qu'il eſt peu de Littérateurs, & de curieux qui par les Voyages ou les Eſtampes ne connoiſſent Saint-Pierre de Rome, tel qu'il exiſte aujourd'hui. Il faut ſeulement obſerver que les ſix premières arcades de la Nef & tout ce qui y eſt annexé furent ajoutées ſous Paul V. Plan de St.-Pierre.

Vaſari me paroît raiſonner mal, lorſque pour faire l'éloge de Bramante & de ſon génie il dit : que ſi ſes ſucceſſeurs avoient entrepris d'étendre ſon plan au lieu de le reſſerrer, tous, ſans en excepter Michel-Ange, y auroient été embarraſſés. Je ne vois pas qu'il fût plus difficile à Michel-Ange qu'à Bramante d'imaginer un édifice vaſte & diſproportionné, ſi Michel-Ange eût été capable d'imaginer quelque choſe de cette eſpèce. Il fit un Temple moins grand que celui dont Bramante avoit conçu l'idée, mais il fit un

chef-d'œuvre que nous admirons, & que la poſtérité admirera après nous, tandis que dans le ſiècle même de Bramante on diſoit de lui, à la vue de ſon ouvrage, qu'il avoit plus d'imagination que de prudence. Tous ceux qui avoient précédé Michel-Ange avoient cherché le beau, & ſembloient n'en avoir point eu la vraie idée. De là, le giganteſque qui leur paroiſſoit du majeſtueux, ce biſarre qu'ils prénoient pour de la variété, cette confuſion qu'ils croyoient richeſſe. Michel-Ange voit le beau où il eſt, dans l'ordre & l'accord des parties entre elles, & dans l'unité de l'enſemble. Il examine divers plans; il retranche de l'un, il ajoute à l'autre; ici, il ſimplifie, là, il décore; il met chaque choſe à ſa place, & de ſes opérations réſulte enfin ce beau Temple que l'on demandoit inutilement depuis quarante ans, & dont lui ſeul termina le plan en quinze jours.

Paul III agréa le nouveau deſſin, & afin de le rendre invariable pour la ſuite, & de témoigner à l'Architecte l'eſtime qu'il faiſoit de ſes talens, la confiance qu'il avoit en ſes lumières, il lui fit expé-

dier en 1546, un ample Bref par lequel il le conſtitue Architecte en Chef de la Baſilique de Saint-Pierre, l'autoriſe à réformer ou à détruire, ſelon qu'il le jugera à propos, tout ce qu'avoient fait ſes prédéceſſeurs ; lui laiſſe abſolument la liberté d'admettre & de rejetter tels Ouvriers qu'il voudra, l'affranchit de toute dépendance des économes & Directeurs ordinaires de la Fabrique, & enfin défend à qui que ce ſoit, ſous des peines très-grièves, de rien changer déſormais au plan de Michel-Ange. Le Pontife lui aſſigna en même-tems ſix cens écus Romains par an d'appointemens, mais Michel-Ange les refuſa ; & pendant dix-ſept ans entiers il travailla ſans émolumens à une Baſilique, laquelle avoit enrichi tous ceux qui avant lui y avoient mis la main. C'eſt-là être Architecte en Prince.

Les piliers de la Coupole étoient toujours ce qui attiroit les premières attentions des Architectes. Buonarotti pour la troiſième fois les fit renforcer, & couronna enſuite les quatre arcades d'un entablement circulaire. Il fit auſſi revêtir

de pierre vive l'extérieur de ce qui étoit déja conſtruit, & il n'eſt point de Temple dont la beauté du dehors réponde ſi bien à celle du dedans. Il éleva enſuite les branches Méridionale & Septentrionale de la Croix. Tout cela fut achevé en trois ans.

Après la mort de Paul III arrivée en 1549, Michel-Ange ſe vit expoſé aux cabales des partiſans de San-Gallo ; mais il en triompha, & Jules III lui fit expédier de nouvelles Patentes confirmatives du Bref de Paul III, & encore plus honorables que les premières.

Pirro Ligorio. Sous Paul IV, ſucceſſeur de Marcel II qui avoit remplacé Jules III, on donna pour adjoint à Michel-Ange Pirro Ligorio plus connu parmi les Antiquaires que parmi les Architectes. Buonarotti en eſſuya bien des déſagrémens qui l'auroient enfin forcé d'abandonner Rome, s'il eût été moins âgé, & ſi ſa dévotion envers le Prince des Apôtres l'avoit moins attaché à ſa Baſilique. Il la pouſſa ſi vivement, afin qu'après ſa mort on ne pût y rien changer, qu'en 1557 les grandes voûtes étoient faites, & le tambour de la Cou-

pole avec tous ſes ornemens étoit achevé. Comme on craignoit avec raiſon, vu ſon grand âge, qu'il n'eût pas le tems de terminer ce vaſte & difficile morceau, on l'engagea à en donner le modèle. Il le fit exécuter dans le plus grand détail par un François dont il n'a point plu aux Italiens de nous tranſmettre le nom.

Il y avoit dix-ſept ans que Michel-Ange conduiſoit la conſtruction de Saint-Pierre, toujours perſécuté par les Architectes jaloux de ſon mérite, & offenſés de ſon déſintéreſſement, ſouvent trahi par ceux-mêmes qui auroient dû être ſes plus zélés protecteurs; il avoit atteint ſa quatrevingt-dixième année, lorſqu'enfin, en 1564, il termina une vie pleine de gloire, laiſſant Rome & Florence décorées de ſes chef-d'œuvres d'Architecture, de Peinture & de Sculpture, une réputation que n'a jamais eue aucun Artiſte, & un nom que la poſtérité la plus reculée aimera & reſpectera toujours.

ARTICLE III.

SAINT-PIERRE DE ROME. Jacques Barozzio dit Vignole.

APRÈS la mort de Michel-Ange, Ligorio eut en chef la direction de la Basilique de Saint-Pierre, & on lui associa Jacques Barozzio connu sous le nom de Vignole. Pie IV défendit très-sévèrement aux nouveaux Architectes de s'écarter en rien du plan arrêté. Vasari plein de zèle pour la gloire de son illustre ami, & connoissant la présomption de Ligorio, agit fortement auprès de Pie V successeur de Pie IV pour qu'il ne fût fait aucun changement dans le modèle laissé par Buonarotti. Ses représentations furent efficaces. Le Pontife s'étant apperçu que Ligorio, malgré les défenses portées, substituoit ses idées à celles de son prédécesseur, ôta à ce téméraire Artiste la conduite d'un édifice où il auroit pu faire beaucoup de mal, mais où il ne fit absolument rien.

Vignole resté seul ne travailla jusqu'à sa mort arrivée en 1573, qu'à revêtir de pierre de Tivoli, autrement *Travertine*

l'extérieur du Temple ſur les deſſins de Michel-Ange. La conſtruction languit ſous le Pontificat de Pie V, qui dépenſa de grandes ſommes pour arrêter les entrepriſes des Turcs. Grégoire XIII, commença à orner l'intérieur de la Baſilique, & voici en quel état elle étoit, lorſque Sixte V monta ſur la Chaire de Saint-Pierre. Tout le corps du Temple, tel que l'avoit conçu Michel-Ange, étoit achevé, tant dans l'intérieur que dans l'extérieur. Le tambour de la Coupole étoit élevé, & attendoit depuis vingt-quatre ans la voûte qu'il devoit porter. Ce terrible morceau avoit effrayé tous les prédéceſſeurs de Sixte, mais ce Pape ne s'effrayoit pas aiſément; & un de ſes premiers projets fut de faire achever la formidable Coupole. Il nomma pour Architectes Jacques *Della Porta*, digne élève de Vignole, & Dominique Fontana dont il avoit déja employé les talens pour le tranſport & l'érection de l'Obéliſque du Vatican. Avec l'agrément du Pontife, ils s'éloignèrent un peu dans la courbe des voûtes du modèle de Buonarotti. Il la firent plus elliptique, afin de donner plus de grace à la Cou-

Coupole de Saint-Pierre.

Jacques Della Porta. Dominique Fontana.

pole, ce qui les obligea auſſi à faire quelques changemens dans le lanternon deſtiné à la couronner.

On commença donc cette mémorable voûte le 15 Juillet 1588. Six cens Ouvriers animés par Sixte y travailloient jour & nuit, & l'ouvrage alla ſi vite, que la dernière pierre bénie par le Pontife après une Meſſe ſolennelle y fut placée le 14 Mai 1590 au bruit de l'artillerie du Château-Saint-Ange. L'opinion commune de la plupart des Architectes de ce tems étoit, qu'une ſi énorme maſſe demandoit au moins dix ans de travail; & on n'y employa que vingt-deux mois. Je doute que Michel-Ange, malgré l'empreſſement de Sixte V, eût conduit ſa Coupole avec tant de vivacité. Ce grand Homme ne ſçavoit pas plier, quand il y alloit de ſa gloire & de la perfection de ſes ouvrages. La preuve qu'en pareil cas l'obſtination devient preſque une vertu dans un Artiſte, c'eſt que la plupart des Mathématiciens & des Architectes qui, en 1743 examinèrent les dommages conſidérables arrivés dans la Coupole de Saint-Pierre, les attribuèrent en grande partie à la précipitation

cipitation avec laquelle ce morceau avoit été conſtruit.

Sixte V n'eut cependant pas la ſatisfaction de le voir entièrement achevé, parce qu'il mourut au mois d'Août de la même année 1590. Mais au mois de Novembre ſuivant, l'édifice avoit reçu ſon couronnement; & ainſi en moins de vingt-neuf mois fut terminée la plus vaſte & la plus belle Coupole qu'il y ait dans l'univers. Monument digne d'être étudié par tous les Architectes, qui y trouveront tout ce qu'on peut raſſembler de ſçavant, d'ingénieux, de noble, de commode dans la production la plus difficile de leur Art; quoique dans l'exécution on y ait fait des fautes qui ont altéré les principes & dérangé les combinaiſons de l'inventeur.

Augmentations faites au plan de Michel-Ange.

La Baſilique de Saint-Pierre étoit à-peu-près au point où Michel-Ange en avoit fixé la conſtruction complette; il n'y manquoit que le portique pour que l'édifice fût à l'abri de toute innovation, & ne pût déſormais éprouver ni retranchement, ni accroiſſement qui en changeât la forme, lorſque Paul V fut élu Pape

en 1605. Ce Pontife, un de ceux qui ont le plus contribué à l'embelliſſement de la nouvelle Rome, voulut avoir la gloire de mettre la dernière main à un monument qui devoit ſurpaſſer tout ce qu'il y avoit de beau en ce genre. Il demanda donc le deſſin d'un portique à neuf des plus célèbres Artiſtes de Rome, de Naples & de Florence; & cela même annonce un changement dans l'ordonnance de Buonarotti, puiſque ſi l'on eût voulu s'y tenir, il ne s'agiſſoit que d'exécuter le portique tel qu'il l'avoit deſſiné, & tout étoit fini. Mais il faut avouer qu'afin de faire un édifice vaſte & libre de toute part, Michel-Ange paroiſſoit avoir oublié certaines pièces d'un uſage habituel dans les Temples du Chriſtianiſme, & dont on ne pouvoit abſolument ſe paſſer dans celui-ci. Il n'avoit déſigné dans l'intérieur aucun endroit pour le Chœur des Chanoines, pour la Sacriſtie, &c. Il ne penſa pas non plus à en ménager dans l'extérieur, puiſqu'il vouloit que ſa Baſilique fût iſolée, & que de tout côté ſes contours fuſſent réguliers. Il devenoit donc néceſſaire d'étendre ſon plan, & cette

extenſion ne pouvoit avoir lieu que du côté de l'Orient où rien n'empêchoit de l'exécuter. De tous les deſſins propoſés pour ces nouveaux ouvrages, celui de Charles Maderne parut le meilleur & on l'agréa. Il conſiſtoit dans un prolongement de la branche Orientale de la Croix Grecque de Buonarotti, avec trois arcades qui donnoient entrée dans trois Chapelles de chaque côté, mais ſans allées ou bas-côtés intermédiaires, & l'on entroit dans cette Nef par le portique de Michel-Ange. La voûte & les arcades de ce corps ajouté n'avoient ni la largeur, ni la hauteur de celles du premier Temple, de ſorte qu'il n'en étoit en quelque façon que le veſtibule. Charles Maderne.

La première pierre de la Nef de Maderne fut poſée le 8 Mars 1607, déja les murailles étoient hors de terre, lorſque de nouvelles vues firent ſuſpendre les travaux. Quelqu'un repréſenta que l'édifice de Michel-Ange, quoique très-vaſte, ne l'étoit point encore aſſez pour contenir la foule qu'attiroient à Rome certaines cérémonies extraordinaires, telles que celles de l'année Sainte, du couronnement

d'un Pape, d'une canoniſation, &c. d'ailleurs il ne renfermoit point dans ſon enceinte tout le terrein conſacré par l'ancienne Baſilique, & où repoſoient pluſieurs corps de Martyrs, de Papes, &c. Enfin le portique de Michel-Ange n'avoit & ne pouvoit avoir de loges d'où les Pontifes puſſent donner la bénédiction au peuple. Ces réflexions engagèrent à dreſſer un nouveau plan. Maderne étendit celui que l'on avoit déja commencé à exécuter. Il donna à ſes arcades les mêmes proportions que Buonarotti avoit données aux ſiennes; il pouſſa l'ordonnance en pilaſtres à la même hauteur, ce qui portoit la voûte au niveau de celle qui exiſtoit déja. Dans ſon premier plan il n'avoit point ménagé de bas-côtés, il en mit dans le ſecond, en reculant les Chapelles qu'il fit auſſi plus grandes.

Défauts du plan de Maderne.

Fontana trouve trois défauts eſſentiels dans les dimenſions employées par Maderne pour l'accroiſſement dont nous parlons: 1°. Les bas-côtés auroient dû être aſſez larges pour enfiler les arcades conſtruites par Michel-Ange dans les branches Méridionales & Septentrionales de la

Croix, de ſorte que, du bas du Temple, l'œil pût percer ſans obſtacle juſqu'à l'extrémité de la branche Occidentale. C'eſt ce qu'il ne peut faire dans la diſtribution préſente, parce qu'il eſt arrêté par les piliers de la Coupole, auxquels les bas-côtés ſe terminent déſagréablement: 2°. Ces bas-côtés ſont beaucoup trop étroits par rapport à la largeur de la grande Nef: 3°. L'eſpace des mêmes bas-côtés qui ſépare chaque Chapelle de l'arcade de la grande Nef à laquelle elle répond, étant beaucoup plus long que large, Maderne a été obligé d'élever ſes ſix petites Coupoles ſur un plan ovale, forme d'une exécution difficile & qui entraîne toujours certains contours forcés, que l'Art du plus habile Architecte ne peut éviter. Un coup d'œil ſur le plan général de la Baſilique dirigera dans la critique de Fontana. Le portique de Buonarotti exécuté auroit laiſſé voir les extrémités circulaires des branches Méridionale & Septentrionale, ce qui eût été d'un très-bel effet; mais on demanda à Maderne un frontiſpice décoré de clochers, ce qui l'obligea de l'élargir & de maſquer abſolument tous

les contours du Temple. On travailla avec tant d'ardeur à ces grands ouvrages, qu'ils furent achevés en 1614, tels qu'on les voit aujourd'hui, à quelques ornemens près.

Ainſi après un travail preſque continu de cent huit ans fut terminée la conſtruction de la Baſilique de Saint-Pierre ; édifice qui coûta des ſommes immenſes, & dont la ſeconde partie ne fut pas à beaucoup près auſſi habilement conduite par Maderne que l'avoit été la première par Michel-Ange. C'eſt ſur quoi, je vais rapporter les obſervations des plus grands Maîtres de l'Art. On les lira d'autant plus volontiers qu'elles ſont ignorées, & que l'on entend quelquefois parler de certaines altérations arrivées dans cet auguſte Temple, ſans trop ſçavoir en quoi elles conſiſtent, & quelle en a été la cauſe.

Mauvaiſe qualité du ſol où eſt St.-Pierre.

Quand on ſongea à reconſtruire la Baſilique de Saint-Pierre, on ne fut pas libre dans le choix de l'emplacement. Toutes ſortes de raiſons obligeoient à ériger le nouveau Temple ſur le même terrein qu'occupoit l'ancien, & jamais il n'y en eut qui demandât de la part des Archi-

tectes plus d'habileté & d'attention. C'eſt un vallon formé par deux côteaux du Mont Vatican, dont l'un regarde le Midi, & l'autre le Nord. Toutes les eaux qui ſortent de ces deux côteaux viennent par-deſſous terre ſe rendre dans le vallon, & ſur-tout dans la partie Méridionale qui eſt plus baſſe que l'autre. Outre cela, dans ce vallon avoit exiſté autrefois le Cirque de Néron ; & ce monument étant ruiné au tems de Conſtantin, comme nous l'avons remarqué ailleurs, ſes fondemens avoient ſervi à aſſeoir toute la partie Méridionale de l'ancienne Baſilique. Auſſi avoit-elle toujours paru foible, & ce n'étoit qu'à force de réparations qu'on avoit réuſſi à la faire ſubſiſter juſqu'au Pontificat de Jules II. Bramante, en commençant la ſeconde, ne prit pas les précautions que ſembloit lui preſcrire un terrein mauvais par lui-même, & qui de plus s'étoit élevé de quinze pieds par les ruines du Cirque & d'autres anciens édifices. Car en creuſant pour fonder le portique, on trouva à cette profondeur l'ancienne Voie triomphale. Il avoit fondé avec ſa précipitation ordinaire les quatre piliers

de la Coupole, & ces pièces eſſentielles étoient ſi mal conditionnées à tous égards, que tous les ſucceſſeurs de Bramante commencèrent toujours leurs opérations, par aſſurer de plus en plus la conſiſtence des piliers. Michel-Ange plus habile que tous ceux qui l'avoient précédé, fut encore plus attentif qu'eux. Pendant le tems qu'il fut chargé de la conſtruction du Temple, il employa toutes les reſſources de ſon Art & de ſon génie, pour donner à l'édifice une ſolidité à l'épreuve des accidens les plus ordinaires.

Maderne étoit moins digne qu'un autre de ſuccéder à Michel-Ange, puiſque l'Architecture n'étoit point ſon Art, & que toute ſa vie il n'avoit été connu que ſur le pied d'un Ouvrier en ſtuc, accoutumé à manier la chaux & le ſable. Il ſe donna pour Architecte ſous Paul V, préſenta un plan pour aggrandir la Baſilique, & ſoutenu ſans doute par quelque puiſſante protection, il fut préféré à tous ſes concurrens entre leſquels étoit le vieux Dominique Fontana, l'Architecte de Sixte V.

Erreurs funeſtes de Maderne.

Maderne n'apportant point à la conſtruction de ſon édifice les talens néceſſaires,

y fit des fautes de toute eſpèce ; fautes qu'il eût pu réparer, quand il s'en apperçut, mais qui ſont aujourd'hui irréparables, parce qu'il aima mieux les pallier qu'y remédier efficacement. La première fut de ne pas examiner le terrein ſur lequel il alloit bâtir. Il creuſa des fondemens de quinze pieds de profondeur, mais il s'arrêta trop-tôt trompé par la ſolidité du fond qu'il rencontra. Cette ſolidité n'étoit que factice, puiſqu'elle venoit uniquement des reſtes de voûtes & de fondemens de l'ancien Cirque de Néron, lequel portoit lui même ſur un terrein mouvant.

A cette faute Maderne en ajouta une autre qui en rendit les effets encore plus funeſtes. Le ſol eût-il été des plus ſolides, la hauteur & la peſanteur de l'édifice que l'on méditoit, exigeoient que les fondemens fuſſent d'une grande largeur, conſtruits à la main de pierres vives & taillées au ciſeau ; qu'on établît dans tous les environs des maſſifs armés de contre-forts en talud, qui appuyaſſent la partie des fondemens ſur laquelle devoient porter perpendiculairement les murailles. On ne

fit rien de tout cela, on ſe contenta de creuſer des foſſes, comme s'il s'étoit agi d'un édifice ordinaire, on les remplit de chaux & de quartiers de pierre informes; & l'on voit ce qui devoit arriver à une maçonnerie jettée au haſard & ſans ordre ſur un terrein d'eaux courantes; maçonnerie néceſſairement inégale, vu le peu de liaiſon entre les différentes parties qui la compoſoient.

Enfin, pour qu'il ne manquât rien de ce qui pouvoit conſtater l'inexpérience du nouvel Architecte, Maderne ſe trompa dans l'allignement de ſon édifice. La ſurface du terrein où il travailloit étoit couverte des débris de l'ancienne Baſilique, & des divers matériaux néceſſaires dans une vaſte conſtruction. L'Architecte n'eut pas aſſez de lumières pour ſe conduire au milieu de ces embarras, & pour prolonger ſans déviation la ligne centrale du Temple de Michel-Ange. Il la fit fléchir du côté du Midi, enſorte que les fondemens qu'il planta faiſoient angle avec ceux de la partie déja conſtruite, d'où devoit réſulter dans la ſuite un coude ſemblable à ceux que nous voyons dans quelques Temples Gothiques.

Tandis qu'on travailla ſous terre, Maderne ne s'apperçut point de ſon erreur; mais il la vit, lorſque la maçonnerie fut au niveau du ſol ſupérieur. Pour la réparer, le plus sûr, quoique le plus diſpendieux, étoit de recommencer ces fondemens, ou au moins d'ajouter à leur largeur, afin de pouvoir redreſſer la ligne centrale, en redreſſant les deux lignes parallèles de l'enceinte. Maderne ne voulut point donner à connoître qu'il s'étoit groſſièrement trompé, & crut que dans un édifice auſſi vaſte que Saint-Pierre, la déviation ne ſeroit point apperçue. Cependant, pour la rendre moins ſenſible, il redreſſa le plus qu'il put les murailles, & les ramena ſur la même ligne que les anciennes, mais ſans élargir les fondemens ſur leſquels les murailles courent en diagonale. Il arrive de là qu'à l'extrémité qui touche en-dehors le portique, les fondemens n'ont qu'un pied quatre pouces d'empattement ou de reſſaut hors de la perpendiculaire du mur qu'ils portent. C'eſt ce qu'on reconnut dans les viſites qu'on fut dans la ſuite forcé de faire dans cette partie de l'édifice, & par elle on

peut juger de celles dont je ne parle pas. Fontana aſſure que malgré les efforts de Maderne, les Architectes apperçoivent un coude dans le Nef de Saint-Pierre. Je me ſçais bon gré de n'être pas aſſez habile pour découvrir ce défaut, qui après tout doit paſſer pour nul, dès qu'il ne frappe point ; que pour le ſaiſir il faut prendre en main le Compas & l'Equerre, que la beauté de l'édifice & le plaiſir du Spectateur n'en ſont point altérés.

Portique de Saint-Pierre.

Maderne croyoit ſa réputation en sûreté par les précautions qu'il avoit priſes, lorſqu'un accident, auquel il devoit naturellement s'attendre, vint troubler ſa joie. Preſque au moment où il alloit terminer ſon ouvrage, l'extrémité Méridionale du portique s'ouvrit tout-à-coup en pluſieurs endroits, & menaça ruine, effet néceſſaire de la foibleſſe des fondemens & de la mobilité du terrein. Car il eſt à remarquer que cet endroit étoit préciſément le plus mauvais de tout le vallon, & que là, comme dans un réſervoir, ſe rendoient toutes les eaux des environs pour aller enſuite ſe décharger dans le Tibre. Afin de prévenir la chûte

inévitable du portique, Maderne fit creuſer; mais à trop peu de diſtance des fondemens, un ſeul puits qu'il remplit de chaux & de pierres. Cela n'ayant pas ſuffi, & le portique continuant à s'ouvrir, on creuſa d'autres puits qu'on remplit comme le premier. Le terrein parut prendre alors un peu de ſolidité, & le portique s'acheva. Mais la ſuite fit voir que ces précautions employées après coup n'avoient point détruit la cauſe du mal.

ARTICLE IV.

SAINT-PIERRE DE ROME. Laurent Bernini dit le Chevalier Bernin.

POUR ne point interrompre le récit des accidens arrivés à la Basilique de Saint-Pierre, je passe tout d'un coup de l'année 1615, dans laquelle fut achevé le portique par Maderne, à l'année 1638 où le Bernin commença les *Campaniles*. Tout le tems qui sépare ces deux époques fut employé à la décoration intérieure du Temple, article que je me suis engagé à ne pas toucher.

Depuis la mort de Michel-Ange, Rome n'avoit point eu d'Artiste qui en approchât plus que le Chevalier Bernin par la multiplicité & l'excellence des talens. Bernin, né à Naples, étoit Peintre, Sculpteur & Architecte, d'un esprit élevé & de mœurs sévères. C'est à la Sculpture qu'il doit le plus grand éclat de sa réputation: mais s'il m'étoit permis de hasarder un jugement sur le mérite de cet homme célèbre, j'oserois dire que dans les monumens d'Architecture qu'il a conduits, on

trouve un goût plus ſain & plus Antique, que dans les morceaux de Sculpture travaillés ou par lui-même, ou ſur ſes deſſins, quoiqu'en Architecture il ait auſſi fait des fautes, qu'on pourroit appeller fautes d'imitation & de routine. En général, il eſt maniéré dans ſes Statues drapées ; il prodigue autant l'étoffe que les Grecs l'épargnoient ; il y met un fracas qui ſuppoſe toujours ſes figures au milieu des tempêtes, les fait paroître maigres, fatigue l'œil & le rebute. Il dut le commencement de ſa fortune à Urbain VIII, qui bon connoiſſeur en talens, le chargea, pendant tout ſon Pontificat, d'entrepriſes importantes pour la Baſilique du Vatican. Les plus conſidérables furent l'érection du Baldaquin de bronze de la Confeſſion de Saint-Pierre, & la conſtructions des Tours ou Campaniles dont je vais parler.

Campaniles du portique de St.-Pierre.

Maderne n'avoit ſi fort élargi la façade du Temple, qu'afin de pouvoir ériger ſur les extrémités, des tours qui lui donnaſſent de la grace, & augmentaſſent celle de la Coupole. Mais la foibleſſe du portique l'avoit empêché d'exécuter ſon deſ-

fein dans toute ſon étendue. Perſonne après lui n'oſa le reprendre, & il ſembloit qu'on eût abſolument renoncé aux Campaniles, lorſque Urbain VIII entreprit de les faire conſtruire. Le Bernin étoit ſon Artiſte favori, & ce fut lui qu'il chargea de cette opération.

Les Tours telles que les imagina l'Architecte, paroiſſoient ne devoir ſervir qu'à la décoration; il n'étoit guères poſſible d'y placer des cloches d'une certaine groſſeur. Priſes en elles-mêmes elles étoient d'une grande élégance; mais elles ne ſe raccordoient pas bien avec le portique qui lui ſervoit de baſe. La raiſon générale eſt, qu'il eſt preſqu'impoſſible qu'un grand morceau d'Architecture, dont toutes les parties n'ont point été inventées & deſſinées en même-tems par le même Architecte, ait cette harmonie qui naît des corrections que fait dans ſon plan, avant de l'exécuter, l'Artiſte qui l'a conçu. Une raiſon plus particulière eſt, que les colonnes du portique ayant plus de huit pieds de diamètre, les Campaniles ſeroient devenus d'une hauteur exorbitante ſi l'on eût entrepris d'y obſerver une dégradation proportionnée

proportionnée à l'ordonnance du portique laquelle eſt giganteſque. Le Bernin ayant à travailler après un Architecte qui n'étoit rien moins qu'habile, & trouvant une baſe qu'il n'étoit point en ſon pouvoir de réformer, imagina ce qu'il crut y convenir le moins mal, & il y auroit eu de l'injuſtice à lui faire un crime de l'ignorance d'autrui.

Mais dans l'érection de ces Tours, il débuta par une faute dont on ne l'auroit pas cru capable, attentif comme il l'étoit ordinairement dans tous ſes ouvrages. Il ne pouvoit pas ignorer ce qui étoit arrivé ſous Maderne, lorſque l'on conſtruiſoit l'extrémité Méridionale du portique. Avant de la ſurcharger d'un nouveau poids, il convenoit donc qu'il s'aſſurât de la ſolidité des fondemens dont il avoit tant de raiſons de ſe défier. Il eſt vrai qu'il les fit viſiter par des Chefs-Maçons ; mais ces manœuvres ſe trouvèrent être préciſément les mêmes qui avoient travaillé ſous Maderne, & qui dès-lors étoient intéreſſés à répondre de leur ouvrage. Ils firent un rapport infidèle au Bernin qui ſur la foi d'autrui commença le 2 Janvier 1638, le

Campanile du côté du Midi, il en avoit achevé les deux Ordres complets, lorſque la partie du portique ſur laquelle ils portoient, fit quelques mouvemens, & qu'il s'y ouvrit en pluſieurs endroits des lézardes conſidérables.

On peut juger quelles clameurs s'élevèrent contre le Bernin qui avoit beaucoup de rivaux & quelques ennemis, parmi leſquels étoit le Borromini. On n'épargna pas Urbain VIII lui-même à qui l'on reprochoit que la préférence accordée au Bernin dans la direction de tous les ouvrages publics étoit injurieuſe à Rome, où il ne manquoit pas d'habiles Artiſtes qu'on laiſſoit dans l'obſcurité pour élever un ſeul homme. A en croire les Détracteurs, le Campanile menaçoit d'une ruine inévitable, laquelle entraîneroit celle du portique.

Le Bernin ſe défendit de ſon mieux, mais il faut convenir qu'il avoit une mauvaiſe cauſe à ſoutenir. Il prétendit que ſon Campanile n'avoit point perdu ſon à-pomb; que ce qu'on regardoit comme des crevaſſes qui annonçoient la foibleſſe des fondemens, n'étoit que la ſuite ordinaire

des efforts d'un édifice qui prend ſon aſſiète ; qu'enfin il n'avoit commencé à travailler que ſur l'aſſurance qu'on lui avoit donnée, que le portique étoit en état de porter une ſurcharge. Sur ce dernier point le Bernin avoit été trompé, parce qu'il n'avoit pas employé l'œil du Maître, le ſeul bon & recevable en pareille circonſtance. De plus, les crevaſſes qui s'étoient ouvertes dans ſon ouvrage naiſſoient d'un détachement ſenſible de parties ; elles règnoient dans toute la hauteur du portique, & pénétroient juſque dans les deux Ordres du Campanile ; ce qui venoit, non pas d'un affaiſſement perpendiculaire & ſimultanée, mais du mouvement irrégulier d'une partie des fondemens qui cédoit & rompoit ſa liaiſon avec le reſte. Cela ſuffiſoit pour démontrer que toute la maſſe avoit perdu ſon à-plomb ; point difficile à vérifier autrement à raiſon de la grande hauteur, de la multitude des reſſauts & des ornemens qui interrompoient la ligne perpendiculaire.

Cependant ſoutenu de l'amitié & de la protection d'Urbain VIII le Bernin eût triomphé de la cabale ennemie, ſi le

Pontife n'étoit pas mort en 1644 ; il fut remplacé par Innocent X dont la faveur ſe déclara d'abord pour le Borromini. Celui-ci en profita, pour écraſer un Artiſte dont il étoit en quelque façon l'élève, mais dont il n'égaloit pas à beaucoup près le mérite. Il anima ſon parti, & les cris recommencèrent. Le Pape forma une Congrégation & nomma des Experts pour examiner l'état du portique & du Campanile ; & ce fut alors que ſe manifeſtèrent & l'inattention de Maderne, & l'imprudente crédulité du Bernin. D'habiles Architectes qui viſitèrent les fondemens du portique du côté du Midi, les trouvèrent preſqu'entièrement dégradés par les eaux courantes qui les inondoient de toutes parts, en avoient emporté les ciemens, & produit par-tout d'énormes cavités. En conſéquence de ces obſervations, les mêmes Architectes proposèrent de faire quelques réformes dans le Campanile, afin de le rendre plus léger, en même-tems qu'on fortifieroit le pied de l'édifice. C'étoit l'avis des amis du Bernin, mais ſes ennemis vouloient la deſtruction totale de ſon ouvrage. Ils firent jouer tant de

reſſorts, qu'enfin Innocent X ordonna d'abattre le Campanile; ce qui fut exécuté en 1647. Il en avoit coûté cent mille écus Romains (500000 liv.) pour l'élever, il en coûta douze mille pour le détruire. Les non-valeurs de cette force ſe rencontrent ſouvent dans la conſtruction de Saint-Pierre.

Les raiſons qui engagèrent à détruire le Campanile ont depuis empêché d'en tenter de nouveau l'exécution. Cette décoration eût été de trop, ſi on avoit laiſſé au Temple la forme que lui avoit donnée Michel-Ange, mais elle paroît aujourd'hui néceſſaire pour rompre la monotonie d'une façade beaucoup trop baſſe pour ſa largeur.

Voilà, ce que me fournit l'hiſtorique de la conſtruction de Saint-Pierre de Rome. Ce n'eſt pas que depuis les accidens dont je viens de parler, il n'en ſoit arrivé dans ce grand édifice beaucoup d'autres auſſi funeſtes, & qui ſemblent annoncer qu'au moins la Coupole n'a peut-être pas encore deux ſiècles à ſubſiſter, mais ce ſeroit abuſer de la complaiſance du Lecteur, que de l'entretenir plus long-

tems d'un ſujet qui a fourni matière à de gros Volumes. Je me contenterai donc d'indiquer deux Anecdotes qui regardent la Coupole en particulier, & que l'on trouvera exactement détaillées, la première dans la vie du Bernin par Baldinucci, la ſeconde dans les Mémoires du Marquis Poleni ſur les importantes réparations faites à la Coupole en 1743, & auxquelles le Marquis lui-même préſida.

Baldinucci inſtruira de la calomnie atroce répandue contre le Bernin, lorſqu'à l'occaſion d'une lézarde que l'on découvrit en 1680, dans la Coupole intérieure, il fut accuſé d'avoir creuſé les piliers qui la portent, & de les avoir extrêmement affoibli par cette opération. La ſeule inſpection des plans du jeune San-Gallo, de Peruzzi & de Michel-Ange ſuffiſoit pour juſtifier le Bernin; mais ſes ennemis n'avoient garde de les mettre ſous les yeux du public; & puis, le public une fois prévenu, s'obſtine aſſez ſouvent à ne pas voir les objets les plus évidens. Le Bernin n'eſſuia que le commencement de l'orage excité contre lui, mais il paſſa les derniers mois de ſa vie dans l'amer-

tume, & ſa mémoire ne fut vengée que deux ans après ſa mort (1).

Des amples & ſçavans Mémoires du Marquis Poleni, il réſulte que les dom-

(1) Michel-Ange n'avoit rien tant recommandé, que de ne point toucher aux piliers de la Coupole; & de n'y ajouter aucune eſpèce d'ornemens qui pût les affoiblir. Quelle ſeroit donc aujourd'hui ſa douleur, s'il les voyoit hacher pour placer d'énormes tableaux en moſaïque? Il faut ſçavoir que les anciens tableaux des Autels adoſſés aux piliers de la Coupole, étoient peints ſur des tables d'ardoiſe d'un pouce tout au plus d'épaiſſeur. La pierre qui ſert aujourd'hui de fond au maſtic deſtiné à recevoir la moſaïque eſt épaiſſe de ſix pouces au moins. Or, afin que ces nouveaux tableaux n'aient pas plus de ſaillie que les anciens, il eſt néceſſaire de pratiquer dans le vif des piliers un enfoncement proportionné à la hauteur, à la largeur & à l'épaiſſeur du tableau; & ce ſont quatre ou cinq tombereaux de briques & de chaux qu'on en retranche, toutes les fois qu'on y place un nouveau tableau. J'ai été trois fois témoin de ces excavations meurtrières. On cria jadis contre le Bernin qui n'étoit pas coupable. Les accidens arrivés depuis à la Coupole devroient rendre plus circonſpect, quand il s'agit de toucher aux piliers; on les ruine viſiblement & perſonne à Rome ne dit mot.

mages qu'a éprouvés la Coupole de Saint-Pierre ont été occaſionnés par la foudre qui frappe fréquemment cette partie du Temple ; par la précipitation avec laquelle elle fut conſtruite ſous Sixte V ; enfin par les travaux de Maderne , leſquels étant foibles , & ayant éprouvé bien des ſecouſſes , ont pu communiquer leur ébranlement à la partie conſtruite par Michel-Ange. Tous les Mathématiciens & les Architectes conſultés en 1743 , ſur les nouveaux accidens qui allarmèrent Rome , ne s'accordèrent pas ſur la cauſe du mal , mais tous convinrent que le vrai & le ſeul moyen de le réparer & d'en prévenir un plus grand étoit de ſerrer la Coupole tant intérieure qu'extérieure par des cercles de fer ; ce qui fut exécuté d'après les meſures données par le Marquis Poleni , & ſous la direction de Vanvitelli un des plus habiles Architectes de ce ſiècle (1).

---

(1) Cette opération n'a point arrêté le progrès du mal qui va toujours croiſſant. Preſque tous les contreforts extérieurs du tambour de la Coupole

Il ne nous reſte plus, qu'à faire quelques réflexions ſur Saint-Pierre de Rome pris dans ſa totalité, afin d'avoir une juſte idée d'un édifice ſur lequel l'imagination eſt ſujette à s'égarer, ou en n'y trouvant point de défauts, ou en lui ſuppoſant des beautés extravagantes, ſi je puis m'exprimer ainſi. Il eſt certain que tout n'eſt point parfait dans la Baſilique du Vatican. Mais les défauts de détail qui s'y rencontrent, ſe perdent dans les grandes beautés de l'enſemble. Et parmi ces défauts de détail, il faut diſtinguer ceux qui naiſſent, ou d'une pratique moins ſçavante de la grande Architecture, ou d'un goût moins pur dans certaines décorations acceſſoires. Ceux de cette eſpèce n'influent point ſur

---

ſont ſillonnés, dans leur hauteur, d'effrayantes lézardes. Pour s'aſſurer ſi le tambour continueroit à ſe déjetter en-dehors, on imagina auſſi, en 1743, d'appliquer en travers ſur les lézardes perpendiculaires des *queues d'Aronde*. L'effet naturel des lézardes en s'élargiſſant, étoit de caſſer par le milieu les queues d'Aronde. C'eſt ce qui étoit déja arrivé à un grand nombre en 1763, & ce qui prouve que les contreforts continuent à perdre de leur à-plomb.

l'excellence du reſte, & ne ſçauroient altérer la beauté du coup-d'œil, vu la grandeur du vaiſſeau qui les fait diſparoître. En général les autres défauts ne ſont apperçus que par les Architectes du premier Ordre ; leſquels ont encore beſoin de réflexions & de raiſonnemens pour aſſurer la juſteſſe de leurs obſervations. Preuve bien déciſive que les défauts qu'ils y découvrent ſont peu ſenſibles, & ne font dès-lors aucune impreſſion déſagréable ſur le commun des ſpectateurs. Ce qui n'échappe à perſonne, c'eſt l'obſcurité des ailes collatérales conſtruites par Maderne. Elle vient de ce que ces ailes ne reçoivent preſqu'aucune lumière directe. Les petites Coupoles, dont elles ſembleroient devoir en tirer, ne s'élèvent point en-dehors au-deſſus des grandes voûtes, & le jour n'y entre qu'à moitié intercepté par d'autres parties de l'édifice qui dominent ces Coupoles.

La diſtribution intérieure eſt auſſi ſimple qu'elle peut l'être : & certes, cette ſimplicité fait une grande partie du mérite de la Baſilique. Dès que l'on vouloit un édifice qui par ſa capacité ſurpaſsât tous les

Temples anciens & modernes, il ne ſuffiſoit pas d'embraſſer beaucoup de terrein dans les murs d'enceinte, il falloit encore le diſtribuer de manière, que de groſſes maſſes trop multipliées dans les principaux points de vue, n'abſorbaſſent point la ſurface, ou qu'en la diviſant en trop de petites, on n'ôtât point à l'enſemble cette majeſté que produiſent les grandes diviſions. J'ai peine à croire que tous les Temples dont le Soria, Architecte Romain du dernier ſiècle, nous a donné des plans aient exiſté; mais ſi l'Auteur n'a pas travaillé d'imagination, on peut dire que les Anciens ſe ſont quelquefois égaiés à faire du biſarre, puiſque parmi les monumens dont je parle, il s'en trouve pluſieurs qui paroiſſent plutôt des labyrinthes que des Temples. Mais il eſt bon de remarquer que ces édifices étoient très-petits, n'étoient deſtinés à aucune grande cérémonie, & que dès-lors ſans manquer leur objet principal, les Architectes pouvoient ſuivre leurs caprices & déployer toutes les reſſources de leur Art.

Ces jeux d'imagination auroient été déplacés dans un monument comme Saint-

Pierre, qu'on ne pouvoit rendre trop libre. C'eſt à quoi s'appliqua particulièrement Michel-Ange dont l'eſprit juſte & net ne prit point le change ſur ce qui devoit faire le principal mérite de ſon Temple. Il le débarraſſa d'une multitude de petits recoins imaginés par le jeune San-Gallo, & tout eſt tellement dégagé dans les quatre branches de la Croix, que rien n'y dérobe la vue des Saints Myſtères qui ſe célèbrent au centre.

Quant à la partie de la décoration, il faut s'imaginer que tout ce que la Peinture, la Sculpture, l'Art de jetter en bronze, de revêtir de marbre peuvent produire de plus riche & de plus exquis ſe trouve raſſemblé dans la Baſilique du Vatican. La France a la gloire d'avoir fourni des Artiſtes dignes d'y partager avec les Italiens l'admiration des Etrangers. Les Statues de le Gros, de Monnot, de Slodtz ſe ſoutiennent vis-à-vis des morceaux de l'Algarde, du Bernin, de Ruſconi; les tableaux du Pouſſin, de Valentin, de Subleyras rapprochés de ceux du Dominiquin, du Guerchin, de Lanfranc fixent encore les yeux & balancent les ſuffrages des ſpectateurs.

SAINT-PAUL DE LONDRES.

L'ITALIE qui avoit vu renaître chez elle l'Architecture Grecque, qui avoit produit les premiers, & peut-être les plus grands Maîtres que nous connoissions dans cette partie des Arts, où enfin il s'élevoit un Temple digne de servir de modèle pour les monumens de ce genre ; l'Italie fut aussi la première contrée de l'Europe, où l'on vit se multiplier en peu de tems les édifices sacrés d'Architecture Grecque que l'on y admire encore aujourd'hui.

A cet égard, la lumière eut peine à franchir les barrières que lui opposoient

les Alpes. Les Artiſtes François ſi vifs, par le caractère national, à adopter tout ce qui eſt nouveau, ſi ingénieux à ſaiſir, à imiter & à perfectionner tout ce qui eſt beau, ne commencèrent que tard à employer dans leurs Egliſes les ordonnances Grecques, déja d'un uſage général dans les Villes d'Italie. Il n'en faut pas d'autre preuve que certains Temples conſtruits ou décorés dans la Capitale vers le milieu du ſeizième ſiècle, & long-tems après. C'eſt en 1532 que s'élevoit à Paris la monſtrueuſe Egliſe de Saint-Euſtache.

Temples modernes en France.

A la tête de nos Temples conſtruits dans le goût de ceux de Rome, il faut placer celui de Saint-Louis de la rue Saint-Antoine. Ce morceau ne date que du dernier ſiècle, & il a été deſſiné d'après l'Egliſe *du Jeſus*, ouvrage du célèbre Vignole. Sa conſtruction fut comme le ſignal d'une révolution dans la forme & la diſtribution des Egliſes de Paris. On n'y fit plus d'arcades en *tiers point*; les voûtes à *Ogyves* furent proſcrites, & on alla juſqu'à tenter une Coupole, plus hardie, mieux proportionnée & plus élégante que la meſquine & petite lanterne de Saint-

Louis. Dans celles de la Sorbonne & du Val-de-Grace, Le Mercier & François Manſart déployèrent avec ſuccès des talens, qui juſqu'alors n'avoient fait que s'eſſayer. Enfin, Jules-Hardouin Manſart réunit dans la Coupole des Invalides toutes les parties qui donnent de la majeſté à ces ſortes d'édifices, & en font un point de vue extrêmement piquant dans les Villes qu'elles annoncent de loin aux Voyageurs.

Il doit paroître étonnant après cela, que nos Architectes comparables, je dirois preſque ſupérieurs à tous ceux des autres nations, ne ſe ſoient pas écartés pendant plus d'un ſiècle d'une certaine routine d'ordonnance dans la conſtruction des Temples; par-tout des arcades, par-tout des pilaſtres, nulle trace de hardieſſe, des voûtes monotones, des contreforts moins légers que les arcs-boutans gothiques (1),

(1) Les contreforts & les arcs-boutans ont été de tout tems deſtinés à réſiſter à la pouſſée des voûtes, ce qui ſuppoſe de la part des Architectes des combinaiſons quelconques. Qu'auront donc penſé les gens inſtruits, en liſant dans un Mémoire polémi-

de longues & hautes murailles dénuées de toute eſpèce d'ornemens, &c. Rien ne

---

que publié il y a quatre ans : que la conſtruction d'une Coupole ſur pendentifs étoit au-deſſus des forces des Architectes en Gothique, parce qu'ils ne ſçavoient *ni lire ni écrire, & encore moins calculer.* Il eſt pluſque probable, que dans les treizième & quatorzième ſiècles les Architectes d'Allemagne n'adreſſoient point à ceux de Paris des Problêmes de Géométrie ; je crois auſſi ſans peine, qu'ils n'employoient pas, pour calculer, les formules Algébriques *a* plus *b* égal à *c* &c. mais quoi, étoit-ce donc à l'aventure que ces habiles & hardis *Bâtiſſeurs* tenoient les points d'appui de leurs arcs-boutans plus près ou plus loin des murs qui portoient les voûtes ; qu'ils donnoient ou ne donnoient pas de l'empattement aux baſes de ces points d'appui ; qu'ils faiſoient les arcs-boutans doubles ou ſimples ; qu'ils les multiplioient ou les rendoient plus rares, à proportion du nombre, de la largeur & de la hauteur des fenêtres ; qu'ils ſur-hauſſoient plus ou moins leurs arcades en tiers-point, ſelon le plus ou moins de charge qu'elles devoient ſoutenir, &c ? de pareilles opérations pouvoient-elles n'être pas néceſſairement précédées de combinaiſons Géométriques & Phyſiques ? On en découvre de ſi belles & de ſi juſtes dans nos Temples Gothiques, que je ne puis, je l'avoue, ſouſcrire à l'opinion qui refuſe à leurs Ar-

prouve

prouve mieux combien le génie, même le plus réel, a peine à ſe dégager des entraves de l'habitude & de la coutume. Les Egliſes de Saint-Sulpice, & de Saint-Roch avoient été commencées avant la colonnade du Louvre, & c'étoit pour les Architectes qui les continuèrent une néceſſité de ſuivre les plans des inventeurs. Mais cette colonnade exiſtoit dès 1670. Comment l'ame des Architectes qui vinrent enſuite ne fut-elle pas remuée, comment leur génie ne prit-il pas l'eſſor à la vue du chef-d'œuvre de Perrault ? Comment ne tentèrent-ils pas d'exécuter dans un Temple une ordonnance qui étoit d'un ſi grand effet à l'entrée du palais de nos Rois ? Il y avoit des arcades à Saint-Sulpice & à Saint-Roch ; on continua à en faire uſage dans les

---

chitectes la ſcience du calcul. Si de leur tems les Coupoles euſſent été à la mode comme les Clochers pointus, ils auroient peut-être été moins embarraſſés que ceux qui les renvoient à l'ABC, à imaginer des moyens de donner à leurs voûtes toute la ſolidité néceſſaire, ſans avoir recours à de gros & maſſifs piliers.

Temples. Sur ce point, comme ſur tous les autres, la Province n'avoit garde d'en ſçavoir plus que la Capitale.

Cependant Jules Hardouin Manſart oſa s'écarter de la route battue. La Chapelle de Verſailles devint une nuance bien marquée entre le bon & le meilleur, entre l'invention hardie & la timide imitation : ce fut un heureux eſſai qui auroit dû encourager nos Artiſtes, & qui ne produiſit néanmoins rien de neuf pendant cinquante ans. Il étoit réſervé à nos jours de reproduire dans les monumens conſacrés à la Divinité ce que l'Antiquité Payenne avoit eu de plus noble ; de fournir à la poſtérité des modèles dignes de fixer ſon goût ; de former dans l'Hiſtoire de l'Architecture une époque célèbre ; de détruire enfin la fauſſe opinion, que le François ne ſçait point inventer en grand... mais je dois m'arrêter ici, parce que je ne veux ni allarmer la modeſtie, ni affliger l'amour-propre, ni réveiller la jalouſie.

Temples modernes en Allemagne & en Angleterre.

Ce que l'on n'avoit pas vu en France, il ne falloit pas s'attendre de le voir ailleurs, moins encore en Allemagne & en Angleterre, que dans les Contrées Méridio-

nales de l'Europe. L'Allemand & l'Anglois crieront ici *à la vanité Françoiſe*. Ils auront tort, s'ils font attention que j'écris ſur les Temples. Le Luthéraniſme devint chez les premiers la Religion dominante ; le Schiſme éclata chez les ſeconds préciſément au tems, où les premiers rayons de la bonne Architecture pouvoient pénétrer dans leur pays. Comme nous, ils avoient de magnifiques Temples Gothiques ; ils en renversèrent les Autels, ils en pillèrent les tréſors, mais ils conſacrèrent à leurs nouveaux Rits ceux que le Fanatiſme ne détruiſit pas. Leurs cérémonies multipliées, moins fréquentes & plus ſimples que celles de l'Egliſe Romaine, n'eurent beſoin pour les fêtes les plus ſolennelles que du principal Temple de chaque Ville.

Avec l'ancienne Religion tombèrent néceſſairement chez eux les Inſtitutions, les Sociétés qui y tiennent & en dépendent. Plus de nouveaux Monaſtères, plus de Confréries ; & dès-lors plus de nouveaux Temples, plus de Chapelles particulières. L'Architecture *ſacrée* reſta donc en Allemagne, & plus encore en Angle-

terre, à-peu-près au point où elle s'y trouvoit vers le milieu du ſeizième ſiècle.

Dans les Etats Catholiques de l'Allemagne, on vit paroître, de tems en tems, quelques imitations imparfaites des Egliſes d'Italie, mais on n'y trouve rien qui les rende recommandables. La Chapelle électorale de Dreſde, conſtruite ſous Auguſte III, eſt la ſeule qu'on puiſſe mettre au nombre des Temples de bonne manière. Chiaveri, Architecte Romain, en a donné le deſſin & conduit la conſtruction.

Je me ſuis convaincu en Allemagne de ce que je ſoupçonnois déja fortement, avant d'avoir voyagé; ſçavoir, qu'il y a d'excellentes choſes en tout genre ailleurs qu'en France. Après une déclaration ſi juſte & ſi préciſe de ma façon de penſer, on ne me fera pas, je l'eſpère, un crime, d'ajouter: qu'en ce qui appartient, en Architecture, au naturel des formes, à une exacte exécution des Ordres Grecs, à la juſteſſe des proportions, à l'harmonie des profils, au goût des ornemens, à la légèreté, à la correction du deſſin, la partie de la Germanie que j'ai vue me paroit

encore un peu éloignée, non-ſeulement de la perfection, mais même d'une certaine pratique qui ſatisfait le premier coup-d'œil. Je n'aſſignerai point à une pareille ſingularité des cauſes auſſi injuſtes qu'elles ſeroient odieuſes ; mais qu'on m'explique donc, ſans inſulter perſonne, comment il eſt arrivé que le vaſte palais du *Belvedere* de Vienne, conſtruit au commencement du dix-huitième ſiècle par les ordres, aux frais, ſous les yeux du Prince Eugène, ne ſoit, pour ainſi, dire qu'un édifice Gothique dans la partie de la décoration extérieure ? Pourquoi encore le Château Impérial de Schonbrun n'offre-t-il du côté des jardins preſque rien de mieux traité que le *Belvedere ?* Le ſeul Temple de la Capitale de l'Autriche qui annonce un peu plus de talent & de goût, eſt celui de Saint-Charles, monument de la magnificence & de la piété de l'Empereur Charles VI. Mais conçoit-on pourquoi l'Architecte a donné la forme ovale à ſa Coupole qui eſt d'un grand diamètre ; quelle eſpèce de beauté il a pu entrevoir dans deux grandes & deux petites arcades, dans des pendentifs irrégu-

liers, dans une distribution désagréable des pilastres intérieurs du tambour? Seroit-il donc vrai, qu'après la renaissance de l'Architecture Grecque, les Allemands voulussent encore, par respect, tenir un peu au Gothique de leurs pères, comme les Italiens tinrent toujours, au milieu du Gothique, à la manière des anciens Romains? Je n'ai parlé que de Vienne, parce qu'elle est le séjour d'une grande Cour, & qu'elle devroit naturellement être plus qu'aucune autre Ville d'Allemagne, celui de tous les grands talens; j'aurois pu citer encore Gratz, Prague, Munich, &c. pour justifier ce qui n'est peut-être en moi que le préjugé, non d'un François, mais d'un demi-connoisseur.

Mais je vois les Anglois me montrer avec complaisance Saint-Paul de Londres, & après un parallèle de cet édifice avec Saint-Pierre de Rome, balancer sur la préséance du côté du mérite entre Michel-Ange & le Chevalier Wren.

Mon dessein n'est assurément pas de m'élever avec humeur contre leurs prétentions, mais comme ils ne me pardonneroient pas d'avoir passé sous silence le

plus beau monument de leur pays, dans un ouvrage qui traite des Temples modernes, ils ne doivent pas s'offenſer, qu'en parlant de Saint-Paul, j'indique en peu de mots, d'après les plans & les coupes, ce qui m'y paroit défectueux.

Ce Temple commencé en 1670, & achevé en 1726 ſur les deſſins & ſous la conduite du Chevalier Wren eſt, après Saint-Pierre de Rome, le plus vaſte Temple moderne de l'Europe; il en eſt auſſi le plus frappant par le grand appareil d'Architecture Grecque que l'inventeur y a déployé. Mais cette Architecture y eſt-elle traitée, avec ce goût, cet accord, cette ſageſſe qui diſtingue la Baſilique de Michel-Ange? Au milieu de l'ordonnance Corinthienne qui règne dans tout l'édifice, n'apperçoit-on pas dans un grand nombre de parties de détail, un mélange de maigreur & de peſanteur qui tient un peu au diſcordant du Gothique?

Sans parler des défauts eſſentiels & viſibles de proportion dans quelques dimenſions principales, pourquoi ces licences qui doivent choquer des yeux un peu accoutumés à l'élégante préciſion de l'An-

tique, & de l'excellent Moderne ſi commun au tems du Chevalier Wren ? Pourquoi la ſuppreſſion de l'architrave & de la friſe au-deſſus des arcades de la Nef & du Chœur, tandis que par-tout ailleurs l'entablement eſt complet ? Pourquoi ces arcades trop larges de près d'un tiers pour leur hauteur, ce qui fait paroître les pieds droits extrêmement foibles, & les rend d'autant plus maigres qu'ils ne ſont & ne peuvent être décorés que d'un ſimple pilaſtre ? Pourquoi le ſommet des arcades s'éleve-t-il, comme au Temple de la Paix, au-deſſus du chapiteau des pilaſtres, de toute la hauteur de l'architrave & de la moitié de celle de la friſe ? Pourquoi cette énorme Coupole qui paroit écraſer le Temple, parce qu'elle a une hauteur & une circonférence extérieure diſproportionnée aux autres dimenſions de l'édifice ? Pourquoi la ſurface intérieure du tambour diſpoſée en cône tronqué, ce qui met les pilaſtres dont elle eſt ornée hors d'à-plomb, & les fait pencher vers le centre ? &c. On pourroit multiplier ces queſtions ; & il ſeroit difficile d'y répondre de façon à juſtifier toute l'admiration

des Anglois, & à ſauver au Chevalier Wren le reproche d'avoir ſouvent manqué de goût. Il a été grand Géomètre & habile Architecte; il a érigé un vaſte édifice noblement diſtribué; mais ſon Temple eſt bien éloigné d'égaler Saint-Pierre de Rome, non-ſeulement par la grandeur & par la ſomptuoſité de la décoration, puiſqu'il n'y en a de nulle eſpèce dans Saint-Paul de Londres, mais encore du côté de l'obſervation exacte des bonnes règles, enfin de cet enſemble qui, malgré pluſieurs défauts, rend & rendra long-tems la Baſilique du Vatican la merveille de l'univers.

Décoration des Temples Gothiques.

Il me reſte à dire un mot de la décoration intérieure des Temples du Chriſtianiſme. Ce que j'en ai touché dans quelques autres Articles ſuffit pour donner une juſte idée de la ſimplicité des Egliſes juſqu'à la naiſſance du Gothique. A Rome de plates Peintures en détrempe, remplacées enſuite par d'auſſi plates moſaïques; ailleurs, des murailles toutes nues. Le Gothique n'admit, hors de l'Italie, ni peinture, ni moſaïque, parce que ſa manière de diſtribuer, ſur-tout dans les grands édifices, ne laiſſoit pour l'une ou pour l'au-

tre aucun eſpace commode. Mais il fut le règne de la Sculpture, barbare comme lui. Le dedans, le dehors, les portails des Temples furent ſurchargés de Statues & de bas-reliefs, vis-à-vis deſquels l'ignorance de l'ouvrier détruit l'impreſſion religieuſe que devroit faire le ſujet de l'ouvrage. Peut-on contempler ſans rire, les triſtes ſquelettes qui décorent le portail de Notre-Dame de Paris? Toutes les anciennes Cathédrales de France, & des pays étrangers offrent la même profuſion d'informes marmouſets. Ajoutez les *gargouilles* qui ſervent de gouttières, les ſinges, les griffons, les renards, tant d'autres animaux immondes repréſentés dans des attitudes effrayantes ou groteſques.

Décoration des Temples modernes.

Quant au goût actuel de décoration, tout le monde le connoît. L'Italie, & l'Italie ſeule eſt encore une bonne école pour cette partie. Les élèves qu'on y envoie ſe tiendront néanmoins en garde contre un certain *papillotage* de décoration théatrale qui, depuis le commencement de ce ſiècle s'eſt introduit à Naples, à Veniſe, & même un peu à Rome, quoi-

que la pureté du goût s'y ſoutienne beaucoup mieux qu'ailleurs. Les Italiens, les Romains ſur-tout, ont pour orner brillamment leurs Egliſes des avantages qu'on ne trouve que chez eux, l'abondance, la variété & la richeſſe des marbres. L'induſtrie des Artiſtes y répond, & d'une ſeule colonne de marbre antique diviſée en feuilles preſque tranſparentes, tant elles ſont minces, les marbriers ont l'art de revêtir pluſieurs colonnes de pierre.

Les grandes freſques qui couvrent les voûtes de preſque tous les Temples de Rome, ont un éclat, une majeſté que le tems n'altère pas. Les chef-d'œuvres du Dominiquin, de Lanfranc, de Pietre de Cortone, du Bacciccio, de Pozzo, de Conca, &c. conſervent encore toute la fraîcheur, toute la vivacité du premier jour; tandis que les Peintures de ce genre, exécutées preſque ſous nos yeux à Paris, ſont ſur le point de diſparoître entièrement ſous la vapeur meurtrière qui noircit tout dans cette Ville.

Un Amateur exhortoit, il y a quelques mois, les Artiſtes François à ſaiſir le ſecret, à imiter la compoſition de ces belles

La momaïque.

moſaïques qui ſont une des richeſſes de Saint-Pierre de Rome. J'oſe me joindre à lui, pour accélérer l'accompliſſement de ſes vœux. Outre la gloire d'ajouter à nos talens, ce que je viens de dire de nos peintures d'Egliſe eſt un motif de plus pour exciter l'induſtrie. Mais elle ne ſuffit pas ſeule. La dépenſe qu'entraînent les grands morceaux de moſaïque, la multitude des procédés qu'ils exigent, la lenteur néceſſaire dans l'exécution ne permettroient pas à un Artiſte iſolé d'entreprendre des ouvrages de cette eſpèce. Il faudroit que le Gouvernement ſe chargeât de l'établiſſement, & que l'attelier fût ſur le même pied que la Manufacture de Tapiſſeries des Gobelins, ou celles des glaces. Un tableau de la grandeur de ceux de Notre-Dame ne pourroit s'exécuter, recevoir ſon dernier poli, & être mis en place, qu'après un travail de près de trois ans, même en employant deux Ouvriers à la ſeule compoſition du tableau. De plus, comme la moſaïque ne convient guères que dans les Egliſes, elles ne pourroit jamais être un objet d'utilité ou de curioſité, que pour les riches Paroiſſes, &

les Citoyens opulens de la Capitale. Quel Artiſte, s'il n'eſt ſoutenu par la magnificence du Souverain, trouvera dans ſa fortune particulière des fonds ſuffiſans, pour commencer & perpétuer une entrepriſe extrêmement diſpendieuſe.

Mais, en attendant que la moſaïque vienne embellir nos Temples, ne pourroit-on pas étendre l'uſage d'une autre eſpèce de décoration, que nos Sculpteurs exécutent aujourd'hui mieux que les Romains, mais qui eſt traitée trop en petit, & trop rarement employée? Je parle des bas-reliefs ſubſtitués alternativement aux tableaux ſur les Autels. Peut-on ſe rappeller, ſans un ſentiment d'admiration & de plaiſir, les ſublimes morceaux de Saint-Léon & d'Attila, par l'Algarde; de l'Apothéoſe de Saint-Louis de Gonzague, par le Gros; de la diſtribution de Grains aux Egyptiens, du prêt des dix talens de Tobie, au Mont-de-Piété, par le même; du Martyre de Sainte-Agnès à la place Navone, &c? Qu'elle agréable variété ne répandroit pas dans nos Temples un mélange ſagement ordonné de la Peinture & de la Sculpture? Quel nouvel objet d'une

Les bas-reliefs.

noble émulation pour nos habiles Artiſtes ! les bas-reliefs, traités en grand, ſemblent deſtinés à augmenter la majeſté des nouvelles Egliſes de Sainte-Geneviève & de la Madelaine. Ils feront certainement un effet bien plus frappant aux extrémités des deux branches de la Croix de Sainte-Geneviève, que les plus brillans tableaux; ils accompagneront plus heureuſement la grande machine placée ſous la Coupole. Mais abandonnons au génie des Grands Maîtres qui abondent aujourd'hui parmi nous, le ſoin d'accompagner par la richeſſe de la Sculpture celle de l'Architecture qui approche de plus en plus de la perfection. Ces deux Arts ſont ſi liés, que les ſuccès de l'un encourageront l'autre, qu'ils ſe fourniront mutuellement des reſſources. Par eux, nos Temples n'auront rien à envier du côté de la magnificence à ceux de l'Antiquité Payenne, & ſoutiendront, peut-être avec avantage, la comparaiſon vis-à-vis de ce qu'il y a en ce genre de plus célèbre en Italie.

DISSERTATION

Sur les vrais Deſtructeurs des grands Edifices de l'ancienne Rome.

IL règne parmi les Gens de Lettres, & ſur-tout parmi cette foule d'hommes qui n'en ſont que les échos, un préjugé auſſi ancien que la renaiſſance des Arts : c'eſt que les Goths & les Vandales ont été les Deſtructeurs des grands Edifices de l'ancienne Rome. Ce préjugé eſt parti de Rome moderne, qui ayant beaucoup à ſe reprocher ſur ce point, a rougi de ſes torts, & a rejetté ſur autrui des fautes qui lui appartiennent en grande partie. Ceux qui dans ces derniers tems ont écrit ſur les Arts, ont adopté ſans examen une accuſation qui ſe ſoutenoit depuis plus de

deux ſiècles ; leur enthouſiaſme pour les belles productions de la Sculpture & de l'Architecture, le regret de ne plus voir que des ruines de tant de merveilles, le défaut de critique leur a fait précipiter leurs jugemens, & ils ont répété, l'un après l'autre, de ſanglantes invectives contre les Peuples du Nord. Trouve-t-on encore aujourd'hui une colonne briſée, une ſtatue ſans nés & ſans oreilles, une urne à qui il manque une anſe, &c. mille voix s'élèvent, & l'on dit tout de ſuite & ſans héſiter : voilà ce qu'ont fait les Goths.

Il n'eſt pas douteux que les Goths n'aient occaſionné la deſtruction d'un grand nombre de beaux monumens; mais ils ſont à cet égard dans le cas de tous les Conquérans qui portent la guerre dans un Empire étranger ; à ſa ſuite, vont l'incendie & le ravage. Pour trouver les Goths & les Vandales plus coupables que les autres, il faut prouver contre eux, qu'en ſortant de leur pays pour fondre ſur l'Italie, une partie de leur objet étoit d'annéantir ce que les Arts avoient produit de plus merveilleux; qu'aumoins arrivés aux pieds

des

des murs de Rome, en même-tems qu'ils règloient le plan de leurs opérations militaires, ils arrêtoient auſſi qu'ils renverſeroient les Cirques, les Théatres, les Thermes, &c. qu'ils briſeroient les Statues, préciſément parce que tout cela étoit beau, parce que c'étoit des chef-d'œuvres; car c'eſt la raiſon que l'on donne communément de leur mauvaiſe humeur. On veut que leur haîne contre les Romains ſoit allé juſqu'à vouloir abolir les monumens de leur magnificence, en même-tems qu'ils renverſoient leur Empire; mais c'eſt ce que ne prouveront jamais les ennemis les plus déclarés des Goths; & dût-on m'appeller moi-même Goth & Vandale, j'entreprends de prouver le contraire. Si j'y réuſſis, j'aurai l'avantage toujours eſtimable d'avoit banni de la République des Lettres une erreur accréditée; en manquant mon but par rapport aux autres, il me reſtera au moins à moi-même le plaiſir de m'être inſtruit par mes propres yeux, & d'avoir appris à ne pas prononcer légèrement ſur le rapport d'autrui.

Les Goths n'ont pas détruit les grands édifices de Rome; ils n'ont pas même pu

les détruire. C'eſt d'après l'Hiſtoire & à l'inſpection des pièces qui forment le corps de délit que nous allons décider, ſi les attentats dont on charge les Barbares ſont réels.

En parcourant les Annales du bas-Empire, je trouve que les Peuples du Nord, ont aſſiégé & pillé Rome cinq fois dans l'eſpace de cent trente-neuf ans. Jettons un coup-d'œil rapide ſur les évènemens qui précédèrent & amenèrent comme par degrés la première cataſtrophe de la reine des Villes ſous Alaric, parce qu'ils lui furent en quelque ſorte plus funeſtes que la cataſtrophe elle-même, dans le ſens que l'entendent les détracteurs des Goths.

Alaric.

Alaric n'étoit pas le premier Chef de ces Peuples appellés Barbares qui eût pénétré en Italie ; Radagaiſe lui en avoit montré la route en y conduiſant une nombreuſe armée de Huns. Alaric y entra après lui en 400, à la tête des Goths (1).

(1) Les Hiſtoriens comprennent aſſez ſouvent ſous le nom générique de *Goths*, les Huns, les Alains, les Suèves, les Gépides, les Hérules, &c.

Après ſa défaite, ou ſa victoire douteuſe près d'Aſti en 403, il alla s'établir avec ſon armée dans la Pannonie Occidentale, aujourd'hui l'Autriche. Stilicon, Général d'Honorius, qui commençoit à trahir ſon Maître, & vouloit ſe ſervir d'Alaric pour exécuter ſes projets, engagea l'Empereur à conclure avec lui une eſpèce de trève, & à lui payer même un tribut annuel. Il paroit que juſqu'en 408 on fut aſſez exact de part & d'autre à obſerver les Articles de la Paix, mais Stilicon ayant été tué cette année par ordre d'Honorius, Alaric, ſous prétexte de venger la mort de ce Général avec qui il avoit des intelligences, & de répéter une partie du tribut qu'on lui devoit, ſortit de la Pannonie, & s'avança dans la Norique (1). Il envoya delà notifier ſes intentions à Honorius qui étoit à Ravenne. Il lui demanda même une augmentation dans le tribut. Toutes ſes propoſitions furent rejettées, & il ſe prépara à la guerre.

Pour la faire avec plus de ſuccès, en

(1) La Bavière.

y employant plus de forces, il ordonna à ſon frère Ataulphe qui étoit reſté en Pannonie de raſſembler tout ce qu'il pourroit de Goths & de Huns établis dans ces quartiers, & de venir le joindre au plutôt. Il ne l'attendit pas ; s'étant mis en marche avec ſon armée, il rentra dans l'Italie ſans trouver d'obſtacles, paſſa le Pô à Crémone, ſe rendit à Bologne, enſuite à Rimini, traverſa la Marche d'Ancône, ſe répandit comme un torrent dans la Campagne de Rome, & vint s'établir ſous les murs de cette Capitale de l'univers, qui depuis Annibal n'avoit point vu d'ennemis étrangers ſi près de ſes portes. Elle fut tellement reſſerrée, qu'on y éprouva bientôt la plus cruelle famine.

Les Romains abandonnés par Honorius, réduits à l'extrémité, & ne croyant pas qu'Alaric conduisît en perſonne le ſiége, prirent enfin le parti d'envoyer au camp des Députés pour traiter de la paix. Conduits à la tente d'Alaric qu'ils ne s'attendoient pas à trouver, ils proposèrent un accommodement, mais pour conſerver dans cette humiliante démarche quelqu'air de dignité, un des Députés s'aviſa

de dire, que dans le cas où l'on rejetteroit leurs propoſitions, les Romains étoient encore en état de livrer bataille : *Tant mieux*, répondit Alaric, *plus l'herbe d'une prairie eſt touffue, mieux on la fauche.* Cette plaiſanterie fit rire les Barbares, & déconcerta les Romains. Alaric leur déclara enſuite qu'il ne lèveroit le ſiége, que lorſqu'on lui auroit livré tout l'or & l'argent, tous les meubles précieux de Rome, & donné la liberté aux eſclaves de ſa nation qui s'y trouvoient: *Mais*, reprit un des Députés, *que nous reſtera-t-il donc ? la vie*, repliqua bruſquement Alaric ; après quoi il les congédia.

Des demandes ſi exorbitantes réduiſirent les Romains au déſeſpoir, mais ils ne virent pas apparemment d'autres moyens d'éloigner l'ennemi, que de lui accorder à-peu-près tout ce qu'il avoit demandé. Les Députés retournèrent au camp, & proposèrent à Alaric de ſe contenter de cinq mille livres peſant d'or, de trente mille livres d'argent, de quatre mille habits de ſoie, de trois mille peaux en pourpre, & d'une grande quantité d'épiceries. Alaric ayant accepté ces offres, on tra-

vailla à Rome à les remplir, mais le tréſor public étoit épuiſé, & les Citoyens n'étoient point en état de fournir les ſommes promiſes. On ſe détermina donc à enlever des Temples du Paganiſme les ornemens d'or & d'argent qui décoroient les Statues. Ce dépouillement ne ſuffiſant pas, on fondit les Statues elles-mêmes. Alaric fut ſatisfait & ſe retira. Plus de quarante mille eſclaves, qui s'échappèrent par troupes de Rome, groſſirent bientôt ſon armée.

Après le départ du Roi barbare, les Romains députèrent vers l'Empereur pour le prier de ratifier ce que la néceſſité leur avoit fait faire, pour l'engager à conclure avec Alaric une paix ſolide, & à emprunter même ſon ſecours contre les autres ennemis de l'Empire. Honorius renvoya les Députés ſans leur avoir rien promis. Alaric crut qu'il fixeroit les irréſolutions de ce foible Prince en s'approchant de Ravenne. Il s'avança juſqu'à Rimini, & propoſa encore la paix à l'Empereur, à condition que celui-ci s'engageroit à lui payer un nouveau tribut, à lui fournir des grains pour la ſubſiſtance

de ſon armée, à le déclarer Général des troupes de l'Empire tant ſur mer que ſur terre, enfin, à lui céder pour toujours les deux Veniſes, la Norique & la Dalmatie.

Honorius accorda les Articles qui regardoient le tribut annuel, & l'approviſionnement de l'armée, mais il refuſa abſolument à Alaric le commandement des troupes, & un établiſſement fixe dans les plus belles Provinces de l'Empire. Le Miniſtre chargé de la réponſe eut l'imprudence de la lire publiquement. Les refus d'Honorius mirent en fureur le Roi barbare, qui crut qu'on le mépriſoit. Il ſort de Rimini à la tête de ſon armée auſſi furieuſe que lui, & reprend le chemin de Rome, réſolu de ſe venger ſur elle des dédains de ſon Maître. Cependant, il n'avoit pas encore paſſé l'Apennin, qu'il parut ſe repentir de ſa réſolution. Il envoya de nouveau quelques Evêques à Honorius pour renouer le Traité, & les chargea de propoſitions plus modérées que les premières. Il ſe bornoit à exiger quelques contributions en grains, & la propriété de la Norique. Les Evê-

ques n'obtinrent rien, & Alaric continuant ſa marche vint pour la ſeconde fois aſſiéger Rome. Il menaça le Sénat & le Peuple d'y mettre tout à feu & à ſang s'ils ne ſe donnoient un nouvel Empereur, & ne ſe joignoient à lui contre l'ancien, qui paroiſſoit s'intéreſſer ſi peu à la conſervation de leur Ville & de leurs biens.

Les Romains firent quelque réſiſtance, mais la faim les réduiſit bientôt à ce que vouloit Alaric. Ils proclamèrent Empereur un certain Attale, Préfet de Rome. Le Roi Goth leva le ſiége, & reprit avec Attale le chemin de Ravenne déterminé a y aſſiéger Honorius. Ce Prince épouvanté ſe relâcha de ſa première fierté, parla d'un accommodement avec Attale, & lui offrit même de l'aſſocier à l'Empire. Certains évènemens arrivés dans ces conjonctures firent craindre à Alaric quelques mauvais retours ; il crut voir que par tant de Traités noués & rompus on ne cherchoit qu'à gagner du tems & à ſe mettre en forces pour l'accabler. Ce qui acheva de juſtifier ſes craintes, fut que ſon frère Ataulphe qui lui conduiſoit des ren-

forts, ayant été attaqué par un des Généraux de l'Empereur, perdit dans cette action environ quinze cens hommes. A cette nouvelle Alaric transporté de rage se détermina au parti le plus violent contre Rome. Il résolut de détruire enfin une Ville qu'il croyoit avoir trop ménagée jusqu'alors. Il y conduisit pour la troisième fois son armée avide de pillage, & l'investit de toutes parts. Les Romains qui ne voyoient plus de composition à espérer se défendirent avec opiniâtreté, & peut-être les efforts d'Alaric auroient-ils été inutiles, si la faim ne les eût secondés. Elle désoloit la Ville, où il périssoit chaque jour des milliers d'habitans. Bientôt la trahison s'y joignit; quelques postes furent livrées à Alaric qui entra dans Rome la nuit du 24 Août 410 (1).

A ne consulter que le droit de la guerre, à juger de l'étendue de la vengeance d'Alaric par les motifs qui l'avoient allumée, il est assez naturel d'imaginer que tout fut mis à feu & à sang dans une

(1) Zosime, Liv. 5 & 6.

Ville emportée l'épée à la main. Les Auteurs modernes ne ſont pas allé plus loin pour décider que Rome fut détruite par Alaric. Mais on exagère aiſément, quand on écrit des évènemens funeſtes, quand on les écrit long-tems après qu'ils ſont arrivés, ſur-tout quand on les écrit avec des préventions. Cet Alaric que les *Amateurs* peignent avec des couleurs ſi noires, cet ennemi de tout beau monument, ne fit néanmoins dans Rome que les dégâts inévitables dans les circonſtances où il la prit. Il donna même des exemples de modération auxquels on n'avoit pas droit de s'attendre. Il défendit publiquement à ſes ſoldats d'inſulter les femmes, recommanda de répandre le moins de ſang qu'il ſeroit poſſible, & fit annoncer au peuple qu'il eût à ſe retirer dans les Egliſes pour éviter les premières fureurs de ſon armée victorieuſe.

On convient que les Barbares réduiſirent en cendres bien des édifices, mais ces édifices n'étoient & ne pouvoient être que des maiſons particulières; & il n'étoit pas poſſible que les Vainqueurs ne laiſſaſſent pas quelques traces de leur fureur.

Au reſte le plus grand mal ſe fit pendant les différens ſiéges ; la Ville une fois priſe, les Goths s'occupèrent plus à piller qu'à détruire. Ils ne reſtèrent que trois jours dans Rome ; & trois jours ſuffiſoient-ils pour renverſer des Cirques, des Théâtres, des Thermes, &c. » Les Goths, dit Jor-» nandes, ſe contentèrent d'enlever les ri-» cheſſes de Rome, ils épargnèrent les » édifices ; aucune Egliſe ne fut brûlée, » Alaric après s'être emparé des tréſors » d'Honorius, emmena priſonnière ſa » ſœur Placide (1)«.

Ce premier déſaſtre de Rome fut ſuivi d'un ſecond quarante-cinq ans après. On ſçait qu'Eudoxie y appella Genſeric pour ſe venger de Maxime meurtrier de Valentinien ſon premier mari. Le Roi barbare profita d'une ſi belle occaſion d'accumuler de riches tréſors ; il fit équipper une flotte, & ſa marche fut ſi ſecrète, que ſon entrée dans Rome précéda la nouvelle de ſon départ d'Afrique. Il ne s'y arrêta

Genſeric.

(1) Jornandes de Bello Goth : *De Regnorum & temporum ſucceſſione.*

que quatorze jours, & il les employa à tranſporter ſur ſes vaiſſeaux tout ce qu'il put de richeſſes. Le Temple de Jupiter Capitolin y perdit quelques ornemens, grand nombre de Statues furent deſtinées à décorer Carthage, mais tout cela périt dans un naufrage.

Ce que l'on a dit des Goths ſous Alaric, peut ſe dire des Vandales ſous Genſeric : il n'eſt pas probable que ceux-ci perdiſſent à détruire de ſolides édifices, un tems qu'ils pouvoient employer plus utilement au pillage.

Richimer. Dix-ſept ans s'étoient à peine écoulés depuis l'irruption des Vandales, que Rome, vit paroître à ſes portes Richimer à la tête des Suèves. Elle voulut réſiſter, mais elle fut enfin forcée de recevoir dans ſes murs les nouveaux ennemis. Ils y firent ce qu'avoient fait les premiers : ils pillèrent & ne détruiſirent pas. Il ne faut point prendre à la lettre les termes funeſtes de *ſaccagement*, de *dévaſtation*, de *renverſement*, *&c.* ſi ſouvent employés par les Hiſtoriens Latins du bas-Empire qui ont parlé des irruptions des Peuples du Nord. En voici la preuve la plus déciſive.

Alaric Roi des Goths prit & pilla Rome en 410 ; Genſeric, Roi des Vandales en 455 ; Richimer, Général des Suèves en 472. Le Règne de Théodoric auſſi Roi des Goths en Italie ne commença qu'en 493, par conſéquent vingt & un an après les derniers évènemens dont je viens de parler. Or tous ces monumens que l'on dit détruits par les Barbares ſubſiſtoient encore ſous Théodoric. J'ouvre Caſſiodore, Secrétaire de ce Prince, & je trouve au troiſième Livre de ſes Epîtres diverſes, Epître 51. Que ſous le Règne du Monarque Goth, le grand Cirque étoit preſqu'en auſſi bon état que dans les plus beaux jours des premiers Céſars; qu'il n'avoit perdu aucun de ſes ornemens; qu'on y voyoit encore les pyramides qui ſervoient de bornes, l'Euripe, les deux obéliſques avec tous leurs hiéroglyphes, &c. » Nous ſommes forcés, dit Théodoric, » en parlant des Spectacles qui s'y don- » noient, nous ſommes forcés de les » maintenir pour contenter le peuple qui » les demande, & qui aime à s'y délaſſer » de ſes travaux..... fourniſſons donc » aux dépenſes néceſſaires pour les Jeux,

» ſans trop examiner ſi le motif en eſt » bien ſenſé. Les plaiſirs du peuple exigent » que nous nous relâchions un peu de » l'auſtère ſageſſe «. Le grand Cirque ſubſiſtoit donc avec toutes ſes décorations, & l'on y donnoit encore les Spectacles en uſage dans des tems plus heureux.

» Quelque magnifiques que ſoient les » bâtimens des Thermes, » écrit encore Théodoric au Préfet de Rome en le chargeant du ſoin des acqueducs, » que » ſeroit leur beauté, ſans celle des eaux » qui s'y rendent & y forment des eſpèces » de mer?... Je vous charge de l'entre- » tien de ces grands édifices; faites ſur- » tout arracher les Arbuſtes qui croiſ- » ſent dans les murs, & en cauſent » ordinairement la ruine. Réparez ce que » la vétuſté peut y avoir fait de dom- » mage.

» J'ai jugé à propos, écrit encore ce » Prince au Patrice Symmaque, de vous » confier le ſoin de réparer le Théâtre, » dont la vaſte conſtruction commence à » s'altérer. Vos Ancêtres le firent élever » pour l'ornement de leur Ville, il ne

» faut pas qu'il périſſe ſous leurs deſ-
» cendans qui valent mieux que leurs pè-
» res. O tems ! que ne détruis-tu pas, puiſ-
» que tu as pu endommager de ſi ſolides
» édifices. Les montagnes ſembloient de-
» voir céder plutôt à ta puiſſance.....
» J'ai donné mes ordres pour que l'on
» vous fournît de mon épargne les
» fonds néceſſaires à cette réparation,
» afin que vous ayez la gloire d'une en-
» trepriſe ſi utile, & que notre ſiècle ait
» celle d'avoir effacé les outrages des
» ſiècles paſſés (1)«. Il ne s'agit ici, comme on le voit, que de ces altérations inévitables dans les anciens édifices; ce ne ſont point les ravages de ſa nation que Théodoric veut faire oublier par ſes libéralités. Mais venons à quelque choſe de plus précis encore.

En ſuppoſant que les Barbares fuſſent déterminés à renverſer les grands édifices de Rome, ſi avec la fureur qu'on leur prête, on leur accorde auſſi un peu de

(1) Caſſiod. Variar. Lib. 3, 4, 7.

bon ſens, ils devoient ſans doute commencer par les édifices les plus aiſés à détruire à raiſon de l'eſpèce d'Architecture employée dans leur conſtruction. De ce nombre étoient tous les édifices ſoutenus ſur des colonnes iſolées, ſans maſſifs de pierre, ſans murs de refend; dont par conſéquent les différentes parties ſe prêtoient mutuellement moins de force contre les impulſions du bélier; dont une partie venant à tomber, preſque tout le reſte devoit néceſſairement s'écrouler. Ainſi, les portiques qui entouroient les *forum*, les colonnades qui formoient les Baſiliques, mais ſur-tout les fameuſes colonnes Trajane & Antonine auroient dû éprouver les premiers efforts de la rage des Barbares. Cependant, tout cela étoit encore ſur pied, rien de tout cela n'avoit même ſouffert de dégradation au moins bien ſenſible : » Telle eſt, dit Théodoric, » la magnificence des édifices de Rome, » qu'après les avoir comparés, on ne » ſçait auquel donner la préférence par » ce que tous ſe la diſputent par des beau- » tés particulières. L'habitude de voir la » Place de Trajan n'affoiblit point l'im-

» preſſion

» preſſion que cauſe ſa richeſſe & ſa ma-
» jeſté. Avoir vu le Capitole, c'eſt avoir
» vu des chef-d'œuvres au-deſſus du génie
» humain «.

Jugeons à préſent par comparaiſon, puiſque le génie de trois modernes nous préſente des édifices dans le vrai goût Antique : la colonnade de la Place Saint-Pierre à Rome, la colonnade du Louvre, & bientôt l'Egliſe de Sainte-Geneviève. Que faudroit-il pour que de ces beaux monumens il ne reſtât pas en peu de jours pierre ſur pierre ? uniquement en faire ſauter de diſtance en diſtance quelques colonnes. Ces colonnes qui ne ſont pas préciſément de repréſentation, qui ne ſont ni colées contre des murailles, ni engagées du tiers ou du quart, mais qui portent, en effet, la partie de l'édifice qui eſt au-deſſus ; ces colonnes une fois renverſées, toute la machine s'ébranle, ſe déſunit & tombe avec les appuis qui la ſoutenoient. C'eſt ce qui ne pouvoit pas arriver à des édifices tels que les Cirques, les Théatres, les Amphithéatres, &c. ici les colonnes n'étoient que de pur ornement ; elles paroiſſoient porter un enta-

blement, un ordre ſupérieur, & dans le vrai elles ne portoient ni l'un ni l'autre. Elles étoient engagées de la moitié de leur diamètre, par conſéquent elles faiſoient corps avec le reſte de l'édifice & tenoient à la même baſe ; on pouvoit les effacer ſans nuire à la ſolidité du tout. La deſtruction d'une première arcade, ſur-tout dans le premier ordre, ne donnoit aucune avance pour la deſtruction d'une ſeconde. Les voûtes, les murs de refend y étoient ſi multipliés; les pierres en étoient ſi énormes & ſi dures, qu'entreprendre de renverſer en peu de jours de pareilles maſſes avec des léviers, c'étoit vouloir déraciner des montagnes. Les Goths & les Vandales auroient été les plus ſtupides des hommes, ſi pouvant s'enrichir par le pillage, ils s'étoient acharnés à trouer quelques pierres du Coliſée, & avoient cru, après cet exploit, avoir puni les Romains & vengé l'univers.

Alaric, Genſeric & Richimer ne ſont donc pas coupables des excès dont on les accuſe ; mais il reſte encore un Prince Goth à juſtifier, c'eſt Totila. A ce nom, les Amateurs frémiſſent, ils ſe repréſen-

Totila.

tent des béliers, des crampons, des machines de toute eſpèce dreſſées contre la plus belle des Villes. Ils voient Rome s'annéantir ſous les efforts d'une armée de Barbares qui portent le fer & le feu dans ſes plus beaux monumens, & ne reſpectent ni Temples, ni Dieux, ni Palais, ni Héros; tous les Arts expirent ſous leurs coups.

Avec cette idée, on faiſit bien, il eſt vrai, l'intention de Totila, mais on ſe trompe ſur le fait. Je conviens que Totila étoit déterminé à détruire de fond en comble une Ville qui lui avoit coûté bien du ſang, & qu'il croyoit de ſon intérêt de ne pas laiſſer ſubſiſter; mais ſur le point d'en venir à la cruelle exécution, il reçut de Béliſaire une Lettre qui lui inſpira des ſentimens plus humains. Après avoir peint à Totila les ſoins qu'avoient pris, les dépenſes qu'avoient faites les anciens Romains pour rendre leur Capitale la merveille de l'univers; après lui avoir repréſenté que le deſſein de détruire tant de beautés, ne pouvoit être inſpiré que par la plus aveugle fureur; lui avoir fait ſentir qu'il alloit rendre ſon nom odieux à la poſtérité, Béliſaire ajoute: » Cela étant ainſi, avant de commencer

» les excès que vous méditez, faites je » vous prie ces réflexions : de deux choſes » l'une, ou vous ſerez heureux juſqu'à la » fin de la guerre, ou vous perdrez vos » avantages. Si vous devez être vainqueur, » en détruiſant Rome, c'eſt votre bien & » non pas celui de vos ennemis que vous » perdrez. En la conſervant, vous verrez » ſous votre empire augmenter ſa gloire, » & ſes richeſſes. Si au contraire la fortu- » ne vous abandonne pour venir à nous, » Rome conſervée par Totila lui mérite- » ra l'eſtime & la reconnoiſſance de ſes » Vainqueurs, dont il n'auroit à attendre » ni humanité, ni clémence, s'il en man- » quoit aujourd'hui lui-même (1) «.

Cette Lettre fit impreſſion ſur Totila. Il ſentit toute la ſageſſe du conſeil que lui donnoit ſon ennemi, & fit ſortir ſes troupes de Rome ſans y avoir cauſé aucun dommage conſidérable ; au moins ſans avoir ruiné aucun de ces édifices qu'il avoit dévoués au fer & aux flammes ; car il faut convenir qu'avant de recevoir

(1) Procop. de Bello Goth. Lib. 3, Cap. 22.

la Lettre de Béliſaire le Roi barbare avoit fait abattre un tiers des murs d'enceinte.

Rome, ajoute-t-on, fut entièrement déſerte pendant pluſieurs mois. Cela eſt vrai. Quand Totila y entra, il n'y reſtoit plus que cinq cens habitans, & ce n'étoit guères que des gens du peuple, tout le reſte avoit péri pendant le ſiège, ou avoit pris la fuite. Totila fit paſſer ces malheureux dans la Campanie, tandis qu'il emmenoit avec lui le peu de nobleſſe qu'il avoit encore trouvé dans Rome. Qu'en conclure? que la Maitreſſe de l'univers, qu'une Ville habitée autrefois par plus d'un million d'hommes fut pendant long-tems une affreuſe ſolitude. Si Rome n'eût été qu'un monceau de ruines, Béliſaire auroit-il pris bientôt après tant de meſures pour s'en emparer? Qui devons-nous croire ici des Auteurs qui n'ont écrit que ſur des rapports infidèles, & loin du ſiècle où les évènemens ſont arrivés, ou un Hiſtorien qui les avoit vus? ſi celui-ci en avoit diſſimulé des circonſtances auſſi terribles, ceux qui en avoient été témoins avec lui, n'auroient-ils pas réclamé contre ſa mauvaiſe foi? Procope attaché à Béliſaire

avoit-il donc quelque intérêt à ménager l'ennemi de ſes Maîtres ?

Mais ce que Totila ne fit point à la première priſe de Rome, il le fit, dit-on encore, à la ſeconde. Car voici ce qu'on lit dans Procope : » Totila avoit envoyé » des Ambaſſadeurs au Roi des François (1) » pour lui demander ſa fille en mariage. » Le Prince la refuſa, & dit qu'il ne don- » neroit point ſa fille à un homme qui » n'étoit point Roi d'Italie, & qui ſelon » les apparences ne le ſeroit jamais, puiſ- » qu'après avoir pris Rome ſa Capitale, » & en avoir *détruit* une partie, il n'avoit » pu s'en conſerver la poſſeſſion. Piqué » de cette réponſe, Totila vint de nouveau » aſſiéger Rome qui s'étoit repeuplée, » mais qui n'étoit point défendue par Bé- » liſaire. Il la prit, & ordonna de réparer » promptement les édifices que le feu avoit » conſumés ou que lui-même avoit fait » abattre (2) «. Ce paſſage eſt net, & prouve qu'il y avoit eu du dégât fait par ordre de Totila.

---

(1) Théodebert, Roi d'Auſtraſie.

(2) Procop. Bell. Goth. Lib. 3, Cap. 37.

Il ne prouve rien de plus que ce qu'on a objecté juſqu'à-préſent : 1°. L'ambaſſade de Totila au Roi des François étant antérieure au ſecond ſiège, la réponſe de ce dernier ne peut avoir en vue les dégâts vrais ou prétendus qui ſe firent alors dans Rome : 2°. La réponſe du Roi des François peut s'expliquer de deux façons. Premièrement il dit à Totila qu'il a renverſé une partie de Rome, mais uniquement pour le rendre odieux. Il ne pouvoit ſçavoir ce fait que par des rapports, & ſans examiner s'ils étoient vrais ou faux, il le lui reproche pour avoir au moins un prétexte de rejetter ſon alliance. Secondement, par cette partie de Rome renverſée, le Roi des François, en le ſuppoſant bien inſtruit, n'entendoit & ne pouvoit entendre qu'une partie de l'enceinte. Il étoit vrai que Totila en avoit fait dégrader les murailles, pour ôter aux Romains les moyens de ſe fortifier de nouveau contre lui, & les forcer de combattre en raſe campagne. Il en étoit arrivé tout autrement ; Béliſaire étoit rentré dans Rome, en avoit fait réparer les bréches, & réduit Totila à former un ſe-

cond ſiége. On en prit occaſion de reprocher à ce Prince un défaut de politique, de l'imprudence, de la foibleſſe. La réponſe du Roi des François doit donc ſe prendre comme une inſulte haſardée, & non pas comme une preuve des fureurs de Totila dans Rome : 3°. Je ne diſſimulerai pas que pendant le ſecond ſiége, le Mauſolée d'Adrien, aujourd'hui le Château-Saint-Ange, ſouffrit beaucoup, parce que 400 Romains qui s'y étoient retirés ſe défendirent avec la dernière opiniâtreté. Mais je remarquerai en même-tems que les Goths, en forçant les Romains à ſe retrancher dans ce Mauſolée, ne furent pas la première cauſe de ſa dégradation. Conſtantin l'avoit bien avancée plus de deux ſiècles auparavant par la conſtruction de ſes Baſiliques. Si l'on en croit une Tradition générale & conſtante, vingt-quatre des colonnes qui forment la grande Nef de la Baſilique de Saint-Paul ont appartenu autrefois au Mauſolée d'Adrien. La Baſilique de Saint-Pierre dut plus que toute autre profiter du dépouillement de cet édifice, puiſque ſa proximité du Vatican rendoit

le tranſport des colonnes plus facile. Ces Statues que lançoient les Romains aſſiégés ſur l'ennemi n'étoient donc plus ſur pied, puiſqu'au tems de Conſtantin, elles avoient dû tomber avec l'Architecture qu'elles décoroient ; Architecture qui faiſoit le principal mérite du Mauſolée, & qui n'exiſtoit plus au tems de Totila.

Les Goths, les Vandales & les Suèves juſtifiés des excès qu'on leur reproche, à qui faut-il donc s'en prendre de la déſolation de l'ancienne Rome? Au tems, aux hommes, aux élémens, à tout ce qui dans la nature combat la durée des maſſes les plus ſolides, à toutes les cauſes qui détruiſirent Perſépolis, Babylone, Palmire, &c. Entrons dans quelques détails propres à fixer les idées ſur ce ſujet.

Le Cirque dont il eſt parlé plus haut étoit le grand Cirque, le Théâtre réparé par Théodoric étoit le Théâtre de Pompée ; mais qu'étoient devenus tous les autres ? Sous Titus, il y avoit à Rome cinq Cirques au moins : le Grand, ceux de Flaminius, de Flore, de Salluſte & de Néron ; trois grands Théâtres fixes : ceux de Pompée, de Marcellus & de Balbus.

Deux Amphithéatres : ceux de Titus & de Statilius Taurus ; & ſous Théodoric il paroît qu'il n'exiſtoit plus de tous ces édifices qu'un de chaque eſpèce. Quelques recherches ſur leur deſtinée m'ont conduit à croire qu'ils avoient péri.

1°. Par le feu ; dans tous les tems les incendies furent très-fréquens à Rome, & les Hiſtoriens ne nous parlent que de Temples, de Palais, de Thermes frappés de la foudre, conſumés par le feu du Ciel, ou par celui qu'allumoit le haſard. Mais pour ne parler ici que des Cirques & des Théâtres : le Grand Cirque brûla pendant le Triumvirat, & dans l'incendie preſque général de Rome ſous Néron ; ce fut même par lui que commença l'embraſement. Le Théâtre de Pompée brûla ſous Tibère, ſous Claude, ſous Titus, ſous Philippe. Le Théâtre de Balbus eut le même ſort ſous Titus, un an après l'éruption du Véſuve. L'Amphithéâtre de Titus, appellé le Coliſée, brûla ſous Antonin Pie, ſous Héliogabale, ſous Dece ; & on a peine à concevoir comment le feu pouvoit faire de grands ravages dans des édifices où il n'entroit point de charpente, où tout

étoit marbre, pierre ou brique. Mais c'eſt un fait atteſté par tous les anciens Hiſtoriens, & contre lequel les raiſonnemens ne peuvent rien. La partie extérieure des Cirques, des Théâtres & des Amphithéâtres, leurs portiques, leurs piliers, les arcades qui flanquoient les voûtes étoient, il eſt vrai, de pierres vives d'une grandeur énorme, d'une dureté preſqu'égale à celle du marbre; c'étoit ordinairement de la pierre de *Tibur* appellée aujourd'hui *Travertine*, mais les voûtes, les gradins où s'aſſeyoient les ſpectateurs étoient de brique, l'intérieur des portiques du premier ordre étoit occupé par des Marchands de toute ſorte; la ſcène dans les Théâtres étoit remplie de machines, de décorations, de toiles, de cables, &c. Que l'on ſe repréſente le feu allumé dans ces eſpèces de Villes, gagnant de loge en loge, pénétrant dans les portiques, ſe concentrant ſous les voûtes, & y déployant d'autant plus ſon activité qu'il peut moins s'étendre, & l'on n'aura pas de peine à comprendre, comment les murs les plus foibles pouvoient s'écarter, les voûtes s'entrouvrir, les gradins s'écrouler. J'ai vu, en 1763, des voû-

tes de plus de trois pieds d'épaiſſeur des Thermes de Dioclétien éclater par la violence du feu allumé dans du foin : or les voûtes des Théâtres n'étoient pas à beaucoup près auſſi épaiſſes.

2°. On ne répara pas toujours les lieux de Spectacles qui avoient éprouvé ces malheurs. Quelques-uns ne furent réparés que long-tems après ; & plus d'une fois ils ne le furent qu'aux dépens de quelques autres. Le Grand Cirque, le plus ancien & le plus noble de tous ceux de Rome, brûlé ſous Néron, ne fut rétabli que ſous Trajan ; & on y employa les pierres & les autres matériaux de la Naumachie de Domitien démolie exprès pour cette réparation. Le Théâtre de Marcellus étoit en ſi mauvais état ſous Alexandre Sévère, que ce Prince qui avoit envie de le reſtaurer, renonça à l'entrepriſe par l'impoſſibilité d'y réuſſir, & qui ſçait s'il n'en tira pas des matériaux pour le Cirque qu'il fit lui-même conſtruire (1). Quelle qu'eût été la cauſe de la ruine du Cirque de Néron,

(1) C'eſt aujourd'hui la Place Navone.

on a vu ailleurs qu'il n'exiſtoit plus au tems de Conſtantin.

Il ne faut pas croire qu'on ne détruiſit que les monumens élevés par de méchans Princes ; que le Cirque de Néron & la Naumachie de Domitien ne périrent que parce qu'ils étoient l'ouvrage de deux monſtres. La mémoire de Trajan ne fut pas reſpectée par ſon ſucceſſeur immédiat. Adrien, qui orna Athènes & toute la Grèce de magnifiques édifices, renverſa l'Amphithéatre de celui à qui il devoit l'Empire ; & ſous Conſtantin, on n'épargna pas l'Arc-de-triomphe du *meilleur des Princes*.

Si l'on détruiſoit des édifices encore entiers, tout-neufs & de la plus grande magnificence, à plus forte raiſon devoit-on achever de démolir ceux qui étoient dégradés juſqu'à un certain point, ou dont la conſtruction étoit ſimple & groſſière. Le Cirque de Flore étoit d'une Architecture ruſtique, ſans richeſſe, ſans ornemens. Il eſt probable que quelques-uns des Empereurs qui, après Adrien, bâtirent des Cirques & des Thermes, tels que Caracalla, Alexandre Sévère, Dioclétien,

Conſtantin, l'imitèrent & ne balancèrent pas à prendre des matériaux du Cirque de Flore, d'autant plus qu'elle avoit encore un Théâtre où ſe célébroient les Jeux Floraux.

3°. Il n'y avoit que les Empereurs qui fuſſent en état de rendre à certains édifices publics l'éclat ou la ſolidité qu'ils avoient perdus; & c'eſt toujours ſur leur compte que les Hiſtoriens mettent ces réparations. Elles ſe firent un peu plutôt ou plus tard, quand un ſeul homme fut pendant quelques années poſſeſſeur tranquille de l'Empire. Auſſi les Règnes de Trajan, d'Adrien & des Antonins juſqu'à Septime Sévère furent-ils marqués par des conſtructions magnifiques. Mais lorſque les Guerres Civiles devinrent preſque continues; que chaque armée nomma un Empereur; que Rome fut, non plus le théâtre de la magnificence & des plaiſirs, mais celui de la ſédition & du carnage; qu'elle ne vit preſque plus ſes Maîtres habiter dans ſon enceinte; lorſque, pour comble de déſaſtre, Conſtantin eut tranſporté à Byſance le ſiége de l'Empire, que l'ancienne Capitale de l'univers ne fut

plus qu'une Ville de Province ; alors tout dut ſe reſſentir de l'Anarchie, ou de l'abſence du Souverain ; tout ce qui ſervoit à la décoration d'une Ville immenſe, aux délaſſemens d'un peuple opulent & heureux dut s'altérer & s'annéantir enfin avec la paix qui produit les richeſſes & entretient le luxe. On peut voir dans Tacite & dans Suétone ce qu'il en coûta à Veſpaſien de ſoins & de dépenſes, pour réparer les dommages cauſés aux édifices publics par les troubles qui ſuivirent la mort de Néron. Trois ou quatre ans avoient ſuffi pour défigurer les plus beaux quartiers de Rome.

4°. La multitude même des grands édifices dont nous parlons nuiſoit à leur conſervation, parce que le goût de la nouveauté faiſoit donner la préférence aux modernes ſur les Anciens. Lorſqu'il n'y avoit encore à Rome qu'un ſeul Amphithéâtre, celui de Taurus, Caligula au lieu de l'employer pour ſes Spectacles, aimoit mieux en faire conſtruire de bois, quoiqu'ils coûtâſſent des ſommes immenſes, & qu'il fallût quelquefois ruiner bien des maiſons pour les placer. Sa raiſon

étoit, l'ennui de ne jamais voir que le même Amphithéâtre. L'adulation influa auſſi beaucoup dans la préférence accordée aux édifices modernes. Les Magiſtrats, les riches Citoyens qui donnoient des Jeux au peuple, prétendoient bien faire leur cour au Prince, en les donnant dans le Cirque, ou le Théâtre qu'il avoit fait ériger, & qui portoit ſon nom. Pendant ce tems-là, les autres étoient négligés; le beſoin ne rendant pas leur entretien néceſſaire comme lorſqu'il n'y en avoit qu'un; ceux qui en avoient été les Fondateurs n'exiſtant plus, perſonne n'ayant un intérêt direct & perſonnel à leur conſervation, ils devoient inſenſiblement dépérir, & fournir enſuite dans les débris de quoi ſatisfaire de nouvelles fantaiſies.

Pourquoi le grand Cirque, le Théâtre de Pompée, & l'Amphithéâtre de Titus méritèrent-ils plus d'attention & furent-ils toujours aſſez bien entretenus pour ſubſiſter juſqu'au tems de Théodoric tandis que tous les autres étoient ruinés? le voici: le grand Cirque étoit preſque auſſi ancien que la Nation; le premier Tarquin l'avoit fait conſtruire, les plus Grands Hommes

Hommes de la République avoient travaillé à l'embellir ; on eut une ſorte de reſpect pour un monument qui rappelloit la naiſſance & les premiers plaiſirs des Romains ; on pouvoit dire que là, s'étoient amuſés les Brutus, les Cincinnatus, les Camilles ; que les Scipions y étoient venus quelquefois ſe diſtraire des projets qu'ils formoient dans le Cabinet contre Carthage & Numance ; qu'au retour d'une Campagne heureuſe, ils y avoient cherché un délaſſement à leurs travaux guerriers. Ajoutez que ceux qui obtenoient les honneurs du triomphe, faiſoient toujours dans leur marche le tour du grand Cirque. On ſe fit donc un devoir de réparer & de *rajeunir*, de tems en tems, un édifice que tant de titres rendoient précieux.

Le Théâtre de Pompée, & l'Amphithéâtre de Titus dûrent ſans doute leur conſervation à leur magnificence & à leur capacité plus vaſte que celle des autres. Outre cela, ces deux noms étoient chers aux Romains ; Pompée par ſes victoires & ſes manières en avoit été l'idole, Titus par ſes vertus & ſes bienfaits. Enfin, le Théâtre de Pompée étoit auſſi le pre-

mier que Rome eût vu bâti en pierre.

Par ce que je viens de dire, on voit que ce qui étoit arrivé aux Cirques de Flaminius, de Néron, de Caracalla, aux Théâtres de Marcellus & de Balbus, aux Amphithéâtres de Statilius & de Trajan avant Théodoric, devoit, dès le premier ſiècle après le Règne de ce Prince, arriver enfin au grand Cirque, au Théâtre de Pompée ſans que les Goths, les Allemands ou les Normands y miſſent la main, ſans que les Papes ordonnaſſent de les détruire, ſans que les habitans de Rome fiſſent autre choſe que laiſſer tomber les Spectacles, & s'abolir les uſages auxquels ils étoient deſtinés. Le Chriſtianiſme devenant, de jour en jour, plus floriſſant devoit proſcrire tous les plaiſirs tumultueux & cruels qui tenoient du Paganiſme, toutes les coutumes innocentes en elles-mêmes que le libertinage avoit corrompues, telle que celle de prendre le bain. Ces édifices abandonnés & ne recevant plus aucune réparation éprouvèrent comme tous les autres du même genre, & plutôt que les autres, la puiſſance deſtructive du tems, & les attaques des hommes.

Devenus inutiles ils parurent incommodes. Le peu qui en reſte aujourd'hui nous eſt précieux, parce que nous ſommes à plus de dix-huit ſiècles du tems où ils furent conſtruits, parce qu'ils nous retracent la magnificence du peuple le plus célèbre qui ait jamais exiſté, parce qu'ils ſont pour nous de l'*Antique*; mais ils n'étoient que de l'*Ancien*, du *Vieux* pour ceux qui les premiers commencèrent à les négliger. Moins épris que nous de la beauté des Cirques, des Théâtres, des Thermes, parce que leurs yeux y étoient accoutumés, ils crurent pouvoir faire de ces vaſtes édifices ce que font dans une famille les enfans de certaines pièces d'argenterie dont ils héritent. Ces meubles étoient à la mode du tems de leurs pères, ils ne le ſont plus du leur. Que font-ils? ils les refondent, leur donnent une nouvelle forme, & les accommodent au goût règnant. Ainſi firent les Romains au ſixième & au ſeptième ſiècle, & encore plus dans les ſiècles ſuivans. En laiſſant ſubſiſter ſur pied, au milieu de leur Ville appauvrie, des édifices immenſes où ils ne devoient plus repréſenter de Tragédies, de Comédies, de Pantomimes; où

ils n'avoient plus le moyen de faire combattre des lions, des tigres, des éléphans, ils n'auroient eu que des richeſſes imaginaires. Ils les fondirent donc, ſi je puis me ſervir de cette expreſſion, en perdant beaucoup ſur la façon, & même ſur la matière : ils en tirèrent quelques Egliſes, quelques Monaſtères, quelques palais. Le malheur de leurs deſcendans fut qu'ils ne pensèrent point à eux. Ils ne virent pas que la deſtruction de tant de chef-d'œuvres d'Architecture alloit faire périr l'Art, & éteindre le goût pour une longue ſuite de ſiècles. Ils n'écoutèrent que l'impulſion du moment préſent, & à meſure que les ténèbres qu'ils avoient occaſionnées s'épaiſſirent, les ſucceſſeurs ſe portèrent à de plus funeſtes entrepriſes contre ce que les Ancêtres avoient épargné.

Après ce coup-d'œil vague ſur les cauſes les plus générales de la ruine des beaux édifices que nous regrettons, portons la vue ſur certaines cauſes particulières qui, de ſiècle en ſiècle, opérèrent la deſtruction d'une façon plus marquée.

Temples. Il n'eſt pas de mon ſujet de m'arrêter à juſtifier ou à blâmer l'excès du zèle qui

fit renverſer les Temples du Paganiſme ; le fait eſt, qu'en conſéquence des ordres de différens Empereurs Chrétiens, on détruiſit preſque tous ces monumens de la Gentilité, & ce fut dans le cinquième & le ſixième ſiècle que ſe fit le plus grand ravage. J'ai indiqué ailleurs une des raiſons qui avoient empêché d'en faire des Egliſes Chrétiennes.

Obéliſques.

Le même zèle qui armoit la main des Papes contre les Temples, devoit auſſi l'armer contre les Obéliſques, autres monumens de la ſuperſtition Payenne. Tous furent impitoyablement renverſés excepté celui du Cirque de Néron qui étoit encore ſur pied, lorſque Sixte V le fit tranſporter & placer au milieu de la Place de Saint-Pierre. Celui-ci eſt liſſe & ne porte aucun hiéroglyphe. Les ſeuls caractères qu'on y liſe ſont les noms d'Auguſte & de Tibère à qui il étoit conſacré. Les Empereurs de Conſtantinople ne ménageoient pas aſſez les Papes pour que ceux-ci s'expoſaſſent à les irriter, en renverſant un Obéliſque qui portoit les noms des premiers Maîtres du monde. Leurs ſucceſſeurs étoient, à tous égards, fort au-deſſous

d'eux, mais ils ſe ſeroient crus outragés, ſi l'on eût paru ne pas reſpecter les noms d'Auguſte & de Tibère, reſpectés par Conſtantin lui-même, qui avoit laiſſé ſubſiſter l'Obéliſque dans le tems qu'il achevoit de détruire le Cirque de Néron. C'eſt ſans doute à ces juſtes égards que nous devons auſſi la conſervation des colonnes Trajane & Antonine.

Bandini qui fit une ſçavante Diſſertation ſur l'Obéliſque du Champ-de-Mars quand on le retrouva pour la troiſième fois en 1748, croit qu'il fut renverſé par les Goths. En ce cas les Goths en auroient agi envers lui comme les lâches, qui portent encore des coups à leurs ennemis quand ils les voient étendus morts à leurs pieds. De tous les Obéliſques, celui-ci a été le plus maltraité, & il n'a pu l'être ſi cruellement qu'après ſa chute. Seroit-ce encore parce qu'il entroit un peu de ſcience dans ſon uſage, parce qu'il ſervoit de *Gnomon ?* Je crois qu'on ne ſe trompera pas beaucoup en diſant : qu'une fois abattu il eut le ſort de tout ce qu'on abandonne à la diſcrétion de la populace & des enfans. Le premier manœuvre qui

eut beſoin d'une pierre pour raccommoder ſon réduit, alla la prendre dans cet Obéliſque, qui ne tarda pas à devenir la reſſource du quartier. Le côté qui touchoit la terre eſt ſain, les arrêtes en ſont vives, & les hiéroglyphes y ſont auſſi entiers, que le premier jour qu'on les grava.

On ne peut pas attribuer à un zèle indiſcret la ruine des Aqueducs ; ces édifices n'étoient qu'utiles & il y auroit eu de l'extravagance à les abattre. La main des Goths fut poſitivement funeſte à cette partie des grands monumens de Rome. Vitigés, ſans les renverſer entièrement, les fit rompre pour couper l'eau aux aſſiégés ; ce fut-là le commencement du mal. Nul autre eſpèce d'édifices n'exige plus d'attention & des ſoins plus continus. Ceux-ci étoient l'ouvrage des Romains, & l'on conçoit dès-lors quelle devoit être leur grandeur & leur magnificence ? Combien de ſortes d'ouvriers prépoſés à leur entretien ! une garde nombreuſe payée par l'Empereur & par la Ville veilloit ſans ceſſe à leur ſûreté. Tout cela demandoit de grandes dépenſes ; & après Aqueducs.

les pillages réitérés des Barbares, après la ceſſation du commerce, les Romains n'étoient plus en état de les faire. Les eaux n'étant plus dirigées s'extravasèrent hors des conduits rompus, pénétrèrent, minèrent inſenſiblement le maſſif des murailles, en détrempèrent les cimens, & causèrent enfin leur ruine totale. Ce n'eſt que du Pontificat de Nicolas V que date cette abondance d'eaux qui rend Rome moderne la Ville la plus riche & la plus commode de l'univers en ce genre. Depuis la chûte de l'Empire juſqu'alors, on n'y avoit guères eu d'autres eaux que celles que fourniſſoient les puits & le Tibre pendant les quatre premiers ſiècles de la République. Par les ſoins de Nicolas V, on retrouva le cours d'*Aqua Virgo*, aujourd'hui l'*Eau de Trevi ;* les Pontifes ſes ſucceſſeurs firent chercher & raſſembler les autres eaux publiques perdues depuis pluſieurs ſiècles. Sixte V ſur-tout, & Alexandre VII firent pour les ramener à Rome, pour la reconſtruction des Aqueducs, pour la décoration des fontaines, des dépenſes dignes des premiers Céſars, dignes d'Agrippa plus magnifique lui

ſeul que tous les Empereurs enſemble.

Aux incurſions des peuples du Nord, à la pauvreté, à la chûte des Arts, à l'ignorance qui en furent la ſuite, ſuccédèrent les diſſenſions entre les Papes & les Empereurs, les factions meurtrières des Guelphes & des Gibelins, le ſéjour des ſouverains Pontifes à Avignon. L'hiſtoire de ces tems, plus barbares que ceux des Alaric & des Totila, eſt celle de la dernière ruine des monumens de l'ancienne Rome; qu'on en juge par ce trait choiſi entre mille.

L'Empereur Henri IV aſſiégeoit le Château-Saint-Ange où s'étoit retiré le Pape Grégoire VII. Les Allemands qui avoient leurs poſtes ſur le Vatican, & dans le quartier appellé de nos jours *Traſtevère*, faiſoient dans la Ville de fréquentes irruptions, & y laiſſoient les plus funeſtes traces de leur fureur. Robert Guiſcard, Prince de la Pouille, vint au ſecours du Pontife, & força l'Empereur à lever le ſiége. Les Romains, ou par attachement pour Henri, ou par une fauſſe délicateſſe, refuſèrent à Robert l'entrée de leur Ville. Ce Prince obligé d'en venir à une action

Robert Guiſcard.

contre eux, les attaqua du côté de la Porte *Flaminia*, aujourd'hui *Del Popolo*, & les pouſſa juſques ſur le Capitole. Ses ſoldats ayant mis le feu aux premières maiſons, l'incendie ſe communiqua à tout le quartier ſitué entre la Porte Flaminia & le Champ de Mars. Là, étoient, le Mauſolée d'Auguſte, la colonne Antonine, la Baſilique d'Antonin, l'Arc de Druſus.

Les Normands ſe cantonnèrent ſur le *Mont-Cœlius*, d'où ils fondoient, de tems en tems, ſur les Romains qui occupoient le Capitole & les environs. Ces attaques ne firent pas ſeulement couler du ſang; toute la Vallée qui ſépare le Mont-Cœlius du Mont Capitolin fut réduite en cendres. Cet eſpace renfermoit, le Coliſée, l'Arc de Conſtantin, l'Arc de Titus, tout le *Forum Romanum*. Sur la pente du Capitole qui regarde le *Forum*, étoient le Temple de la Concorde, celui de Jupiter Tonnant, celui de Veſpaſien. L'Auteur de la Vie de Grégoire VII, dit que dans ce quartier tout fut mis à feu & à ſang, & que le Mont Capitolin fut preſque applani. De là ſans doute l'enfouiſſe-

ment de la plupart des monumens Antiques placés aux pieds de cette fameuſe colline. On ajoute encore, que tout ce ravage ſe fit par le conſeil de Cincius Conſul de Rome. Après cela, eſt-il beſoin de faire venir des Barbares de toutes les parties du monde, pour en détruire la capitale ? les Barbares étoient dans Rome.

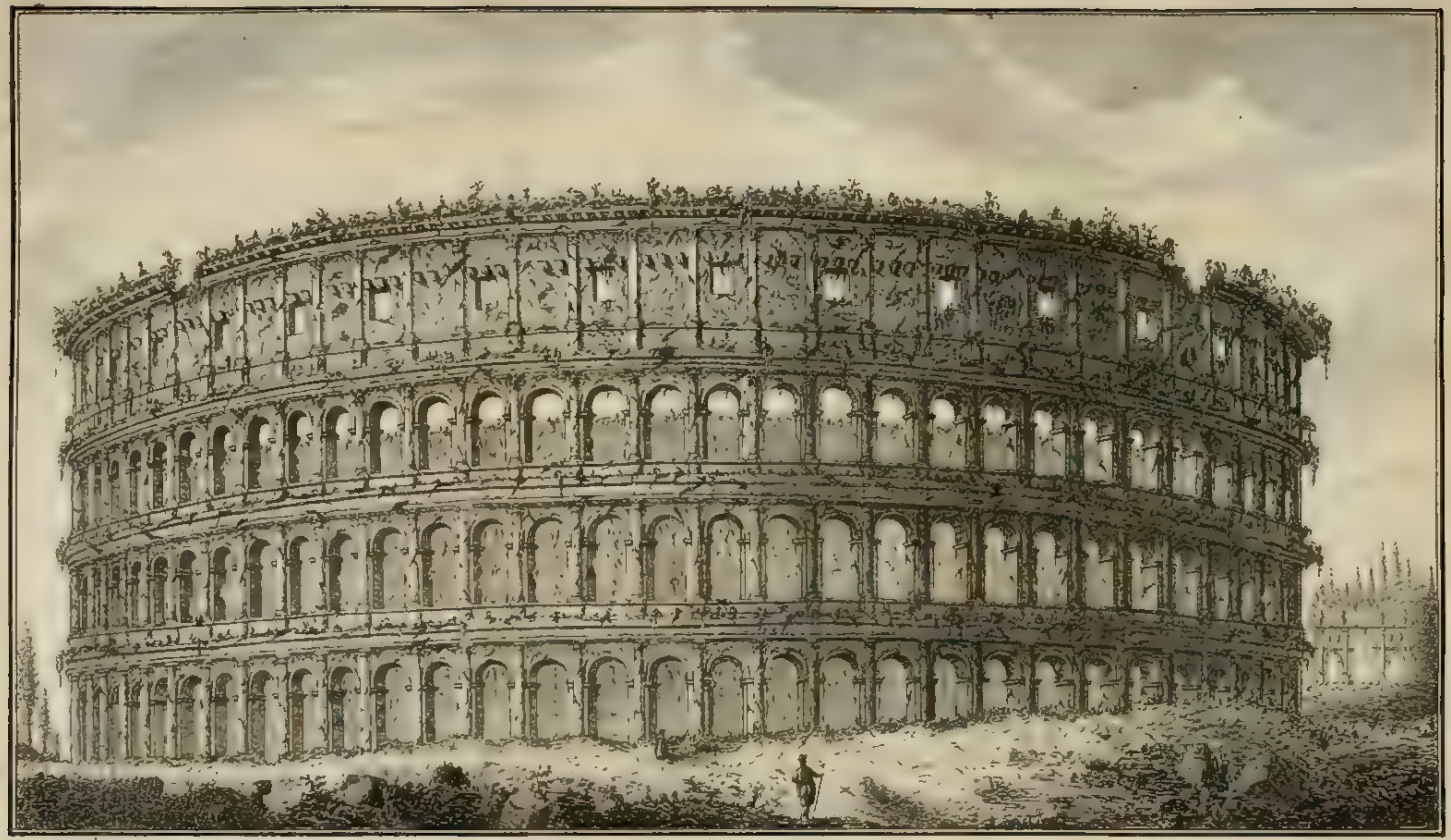
Il eſt probable qu'une grande partie des monumens que je viens d'indiquer, ou n'étoient plus ſur pied, ou étoient déja bien dégradés au tems de l'expédition de Robert Guiſcard ; mais toujours eſt-il vrai que ceux qui ſubſiſtoient encore éprouvèrent alors de nouveaux dégâts.

Ces dégâts ſe renouvellèrent toutes les fois que les Romains eurent à repouſſer un ennemi étranger, ou s'armèrent les uns contre les autres. Voyez dans l'Hiſtoire d'Italie, leurs affreuſes Guerres Civiles depuis le dixième ſiècle juſqu'à la fin du quatorzième. C'eſt dans cet intervalle que les *Colonnes* s'emparèrent du Mauſolée d'Auguſte & des Thermes de Conſtantin ſur le Quirinal ; les *Orſini*, du Mauſolée d'Adrien & du Théâtre de Pom-

pée ; les *Frangipani*, du Coliſée & du Septizone de Sévère ; les *Savelli*, du Théâtre de Marcellus, &c. les reſtes de ces grands édifices furent autant de citadelles, où les Chefs de chaque faction ſe fortifièrent contre les aſſauts des factions contraires. L'attaque & la défenſe leur étoient également funeſtes.

Réconcilions-nous donc avec les Peuples du Nord, & ceſſons de leur attribuer des excès dont ils ne ſont pas coupables. Sur-tout ne prêtons point à leur prétendue méchanceté des vues qu'elle n'eut jamais. Quand un Goth trouva ſous ſa main une Statue qu'il put renverſer ſur ſon ennemi, il y a apparence qu'il en profita, parce qu'en pareil cas on fait arme de tout ; mais il ſeroit ridicule de croire, qu'il ne la briſa que parce que c'étoit l'ouvrage de Phidias ou de Praxitèle ; & c'eſt cependant une opinion aſſez commune parmi certains Amateurs.

Je ne puis mieux terminer cette Diſſertation que par quelques obſervations ſur une ſingularité qui a bien exercé l'imagination des Diſſertateurs & des Antiquaires. Preſque tous ceux qui ont parlé



Dumont del. F. N[illegible]ier Sculp.

ELÉVATION PERSPECTIVE DU COLISÉE

du Coliſée, ont tâché de donner quelques raiſons plauſibles des trous innombrables qu'on apperçoit dans ce vaſte édifice. Il parut en 1651, une Lettre latine de M. Suarez Evêque de Vaiſon adreſſée au Prince Barberin, laquelle avoit pour titre : *Diatriba de foraminibus lapidum in priſcis ædificiis.* L'Auteur raſſembla dans cette Diatribe ſept opinions différentes ſur le point qu'il s'agiſſoit d'éclaircir ; & il les adopta toutes, quoiqu'il y en ait quelques-unes qui aſſurément doivent paroître ridicules à tout Antiquaire intelligent & qui voit bien. Je vais rapporter ici ces opinions, & je les tire de l'abrégé qu'en a fait Marangoni, & qui ſe trouve dans ſa Diſſertation ſur le Coliſée imprimée en 1746, j'y joindrai la réfutation qu'il a faite de chacune. Coliſée du côté du Midi.

1°. Les Barbares qui en différens tems prirent & ſaccagèrent Rome, jaloux de ſa magnificence, & ne pouvant en renverſer les plus beaux monumens, firent au moins ce qu'ils purent pour les défigurer. De là les trous ſans nombre du Coliſée faits à coups de bélier, de pic, &c... *Rép.* il eſt certain que les Barbares

en vouloient plus aux tréſors de Rome qu'à ſes pierres. S'ils avoient eu réellement envie de renverſer le Coliſée, ils n'auroient manqué ni de forces, ni d'induſtrie pour y réuſſir, ſi cependant on leur eût accordé le tems néceſſaire pour une pareille opération ; mais à coup sûr ils ne l'auroient pas commencée par le premier Ordre. Le plus court étoit de gagner le haut de l'édifice, au lieu de s'amuſer à creuſer les pierres du rez-de-chauſſée.

2°. Ces pierres ont été forées par ceux à qui on accorda des logemens dans le Coliſée, & qui ne purent s'y ménager des appartemens, ſans faire dans les murs des trous propres à recevoir les têtes des poûtres, chevrons, &c. *Rép.* Cette opinion explique bien la cauſe des cavités intérieures, mais elle ne rend point raiſon de celles de l'extérieur. Pour ménager des appartemens, il n'étoit pas néceſſaire de forer la façade, les colonnes, les entablemens.

3°. Dans les factions qui diviſèrent ſi ſouvent Rome, & les guerres cruelles que ſe faiſoient ſes propres habitans, ceux qui pouvoient ſe rendre maîtres du Coli-

ſée, s'en faiſoient un rempart contre leurs ennemis, s'y fortifioient par des paliſſades, des herſes, des fraiſes, &c. pour les appuyer, il étoit néceſſaire d'entamer les murailles. *Rép.* ici on trouve une raiſon des trous extérieurs, mais on n'y voit point à quoi reviennent ceux du dedans, des voûtes, des arcades les plus proches de l'arêne.

4°. Ces trous marquent que les pierres du Coliſée étoient autrefois liées par du fer ou du bronze ſcellé avec du plomb; & que ces métaux ayant été enlevés, y ont laiſſé les vuides qu'on y voit. . . . . *Rép.* ce ſentiment eſt le plus général; mais obſervons que les pierres qui n'ont point été attaquées, ne montrent aucune apparence de liaiſon de bronze, & ſont cependant très-bien liées. Il falloit donc un œil bien perçant pour découvrir, ſans ſe tromper, les endroits où il y avoit du métal. S'il en reſtoit encore dans ceux qui ſont bien conſervés, on le découvriroit aujourd'hui auſſi-bien qu'on le découvrit autrefois dans ceux qui ſont troués. Il n'y en a point dans les uns, il n'y en avoit donc pas dans les autres.

5°. On a percé ces pierres pour chercher des dépôts d'argent, de bijoux, &c.

6°. Ces trous ont été faits dans le tems même qu'on bâtiſſoit le Coliſée. Ils ſervoient à recevoir les pièces de charpente qui formoient les échaffauds... *Rép.* Ces deux opinions ne méritent pas qu'on les réfute.

7°. Enfin, autrefois il s'eſt tenu de grandes Foires aux environs du Coliſée. Les Marchands y ont fait ces trous pour ſe pratiquer des loges & des boutiques. C'eſt le ſentiment de Donati qui ſe fonde ſur le paſſage d'un Auteur du douzième ſiècle, où il eſt parlé de différens Ouvriers établis dans le Coliſée, & en particulier de certains *Banderarii*, que Donati explique par les termes d'*Ouvriers en ſoie*. . . . *Rép.* 1°. Si on ne parle que de loges, de boutiques appuyées contre le Coliſée, il reſte toujours à expliquer pourquoi les voûtes du dedans ont été percées: 2°. Ces *Benderarii* appellés par Donati *Ouvriers en ſoie* étoient plus vraiſemblablement des *Porte-Enſeignes*. C'eſt au moins la ſignification que Du Cange donne à ces termes, ſur l'autorité de Jean Villani, qui dit

dit dans l'Itinéraire de Grégoire XI, Liv. VII, Chap. 14. *Currebant Banderarii Romani velut dementes, tubis clangentibus.*

L'Auteur de la Diatribe attribue à toutes ces cauſes cette partie de la dégradation du Coliſée dont nous parlons, il en indique même d'autres encore moins raiſonnables, & qui ont paru à Marangoni indignes d'être citées. Les réfutations paroîtront ſolides, excepté peut-être la troiſième. En effet, c'étoit moins l'extérieur que l'intérieur des galleries du Coliſée qu'il falloit garnir de paliſſades. Ces galleries ſont doubles au premier Ordre. Les arcades de communication fermées par des poûtres perpendiculaires ou horiſontales devenoient un retranchement preſque impénétrable ; & c'eſt-là que dut ſe porter la première attention de ceux qui firent une Ville de guerre de cet Amphithéâtre. Dès-lors on trouve une raiſon aſſez naturelle des cavités qui défigurent les voûtes les plus voiſines de l'arêne. Ce ſont les aſſiégeans, & non les aſſiégés qui ont dû percer avec les inſtrumens de guerre en uſage en ce tems-là la façade extérieure.

Mais, ſoit dit ſans vouloir offenſer perſonne ; les Diſſertateurs en parlant du point de controverſe qui nous occupe ici, ont manqué de préciſion, pour n'avoir pas aſſez bien examiné ce qu'ils vouloient éclaircir. Par-là, ils ont fait prendre de fauſſes idées à ceux qui n'ont point vu l'Amphithéâtre, d'où ſont venues enſuite les fauſſes aſſertions. Par exemple, pour mettre les Lecteurs étrangers au fait de la queſtion dans le cas préſent, ſuffit-il de dire que le Coliſée eſt percé de trous innombrables ? Non certes, puiſque d'après un énoncé auſſi vague, chacun peut donner l'explication qu'il voudra ſans qu'on puiſſe s'aſſurer ſi elle eſt bonne ou mauvaiſe, & découvrir en quoi elle pèche. C'eſt ce défaut d'exactitude qui allume quelquefois entre les Littérateurs des diſputes aſſez vives. Avec une connoiſſance plus développée de ce qu'ils prétendent expliquer, ou ils n'entreprendroient pas des explications impoſſibles, ou ils n'en donneroient pas de contradictoires. Je propoſe ici quelques obſervations qui ne réſoudront pas les difficultés, mais qui au moins mettront en

état d'apprécier les anciennes opinions.

1°. Le Coliſée n'eſt pas le ſeul monument Antique de Rome, où l'on apperçoive des cavités ; on en voit encore au Théâtre de Marcellus, à ce qu'on appelle le Temple de Janus ſitué dans l'ancien *Velabre*. Faut-il appliquer à ces édifices ce que l'on dit du premier ? Leur dégradation a-t-elle exactement les mêmes cauſes, ou les Guerres civiles, ou les boutiques de Marchands, ou l'extraction des métaux ? Si l'aſſertion paroit trop générale, qu'eſt-ce donc qui fonde l'exception pour le Coliſée ? Pourquoi celui-ci a-t-il dû être dégradé par des boutiques plutôt que le Théâtre de Marcellus ? Pourquoi le Théâtre de Marcellus a-t-il ſouffert des Guerres civiles plutôt que le Temple de Janus ? Si l'on place des crampons de bronze au Coliſée, pourquoi n'en placeroit-on point aux monumens qui ſont auſſi maltraités, & qui ont éprouvé préciſément la même eſpèce de dégradation, puiſqu'on veut que le Coliſée n'ait été troué que pour en arracher le métal ? Voilà des queſtions qu'ont négligé de ſe faire ceux qui ſe ſont attachés à une ſeule

cauſe pour expliquer les cavités du Coliſée. Leur ſyſtême devient ruineux, parce qu'il a trop peu de baſe.

2°. Je lis dans Donati, Auteur d'ailleurs excellent, qu'à l'occaſion de Foires établies au environs du Coliſée, des Marchands en ont troué les pierres pour appuyer des boutiques. Si je n'ai pas vu le monument, j'imagine ſans autre examen qu'il n'y a que le premier Ordre qui ſoit ainſi dégradé, parce qu'en effet les Marchands n'établiſſent des loges qu'au rez-de-chauſſée. Mais quelle eſt ma ſurpriſe, lorſque me trouvant au pied de l'Amphithéâtre, je le vois foré, non-ſeulement au premier Ordre, mais au ſecond & au troiſième, à près de quatre-vingt pieds de terre, ce que ne m'avoit point dit mon Auteur, & ce qu'il auroit dû me dire. A cette vue, je ris de ces boutiques ſuſpendues en l'air & faites pour des Sylphes. J'abandonne un ſyſtême ſi ſingulièrement excluſif, & je m'adreſſe à un autre Antiquaire qui me propoſe la quatrième opinion citée plus haut.

3°. Cette opinion eſt, dit-on, la plus générale; j'ajoute de mon côté qu'elle eſt

une des plus plauſibles pour ceux qui n'ont jamais été à Rome, ou qui n'en ont vu les Antiquités qu'en courant & par les yeux d'un *Cicerone ;* mais elle ſouffre des difficultés inſolubles quand on la rapproche du monument. Ici, il faut me permettre des détails qui ne ſeront peut-être pas du goût de tout le monde, mais dont je ſuis sûr que les bons & vrais Antiquaires me ſçauront gré.

De l'enceinte extérieure du Coliſée qui en avoit trois, formant un double portique au premier & au ſecond Ordre, il n'exiſte aujourd'hui que la moitié à-peu-près qui ait ſes quatre Ordres complets, & c'eſt la partie qui tourne de l'Orient à l'Occident par le Nord. Tout ce qui étoit entre l'Orient & l'Occident regardant le Midi eſt abſolument détruit, excepté la dernière enceinte qui étoit la plus baſſe, & ſoutenoit le *podium* où ſe plaçoient les Sénateurs. Le premier Ordre des quatre qui exiſtent, eſt celui où l'on voit le plus de ces cavités dont on cherche l'origine ; tout en eſt plein, colonnes, entablement, archivoltes, pied-droits, voûtes, arcades intérieures, &c. à la ré-

ſerve des arcades qui portent les Numéros XLI, XLII, XLIII, XLIV, XLV & XLVI (1), & il eſt à obſerver que les arcades du deuxième & du troiſième Ordre qui répondent à celles-ci, ſont intactes dans l'intérieur comme dans l'extérieur ; mais nulle part l'entablement du premier Ordre n'a été plus maltraité que dans le voiſinage des ſix arcades bien conſervées. Le deuxième & le troiſième Ordre préſentent les mêmes ravages que le premier, mais ſeulement dans l'intérieur, c'eſt-à-dire, dans les faces des pieds-droits qui ſe répondent, & dans les vouſſures des arcades. On ne voit guères dans les colonnes & dans l'entablement que les effets de la vétuſté ; le fer ne paroit pas y avoir touché. Enfin, la ſeule enceinte qui exiſte

(1) Toutes les arcades du Coliſée qui exiſtent, excepté une, ſont numérotées. Celle qui eſt ſans Numéro regarde l'endroit où étoient les Thermes de Titus ; ce qui a fait dire à quelques Antiquaires, que c'eſt par cette arcade, auſſi un peu plus large que les autres, que Titus entroit à l'Amphithéâtre. Je ne déciderai rien là-deſſus.

du côté du Midi & qui étoit la plus proche de l'arêne eſt forée comme tout le reſte. A force d'attention, j'y ai même découvert la date de 1538 (1), groſſièrement tracée ſur un reſte de pilaſtre plutôt avec le pic qu'avec le ciſeau. Cet éclairciſſement néceſſaire une fois donné, voyons ſi la quatrième opinion peut ſe ſoutenir.

Ceux qui l'ont embraſſée ont dû ſuppoſer, qu'en faiſant lier avec du bronze ou du fer les pierres de ſon Amphithéâtre, Titus eut en vue ou la ſolidité de l'édifice, ou ſa magnificence. Mais, je demande ſi ces liaiſons de métal pouvoient rien ajouter à la ſolidité d'une maſſe compoſée de pierres énormes qui n'avoient à craindre aucun déplacement par quelqu'impulſion que ce fût, ſur-tout dans le premier Ordre où elles portoient le plus grand poids, où elles étoient liées par une chaîne non interrompue d'arcades & de murs de refend avec celles qui

(1) Alors ſe conſtruiſoit le grand Palais Farnèſe.

formoient l'enceinte immédiate de l'arêne? Quelqu'un qui, pour conſolider les Tours de Notre-Dame, imagineroit aujourd'hui d'en cramponner par le pied les cinq ou ſix premières aſſiſes ne ſeroit-il pas un imbécile? L'Architecte du Coliſée n'eût pas été plus ſage, en employant les précautions puériles dont on lui fait honneur. Le quatrième Ordre étoit le ſeul où elles pouvoient paroître utiles, parce qu'il ne conſiſte que dans une ſimple muraille, bien épaiſſe, il eſt vrai, mais dont près de la moitié étoit ſans appui par derrière; parce cet Ordre avoit à ſoutenir l'effort du jeu des poulies, lorſqu'on étendoit ou retiroit les toiles qui couvroient l'Amphithéâtre; c'eſt cependant le ſeul où il n'y ait point de cavités.

Si l'on veut que Titus ſe ſoit propoſé la magnificence, je demande en ſecond lieu, pourquoi cette magnificence ne s'eſt pas étendue ſur tout l'édifice? Car, comme je l'ai remarqué plus haut, il n'y a aucune trace de métal dans les endroits qui ſont bien conſervés, & ces endroits ſont ſix arcades des trois premiers Ordres, tant dans l'intérieur que dans l'extérieur,

& tout l'extérieur du deuxième, du troiſième & du quatrième Ordre. Je demande encore pourquoi on a mis ſi peu d'ordre dans la diſtribution des prétendus ornemens qu'il étoit ſi facile de ſymmétriſer, vu la grandeur & la diſpoſition des pierres? Quoi, des Artiſtes du tems de Veſpaſien auroient trouvé de la magnificence à placarder de bronze, ici trois, là quatre, ailleurs ſix toiſes de muraille, le tout ſans obſerver ni diſtances exactes, ni alignement, ni correſpondance? de pareilles bêtiſes ne peuvent pas être du ſiècle auquel il faudroit les attribuer. Allons plus loin; par ces liaiſons de métal entend-on du bronze, du fer ou du plomb coulé dans les jointures des pierres? Mais alors, à quoi reviennent donc les trous faits dans le vif même des pierres, dans le cœur des tronçons ou tambours qui forment les colonnes? Entend-on qu'une pierre étoit liée à une autre par un crampon, comme le ſont aux parapets des ponts les dales de la dernière aſſiſe? Mais pourquoi dans telle pierre du Coliſée voit on deux ou trois trous, tandis qu'il n'y en a qu'un, que quelquefois même il n'y en a pas un dans

la pierre qui lui répond & avec laquelle elle devoit être liée? Toutes ces conſidérations n'auroient pas dû échapper à ceux dont on réfute ici l'opinion; on voit que cette opinion qui paroit d'abord une des plus plauſibles, eſt en effet une des moins ſoutenables.

On objectera peut-être qu'un célèbre Antiquaire, *Ficoroni*, a vu deux crampons l'un de bronze, l'autre de fer tombés avec une arcade du deuxième Ordre qui s'écroula dans le tremblement de terre de 1703. Qu'en conclure? qu'il y avoit des crampons dans le Coliſée. Eh dans quel édifice n'y en a-t-il pas? Si je voulois me donner les airs d'avoir une opinion, & tirer parti de tout pour la ſoutenir, j'aſſignerois ſans peine dans le Coliſée la place & l'uſage de deux mille crampons, ſans être obligé d'en forer toutes les pierres. Il faut ſe rappeller que dans la corniche du quatrième Ordre, on a laiſſé vuide l'eſpace qui ſépare un modillon de l'autre, & qu'à quinze ou vingt pieds au-deſſous de l'entablement, ſailliſſent hors du mur d'autres modillons qui répondent exactement aux ouvertures de la corniche. Dans

ces ouvertures étoient inférées des poûtres dont le pied venoit poſer perpendiculairement ſur les modillons placés au-deſſous. A l'extrémité ſupérieure de ces poûtres étoient enchâſſées des poulies par le moyen deſquelles, à l'aide de cordes, on couvroit en un inſtant de toiles tout l'Amphithéâtre. Que pour fixer les poûtres qui travailloient beaucoup, & faiſoient travailler les murs, on eût employé des crampons & des pattes, c'eſt une pratique très-naturelle & uſitée dans tous les tems. Qu'aujourd'hui l'on trouve quelques-uns de ces morceaux de métal, c'eſt ce qui eſt auſſi peu merveilleux; mais que l'on ſe perſuade en conſéquence, que toutes les pierres du Coliſée étoient armées de fer ou de bronze, c'eſt ce qui ſeroit d'une crédulité vraiment aveugle.

Comme je n'ai point entrepris de réfuter toutes les anciennes opinions; moins encore d'en établir une nouvelle, je borne ici mes Obſervations bonnes ou mauvaiſes, content d'avoir par des notions au moins exactes mis ſur la voie d'un ſyſtême plus heureux dans ſa totalité que les précédens.

FIN.

TABLE DES MATIERES.

TEMPLES DU PAGANISME. Page 1

Article I. *Première ſource des préjugés ſur la grandeur des Temples du Paganiſme.* 8

Art. II. *Seconde ſource des préjugés ſur ces Temples.* 18

Art. III. *Uſage du pilaſtre chez les Anciens.* 26

Art. IV. *Temple Hypætre.* 34

LE PANTHÉON.

Art. I. *Degré de Conſidération dûe aux anciens monumens qui ont beſoin d'être réparés.* 57

Art. II. *Hiſtoire du Panthéon.* 76

Deſcription du Panthéon. 77

Changement du Panthéon en Egliſe. 83

Art. III. *Réparation du Panthéon.* 92

TEMPLES DU CHRISTIANISME. 113
Art. I. *Deſcription d'une Baſilique.* 119
Saint-Paul de Rome. 122
TEMPLES GOTHIQUES. 133
Art. I. *Différens âges de l'Architecture Gothique.* 142
Art. II. *Origine de l'Architecture Gothique.* 145
Mérite de l'Architecture Gothique. 157
SAINTE-SOPHIE DE CONSTANTINOPLE. 161
Art. I. *Hiſtoire de ſa Conſtruction.* 162
Plan de Sainte-Sophie. 165
Art. II. *Suite de Sainte-Sophie.* 178
RENAISSANCE DE L'ARCHITECTURE GRECQUE. 197
Dôme de Milan. 199
Sainte-Marie Del Fiore *de Florence.* 203
SAINT-PIERRE DE ROME. 215
Art. I. *Occaſion de ſa Reconſtruction.* 219
Art. II. *Ses différens Architectes.* 227
Plan de Saint-Pierre. 233

Art. III. *Coupole de Saint-Pierre.* 239
Augmentation faites au Plan de Saint-Pierre, de Michel-Ange. 241
Art. IV. *Campaniles du Portique de Saint-Pierre.* 255
SAINT-PAUL DE LONDRES. 269
Ses Défauts. 279
Moſaïque. 283
Uſage des bas-reliefs. 285
DISSERTATION *ſur les vrais Deſtructeurs des grands Edifices de l'ancienne Rome.* 287
COLISÉE. 333

Fin de la Table.

SPECIAL 93-B
3649
THE GETTY